



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

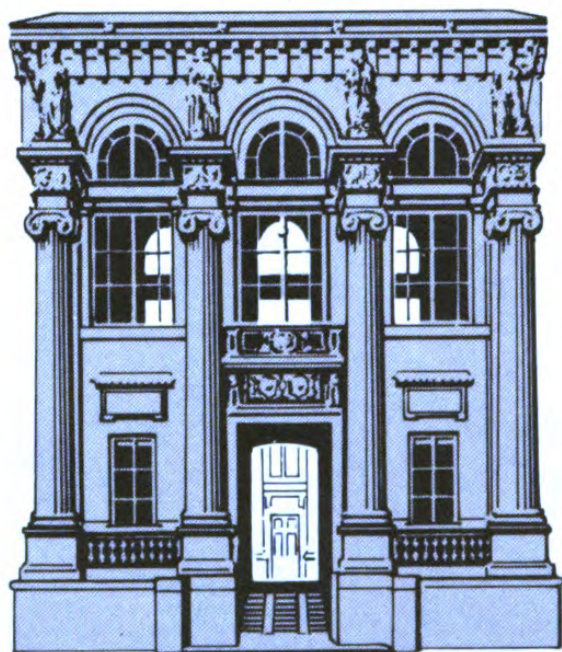
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



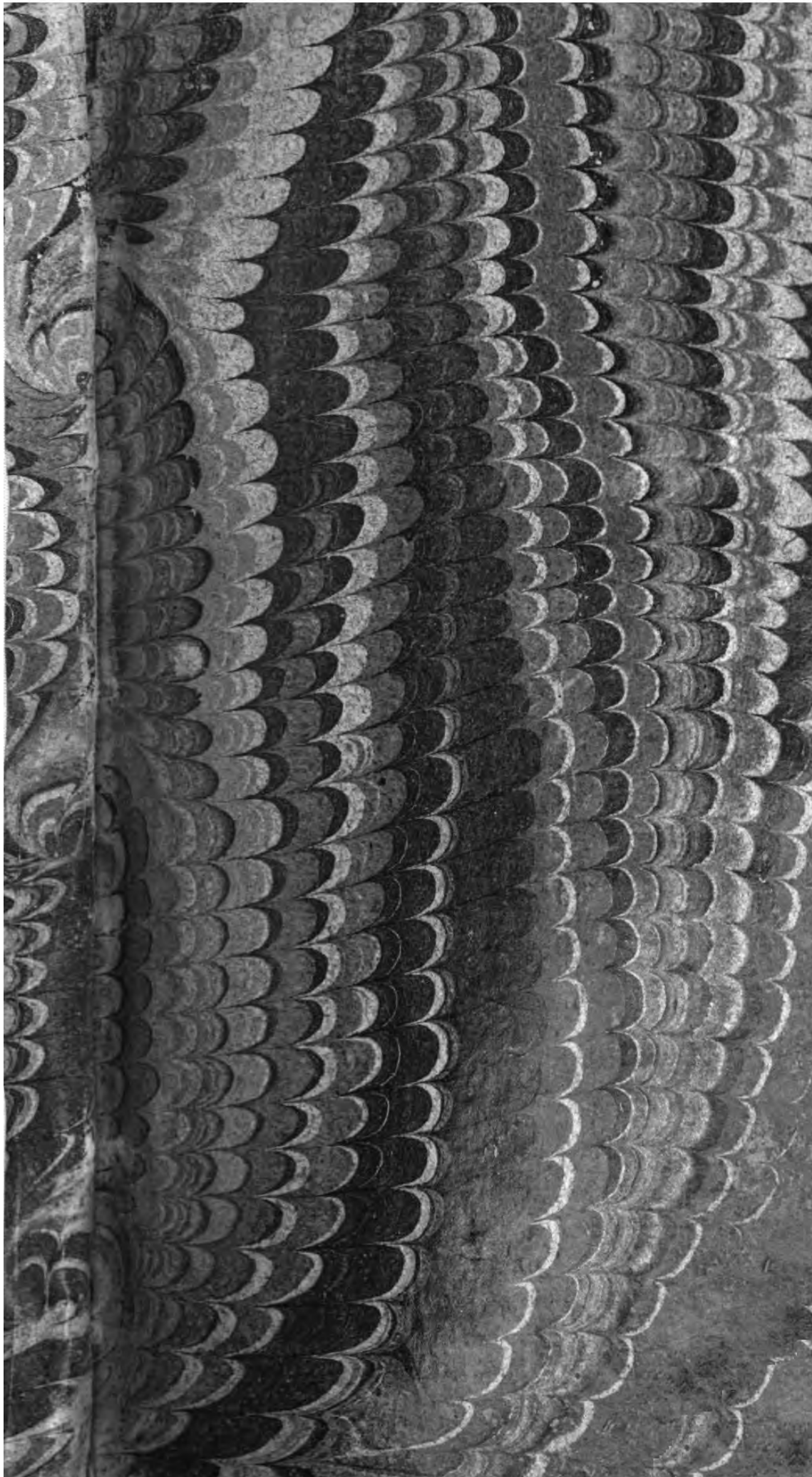
TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



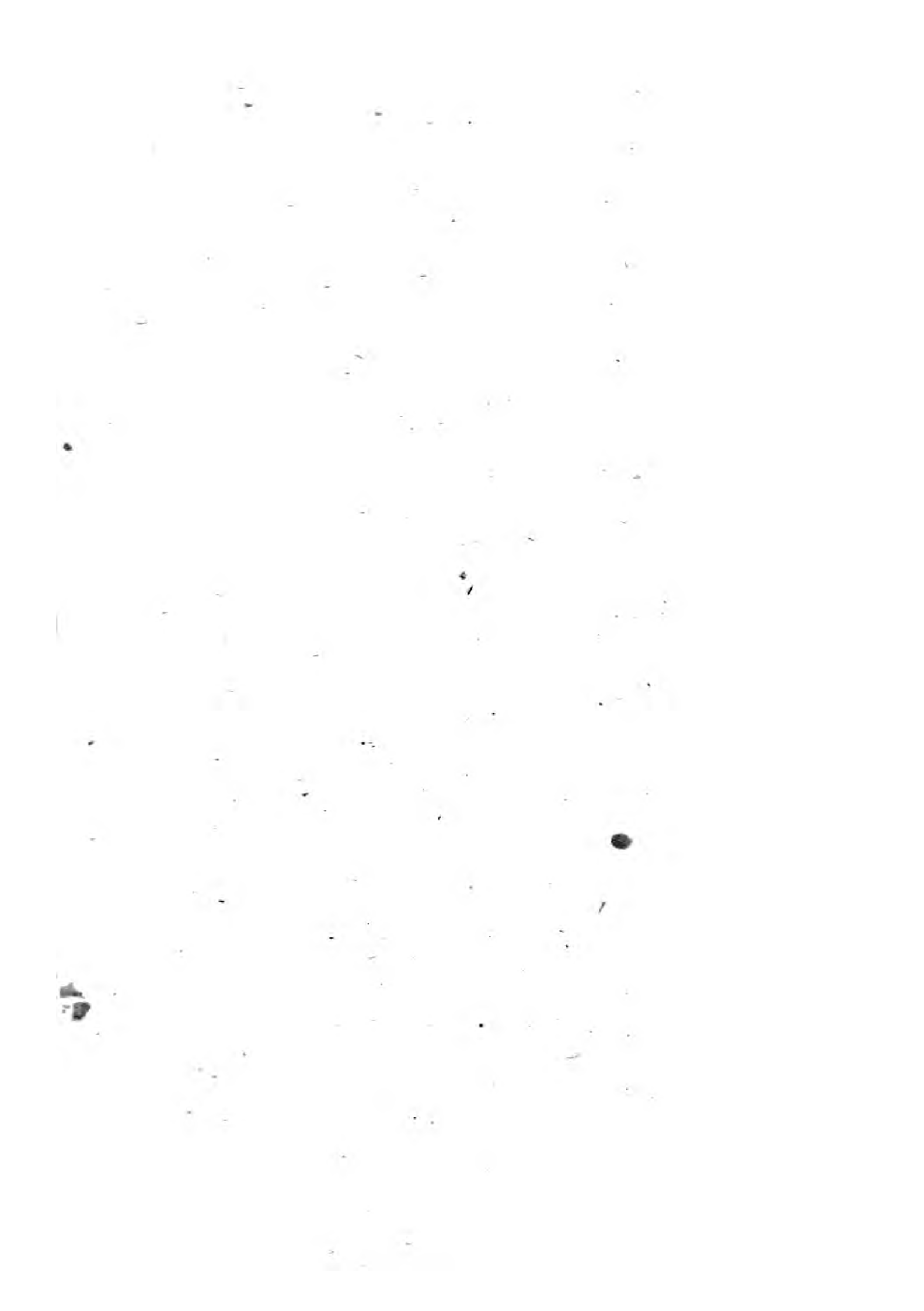
ST. GILES · OXFORD  
*Vet. Fr. II A. 1983*

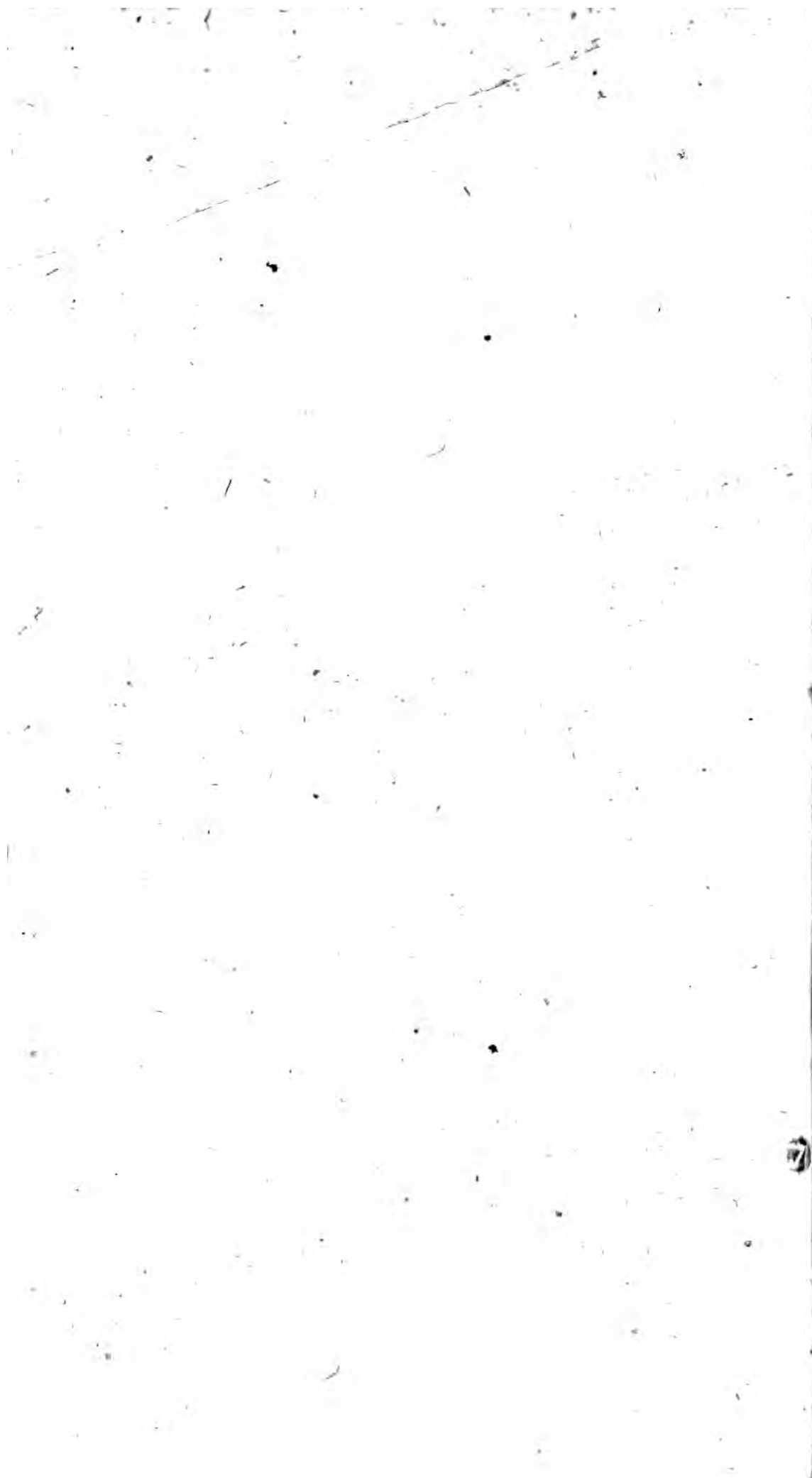
VOLTAIRE FOUNDATION FUND











ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE

DU FRÉNY

*TOME QUATRIÈME*



*TOME QUATRE*

LE LOT SUPPOSE.

LA RECONCILIATION  
NORMANDE.

LE DEDIT.

LE MARIAGE FAIT EN

LE FAUX SINCERE.

FRÈRE

QUATRE

# ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE

DU FRÉNY.

*TOME QUATRIÈME,*



A PARIS;

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques  
à la Science.

---

M. D. CCXXI.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*



LA  
COQUETTE  
DE VILLAGE.

OU

LE LOT SUPPOSÉ;  
COMEDIE.

*EN TROIS ACTES.*

Représentée pour la première fois le 27.  
May 1715.

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000



## P R E F A C E.

DE L'AUTEUR.

**D**EPUIS que l'on jouë le Lot Supposé, je me suis attaché à sçavoir au vrai, les discours qu'on en tient dans le monde; en voici quelques-uns des plus marquez.

Le premier, qui par bonheur est assez général, c'est celui-ci : *Cette comédie m'a plu, m'a réjoui* : c'est ce témoignage qui prouve la réüffite de ma piece; il met la critique en défaut, il abrege la dissertation.

Par les autres discours qui sont plus varieez, j'ai connu le fort & le foible de mon ouvrage, & le caractere de mes juges. Une décision trop favorable me fera reconnoître un ami zélé, s'il dit, *la Piece est bonne, mais il y a des défauts*. Au contraire *la Piece ne vaut rien*, dit un autre, *mais il y a d'assez jolies choses*.

Je vous entens; vous faites ensuite l'éloge de *quelque saillie brillante*, je vous

iv P R E  
reconnois, vous êtes  
*Vadius.*

J'apperçois dans le  
censeur ; il est de  
*phane*, il a l'air ennu  
il sort de ma comé  
prend un autre visa  
cieusement : *Je vous*  
*l'esprit dans tout ce qu*  
connois masque, vo  
cet esprit-là, quand  
ge à d'autres qu'à m

Il y en a qui n'ont  
ni fiel ; mais avant  
ils veulent sçavoir à  
parmi ceux-là, voici  
*J'ai vû la Piece, il y*  
*vais.* Quelqu'un se  
tout l'ouvrage ? ce  
écho, il blâme tou  
aneantit le bon, et  
ble. Vient-il un hon  
mé ? le même écho  
c'est ce que je vous  
la Piece est excellent

Ces cameleons de  
dent pas beaucoup  
important qui risqu  
un censeur muet.

P R E' F A C E. v

détailler son jugement sur le fond du poëme , sur l'action , les situations , les caracteres ; un sourire dédaigneux condamne tout cela , mais à jeu sûr ; car dès qu'il a haussé les épaules , & qu'il vous a tourné le dos , sa censure est sans réplique.

Je garde pour une autre occasion la critique des *Critiqueurs* ; cela nous meneroit trop loin dans la petite préface d'une petite piece ; *car au fonds une piece en trois actes , n'est qu'une petite piece* , disent avec mépris quelques autres , qui pour tout éloge d'une piece en cinq actes , m'en demanderoient une en huit.

On m'accusera peut-être d'avoir fait passer en revûë ces critiques suspects pour insinuer que les autres approuvent ma comedie. Je me défendrois mal de cette accusation , c'est plutôt fait d'avouër que je serois homme à dire moi-même de ma piece une partie du bien que mes amis en disent. C'est trop de vanité , s'écriera quelqu'un ! j'en conviens ; la vanité sied mal à un auteur , mais elle ne laisse pas de m'être utile dans un siècle où la malignité des censeurs iroit jusqu'à convenir avec moi



que mon poëme ne vaut rien , si j'étois assez modeste pour le dire : à dieu ne plaise , je n'outrerais point la modestie ; mais aussi je borne ma vanité à l'unique espece de louange qu'un auteur peut , & doit même se donner , qui est de sçavoir les regles de son art. Il seroit ridicule , par exemple , à un Architecte , de dire par modestie , qu'il ne sçait pas les regles de l'Architecture ; ce seroit dire qu'il est un sot , car il doit sçavoir son métier.

Plus sot encore seroit celui qui diroit, j'ai du génie , j'ai du goût , j'ai le don des graces ; ainsi mon Architecture doit vous plaire. On ne sçauroit prouver qu'on doit plaire , & se vanter de ce qu'on ne peut prouver , c'est sotise ; mais à l'égard des regles , la dispute étant fondée entre l'Architecte & le critique ; le sot seroit celui des deux qui prouveroit mal la régularité , ou l'irrégularité de l'édifice.

Ce que je dis-là de l'Architecture , se peut appliquer aux ouvrages de Théâtre ; ils ont cela de commun avec les grands édifices , que le plus parfait ne laisse pas d'avoir quantité de défauts ; ainsi la critique a tou-

P R E F A C E. vij

jours beau jeu contre un poëme comique , qui a des difficultez infinies , & dont la plûpart sont insurmontables ; c'est ce que je ferai voir dans un traité de la comédie , que j'espere donner bien-tôt au public.





LA COQUETTE  
DE VILLAGE,  
O U  
LE LOT SUPPOSÉ.

---

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

GIRARD, LA VEUVE.

GIRARD *tient deux lettres, & lit  
le dessus d'une des deux.*



E Paris. A monsieur le Baron du  
hameau.

Gardons-lui cette lettre ; il n'est  
pas au château.

*Il met dans sa poche la Lettre du Baron.  
& ouvre l'autre.*

## 10 LA COQUETTE

Et l'autre à moi Girard. J'ose bien me promettre  
Que la liste des lots me vient dans cette lettre,  
Justement : mon cousin imprimeur à Paris  
Favorise par-là le parti que j'ai pris.  
L'amour qui m'a guidé dans cette fourberie ;  
Fera qu'à la faveur de cette loterie ,  
Et de vous , j'obtiendrai la fille de Lucas.

### LA VEUVE.

J'attens monsieur Argan, pourquoi ne vient-il  
pas ?

G I R A R D lit la Lettre.

*De Paris. Mon cher Cousin , avant que  
d'avoir distribué les listes que j'imprime pour  
la grande loterie , je vous envoie deux lis-  
tes fausses & faites exprès , où j'ai mis en  
gros caracteres : le gros lot pour Lucas ,  
cent mille francs : avec la Devise & le  
numero ; c'est ce que vous m'avez demandé  
pour plaisanter dans votre Village , en faisant  
croire à votre émule le fermier Lucas , qu'il  
a le gros lot de cent mille francs.*

Avec ceci , j'espere obtenir ma Lisette.

Lucas , par ce gros lot , croyant fortune faite ,

Des fermes du pays me cedera les baux :

Il est homme à donner dans de pareils panaux.

Au fond , c'est pour son bien ; je vous ai fait com-  
prendre

Que cela l'obligeant à me faire son gendre ,

Il y gagnera. Mais , qui vous fait tant rêver ?

DE VILLAGE. II

LA VEUVE.

C'est que monsieur Argan me doit venir trouver;

GIRARD.

Bientôt dans le château ce voisin va se rendre.

LA VEUVE.

J'ai de l'impatience.

GIRARD.

Eh ! devez-vous en prendre ?

Vous ne vous piquez pas de l'aimer tendrement ;  
C'est un vieux époufleur qu'on attend froidement ;

LA VEUVE.

Tais-toi, Girard, tais toi ; tu sçais que je l'estime.

GIRARD.

Croire vieux un vieillard, ce n'est pas un grand  
crime :

Je l'honore de plus, étant son receveur ;  
La recette est petite, & pour vous de bon cœur  
Je voudrois lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE.

Ce seroit trop pour moi, demoiselle suivante,  
Car c'étoit mon état quand j'étois à Paris,  
Mais ici j'ai de plus un grade que j'ai pris  
Avec feu mon mari doyen de ce baillage.  
C'est ainsi que je vins m'annoblir au village ;  
Bonne noblesse au fond, & qui vaut prix pour  
prix

12 LA COQUETTE

Celle que du village on va prendre à Paris.

G I R A R D.

Reparlons de Lisette & reprenons querelle:  
Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire sur elle,  
Par droit de voisinage & droit de parenté,  
Au lieu de *l'affagir* par votre autorité,  
Vous travailliez encore à la rendre coquette?

L A V E U V E.

Langage de Paris; c'est la rendre parfaite.

G I R A R D.

Belle perfection! hélas! bien mal lui prit  
Quand vous vintes ici lui raffiner l'esprit,  
Et lui rendre le cœur plus faux & plus superbe.

L A V E U V E.

A neuf ans elle étoit déjà coquette en herbe;  
Je n'ai fait que tourner son naturel à bien,  
Afin que sa beauté ne tournât pas à rien,  
Quelle lui profitât par un bon mariage.  
Je veux que Lisette ait le moyen d'être sage.  
Elle a pour la fortune un naturel exquis,  
J'ai joint à ses talens tout ce que j'ai d'acquis.

G I R A R D.

Tant de perfections en ont fait un prodige,  
Mais, en coquetterie.

L A V E U V E.

Eh! c'est tant mieux, te dis-je.  
C'est ce qui fait valoir l'esprit & la beauté;

## DE VILLAGE. 17

Nous avons là dessus tant de fois disputé.  
Par coquette , j'entens une fille très sage ,  
Qui du foible d'autrui sçait tirer avantage ,  
Qui toujours de sang froid , au milieu du danger ,  
Profite du moment , qu'elle a sçu ménager ,  
Et sauve la raison, où nous perdons la nôtre.  
Une coquette sage est plus sage qu'une autre ,  
Puisqu'étant exposée elle a plus combattu.  
On ne le peut nier ; la plus forte vertu  
C'est celle qui soutient l'épreuve la plus rude.  
La coquette a des droits bien plus beaux que la  
prude :

Le beau droit , que celui de faire des heureux !  
Une prude en sa vie épouse un homme , ou deux :  
Mais l'habile coquette , en n'épousant personne ,  
Flate , fait espérer , promet , jamais ne donne ,  
Et laissant à chacun l'amour & ses desirs ,  
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

### G I R A R D.

Lifette , à mon avis , fait trop durer ma peine ;  
J'ai beau m'en plaindre au pere ; hélas ! ma plain-  
te est vaine.

Il me méprise.

### L A V E U V E.

Oiii , car tu fors de ton état ;  
Tu brigues ma parente , & tu n'es qu'un pied  
plat.



## 14 LA COQUETTE

G I R A R D.

Et très-plat , d'accord : mais , c'est sans me mé-  
connoître.

Dois-je à Lucas respect ? il m'en devrait peut-  
être ,

Mais, non ; chacun de nous prime sur son pallier.  
Et qu'un receveur soit le gendre d'un fermier ,  
C'est le droit du jeu.

L A V E U V E.

Bon ! c'est le vieux jeu , sans doute ?

Je vois avec regret ton projet en déroute ;  
Lifette se repent d'avoir eu des égards ,  
Et n'en veut plus , dit-elle , avoir pour des Gi-  
rards ;

Enfin , le pere fier , & la fille cruelle,  
Trouvent que ta fortune est encor trop nouvelle,  
Maltotier de village , encor dans les regrats ,  
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats :  
Mais pendant quelque tems , agiote , grapille ,  
Contrôle , taille , rogne , en plain pille & repille ;  
A force d'enquaiſſer , de compter , d'escompter ,  
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

G I R A R D.

Mon amour aujourd'huy vous paroît temeraire ,  
Vous blâmez mon projet , oûtais quel est ce  
myſtere ?

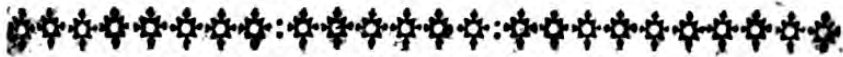
J'ai depuis près d'un mois , rôdé , tourné , couru ;

DE VILLAGE. 15

En mon absence, hélas ! qu'est-il donc survenu ?  
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laisse.  
Jusqu'au revoir, Madame.

LA VEUVE.

Allons à ce qui presse.



SCENE II.

LA VEUVE, LUCAS.

LUCAS,

O Forteune, ô forteune est c' baintôt que  
j't'aurai ?

Tu t'enfuis toujour d'moi, quant est-c' que j't'a-  
traperai ?

LA VEUVE.

Toujours fortune en tête ?

LUCAS.

Oüi : c'est qu'a m'fait envie.

Je sis si las, si las, de labourer ma vie !

Labourer pour stici, labourer pour stila !

J'ai labouré trente ans ; après trente ans me vla

Labourer pour autrui, c'est un ptit labourage.

Faut labourer pour soi, c'est ça qui donn'cou-  
rage.

Pour égaliser tout, faudroit-il pas morgoi

Que les autre' à leur tour labourissent pour moi ?

16 LA COQUETTE

LE VEUVE.

Lucas voudroit d'abord monter sur le pinacle.

LUCAS.

Tout d'un coup, oïi, m'trouver tout vnu comme  
un miracle.

J'ai l'principal pour ça, pisque j'fis hazardeux,  
C'est pu d'a' moiqué fait, il n'faut pu qu'être  
heureux.

A quite ou double aussi j'ai jouié, car ça m'ennuye,  
J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE.

C'est placer de l'argent très-prudemment.

LUCAS.

Oïi dea.

Car j'aime les gros lots, j'frai ma forteun' par-là.

LA VEUVE.

Vous la ferez bientôt, Lucas, par votre fille,  
Et l'amour du Baron augmente.

LUCAS.

Il en petille,

Mais ma fill'n'aura pas l'adresse d'l'épouser.

LA VEUVE.

Elle est maligne & fine.

LUCAS.

A cmence à s'éguifer.

LA

LA VEUVE.

Et le Baron , qui n'est qu'un Baron de village ;  
N'a pas , comme tu sçais , grand esprit en par-  
tage.



SCENE III.

LA VEUVE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

N'Faut pas dir' , c'est un sot, car tout l'mond'  
el'sçait bien :

Mais Lisett'nous écoute. Eh vien ma fille, eh  
vien,

Madame m'disoit la, q'ton esprit la contente ,  
A dit q'tes si subtile , a dit q'tes si sçavante . . .

LISETTE.

Mon pere , je ne sçais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS.

Tant pis , ma fill' tant pis. Car quand la terr'ne  
rend

Pas pu que c'que j'y smons ; ça n'vaut pas la  
culture.

LA VEUVE.

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure

A la simplicité de ce champêtre habit.

## 18 LA COQUETTE

### L I S E T T E.

C'est pour plaire au Baron comme vous m'avez dit.

Je m'en suis fait aimer , je suis obéissante ,  
Et je voudrois , afin que vous fussiez contente ,  
Qu'il m'épousa bien vite. Ainsi c'est pour cela ,  
Que j'ai pris aujourd'hui cette pature-là.

### L A V E U V E.

Vous l'avez fait aimer , c'est déjà quelque chose :  
Mais pour faire épouser il faut doubler la doze  
De regards , de soupirs , de petites façons ;  
Mettez en œuvre enfin mes dernières leçons.  
Par de simples appas d'abord tâchons de plaire ;  
Peu d'affectation , baisser les yeux , se taire ,  
Paroître embarrassée ; un homme de sang froid  
Voyant trop minauder en croit moins qu'il n'en  
voit ,

Il soupçonne , examine , & reconnoît la feinte :  
Mais quand la dupe est prise , affectez tout sans  
crainte ;

Les traits les plus grossiers de l'affectation  
Loin de le rebuter charment sa passion ,  
Et l'art est pris par lui pour la belle nature.

### L U C A S.

Je n'comprends qu'à moitié vot' bell' prédicature ;  
Faut que c'qu'on dit' soit bau, car vous m'ébahissez.

DE VILLAGE. 19

LA VEUVE.

Lisette m'entend bien.

L I S E T T E.

Pas tant que vous pensez :  
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines ,  
Que celles , qui les font , sont des femmes bien  
fines ;  
Mais moi qui ne suis pas fine comme elles font ,  
Je ne pourrois jamais faire comme elles font.

LA VEUVE.

Ah ! que vous irez loin ; vous sçavez plaire &  
feindre.

L I S E T T E.

Vous vous trompez ; en rien je ne puis me con-  
traindre.

Si je plais au Baron , sans feindre je lui plais ;  
S'il falloit le tromper je ne pourrois jamais.  
Quand je veux dire un mot, contraire à ma pensée  
On le voit à mon air , je suis embarrassée.

LA VEUVE.

Si le Baron pouvoit , par un tendre retour ,  
Reparler du Contrat qu'il promit l'autre jour ;  
Il est journalier , quinteux dans sa tendresse ,  
On pensa profiter de son jour de foiblesse.  
Vous a-t'il aujourd'huy repromis ?

L I T E T T E.

Helas ! non  
B ij

20 LA COQUETTE

LA VEUVE.

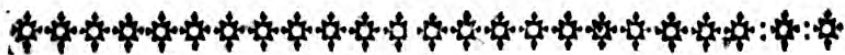
Il aura réfléchi ; c'est son jour de raison,  
Son bon jour : mais l'accès pourra bien lui re-  
prendre ;  
Pour le faire signer , c'est ce qu'il faut attendre.  
Si quelque chose peut hâter cet heureux jour ,  
C'est la feinte ; feignez un violent amour.

L I S E T T E .

Helas ! je feindrois mal.

LA VEUVE.

C'a , je suis inquiète.  
Je veux me marier aussi-bien que Lisette.  
Monsieur Argan m'occupe , & je vais voir chez  
lui ,  
Si, comme il m'a promis, il termine aujourd'hui.



S C E N E I V .

L U C A S , L I S E T T E .

L U C A S .

**F**Aut feindre , a dit la veuve , & toi t'as la  
fotise  
De n'sçavoir pas encore ben feindre d'la feintise.  
Tu dis trop c'que tu pense , & c'est un défaut  
qu'ça ;  
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci par-là.  
Tu n'las guer' , ça m'fâche.

DE VILLAGE. 21

L I S E T T E.

Oh consolez-vous mon pere.

Si je suis forte encore, je ne le suis plus guere.

Je sçai feindre bien mieux que la veuve ne croit,

J'ai de la ruse encor, bien plus qu'elle n'en voit,

Si je lui dis toujours que je suis innocente,

Que malgré ses leçons je suis une ignorante,

C'est tout exprès, afin qu'elle se fie à moi.

L U C A S.

Oh ! tu fais ben c'qu'a t'dit, & je ne m'plains pu  
d'toi.

L I S E T T E.

Vous allez voir comment je veux faire fortune.

L U C A S.

La forteun' c'est not' maître.

L I S E T T E.

Il est vrai, c'en est une ;

Mais s'il m'alloit manquer ?

L U C A S.

Ha, ha, j'voi ben qu'tu veux,

Afin qu'un n'te manqu' pas, en avoir putôt deux.

L I S E T T E.

Oiii, tout au moins, mon pere, & c'est à quoi je  
râche :

Mais l'autre a moins de bien, c'est là ce qui me  
fâche.

Pour monsieur le Baron, voici ce que je crains.



22 LA COQUETTE

Quoique la veuve dise, ah ! j'ai bien des cha-  
grins !

Des discours, qu'il me tient, je ne suis point con-  
tente ;

Je l'ai tant fait parler en faisant l'innocente . . .

Non, pour le mariage il n'entend point raison ;

Il dit qu'il veut rester encore dix ans garçon.

L U C A S.

Rester garçon encor, garçon ! oh, oh ! queux  
drille !

Il voudroit t'épouser ! q'tu restisse aussi fille !

L I S E T T E.

A l'entendre parler, les amours d'un seigneur,  
Aux filles comme moi, font encor trop d'hon-  
neur.

L U C A S.

Non, non, d'ces signeurs-là, l'amour sans  
époufaille

Ote aux filles toujours pu d'honneur qui n'en  
baille.

L I S E T T E.

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera ;  
L'autre n'en a pas tant, mais il époufiera.

L U C A S.

L'autre amoureux c'est donc monsieur Girard  
peut-être ?

L I S E T T E.

Fi !

LUCAS.

Je l'y dirai donc si, drès qu'j'le verrai par  
roître ?

Je l'chassrai.

LISETTE.

Le chasser ? ah ! gardez-vous en bien.  
Laissez-le être amoureux, cela ne gâte rien ;  
Si les autres manquoient & lui qu'il fit fortune,  
Que sçait-on ?

LUCAS.

c'est ben dit, en vla donc tras pour une ?  
Mais qu'est donc c'nouveau-la q'tu dis qu'est  
l'pu certain ?

LISETTE.

S'il m'épouse, la veuve aura bien du chagrin.

LUCAS.

Diantre !

LISETTE.

J'empêcherai par-là son avantage.

LUCAS.

Morgué !

LISETTE.

Car je romprai par-là son mariage.

LUCAS.

Tatigué !

LISETTE.

Ce qui va bien plus vous étonner ;

24 LA COQUETTE

Par-là j'aurai les biens, qu'on vouloit lui donner :

J'épouse son amant.

L U C A S *s'écriant.*

Ah, jarni ventre bille !

Tu la ruine ell' qui t'aim' comme si t'étois sa fille.

L I S E T T E.

Puis-je faire autrement ? j'avois dit non d'abord,  
Et j'aurois bien voulu ne lui point faire tort ;  
Mais elle m'a donné, mes leçons de fortune,  
Qu'il faut bien profiter de ma jeunesse ; & d'une.  
L'autre leçon qu'encor hier elle me fit ;  
C'est que l'on doit aimer d'abord pour son profit.  
J'aime la Veuve, mais . . . .

L U C A S.

Mais, t'aim' plu c'qui profite.

Ces leçons-là c'est sa faute, a n'a que c'qu'a mérite.

L I S E T T E.

J'en suis au desespoir, au fond j'ai le cœur bon.  
J'aimerois mieux pour elle épouser le Baron.

L U C A S.

Oiii, car il est pu riche, & tu gagnois au change ;

En cas des tras amans, vla c'ment l'trio s'arange.  
L'Baron vaut mieux qu'Argan, il a six fois pu d'ben.

Argan

Argan vaut mieux qu'Girard ; Girard vaut mieux que rien.

L I S E T T E.

C'est comme rien, ouï ; mais à l'égard des deux autres ,

Il faut tenir secrets mes desseins & les vôtres.

L U C A S.

Faut bien du s'gret , ouï , car d'ces deux bons époufeux ,

Gni'en auroit pu pas un , s'ils sçavient qu'ils sont deux.

L I S E T T E.

Monfieur le Baron rentre.

L U C A S.

Ouï. ç'a j'men vas donc faire

C'que tu m'as dit.

L I S E T T E.

Feignez d'être bien en colere.

Il faut voir s'il m'époufe.



S C E N E V.

LUCAS, LISETTE. LE BARON.

L U C A S à *Lisette*.

O H , c'est l' définitif

Il t'épons'ra morgué, car le vla tout pensif.

26 LA COQUETTE

LE BARON à part.

Lucas veut me quitter ! ouf , cela m'inquiete ;  
Pourrai-je me résoudre à ne plus voir Lisette ?

L I S E T T E *bas à son pere.*

Criez bien fort , & puis sortez sans lui parler.

L U C A S.

Oüi, j'veux quitter not' maître, & j'm'en vas m'en  
aller.

L I S E T T E.

Eh , ne le quittez pas.

L U C A S.

J'y ai dit , je n'fis point traître.  
J'l'y ai dit tantôt , j'm'en vas.

L I S E T T E.

Quitter un si bon maître !

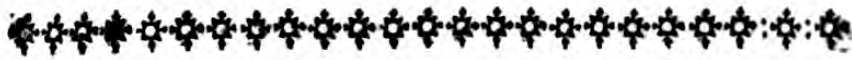
L U C A S.

Aussi ben te yla grande , & c'est eun' cruauté ;  
Dans un villag' ru pars ton tems & ta biauté :  
A Paris en mariage on vend mieux sa jeunesse ;  
Oüi , j't'emmene à Paris , & drès d'main , car ça  
presse.

Tanquia qu'un yartigo m'a fâché tout-à-fait ,  
Et j'n'entens pu raison, drès qu'j'ai là mon touper,

*Enfonçant son chapeau dans sa tête & pas-  
sant devant le Baron.*

J'fis fâché de l'quitter ; mais morgué j'm'en con-  
sole.



SCENE VI.

LISETTE, LE BARON.

LE BARON.

**I**L m'a tantôt brusqué sur un sujet frivole;  
Est-il devenu fou? que peut-il donc vouloir?

*LISETTE tire son mouchoir.*

Je ne vous verrai plus, j'en suis au desespoir.

LE BARON.

Toujours sur la fortune il a quelque chimere.

LISETTE.

Il a tort... car, Monsieur, je voi ce qu'il espere.

LE BARON.

Il voudroit tout d'un coup devenir grand Sei-  
gneur.

*LISETTE regardant tendrement le Baron.*

Oùi; me voir grande dame, & c'est là mon mal-  
heur.

Il s'imagine... mais... c'est ce qui ne peut être;  
La fille d'un fermier n'est pas tant que son maî-  
tre.

LE BARON.

Vous serez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE.

Oh! que ce n'est pas là, Monsieur, ce qu'il entend.

28 LA COQUETTE

LE BARON.

Il veut me payer moins de la ferme je pense ?

L I S E T T E.

Il veut bien autre chose.

LE BARON.

Oùii, quelque récompense ?

L I S E T T E *commençant à pleurer.*

Non, ce n'est point cela que vous disiez un jour ;  
Là ce jour, que pour moi vous aviez tant d'a-  
mour :

Vous vouliez, disiez-vous, écrire une promesse ;  
Vous ne m'aimez plus tant.

*Elle pleure.*

LE BARON.

Ce jour-là ma tendresse  
Étoit comme aujourd'hui, pour vous pleine d'é-  
gards,  
Je vous aime Lisette.

L I S E T T E.

Et si pourtant je pars.

LE BARON.

De mon amour enfin vous aurez un sûr gage,  
Un contrat....

L I S E T T E *suspendant ses pleurs.*

Aujourd'hui ?

LE BARON.

Contrat de mariage.

DE VILLAGE. 29

Il est écrit déjà, j'ai fait le premier pas,  
Signer c'est le second.

L I S E T T E.

Vous ne signerez pas ?

L E B A R O N.

Je signerai.

L I S E T T E.

Mais quand ? car mon pere m'emmene ;  
Il est si méfiant !

L E B A R O N.

Ma parole est certaine.

L I S E T T E.

Je vous croi ; mais mon pere. . . .

L E B A R O N.

Oüi, je vous fais serment.

L I S E T T E *pleurant.*

Ne jurez pas pour moi, je vous croi bonnement ;  
Mais mon pere. . . .

L E B A R O N.

Je vais l'appaiser je vous jure.

L I S E T T E *pleurant & l'arrêtant par le bras.*

Non, il va m'emmener, c'est dequoi je suis sûre.

L E B A R O N.

Non, non. Je me fais fort de retenir Lucas.

L I S E T T E.

C'est moi qui veut partir, car vous ne m'aimez  
pas.





SCENE VII.

L I S E T T E.

**N** On , ce n'est qu'un trompeur , qui me croit  
innocente ;  
Il faut prendre au plutôt l'amant de ma parente,  
Il n'a guere de bien , c'étoit mon pis aller :  
Mais il vient du Jardin encor me reparler.  
Continuons ; j'ai fait la naïve & la tendre ,  
Faisons la rêveuse.



SCENE VIII.

L I S E T T E , A R G A N.

A R G A N.

**O** Ui , Lisette va se rendre.  
Qu'elle est belle en rêvant ! que de charmes je  
vois !  
Elle soupire ! . . . . Bon , je sens que c'est pour  
moi.  
A quoi rêvez-vous ?

L I S E T T E.

Ah ! vous m'avez bien surprise.

DE VILLAGE. 31

Je rêvois . . . . que je viens d'avoir trop de fran-  
chise ,

Tout à l'heure au jardin . . . .

A R G A N .

C'est ce qui m'a charmé :

Vous m'avez presque dit , non que je suis aimé ,  
Mais que vous m'aimerez bientôt .

L I S E T T E .

Je suis confuse

De ce que vous pensez , je vous demande excuse ;  
Vous aimer , ce seroit vous manquer de respect .

A R G A N .

Manquez-en , je le veux ; l'amour trop circonf-  
pect

N'obtient rien .

L I S E T T E .

Mais , je n'ose en dire davantage ;  
Encouragez-moi donc ?

A R G A N .

Pour vous donner courage ,  
Je fais un contrat , mais comblez-donc mes des-  
sirs ?



32 LA COQUETTE



SCENE IX.

ARGAN, LISETTE, LA VEUVE  
*qui écoute.*

ARGAN.

**A**ccompagnez d'un mot, vos regards, vos  
soupirs.

Ce mot c'est le grand mot ; dites-moi, je vous  
aime.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, mille fois en moi-même.

ARGAN.

En vous-même ?

LISETTE.

Hélas ! oiii.

ARGAN.

Quelle naïveté !

LISETTE.

Pourquoi vous le cacher, si c'est la vérité ?

ARGAN.

Voilà l'amour, voilà la sincérité pure,  
Voilà ce qui s'appelle aimer comme nature.

C'a Lisette, voici le parti que j'ai pris :

Je veux vous emmener en secret à Paris,

DE VILLAGE. 33

Car d'abord en secret ici je vous épouse :  
Cachons tout à la veuve , elle en seroit jalouse ;  
Je vous épouserai sans qu'elle en sçache rien,  
Au lieu d'elle , en un mot , vous aurez tout mon  
bien.

L I S E T T E .

Ah ! je ne veux que vous , rien que votre per-  
sonne ;  
Donnez-lui votre bien.

A R G A N .

Mais si je le lui donne ,  
Nous deux & nos enfans , dequoi donc vivrons-  
nous ?

L I S E T T E .

Je n'en veux point pour moi , mais il en faut pour  
vous.

A R G A N *lui prenant la main.*

C'a séparons-nous. Non . . . demeurez.

L I S E T T E .

Je demeure.

A R G A N . .

Allez & trouvez-vous vers le bois dans une heure.

*Il lui baise la main.*

Allez vite. Attendez ; le mariage est fait.

L I S E T T E *appercevant la veuve.*

Ah ! tout est découvert.

*Elle sort.*

34 LA COQUETTE

ARGAN.

Je suis un indiscret.



SCENE X.

LA VEUVE, ARGAN *interdit.*

LA VEUVE.

QU'ai-je entendu ! j'en suis muette de surprise.

ARGAN.

Et moi je suis muet de honte . . . par franchise,  
Je vais vous avouer . . . ce que vous avez vû.  
J'ai tort . . . mon mariage avec vous résolu  
Devoit bien m'empêcher d'en contracter un autre ;  
Mais comme l'amitié seule faisoit le nôtre,  
L'amour est le plus fort , il fera celui-ci :  
Au fond j'ai tort pourtant de vous trahir ainsi ;  
Mais si vous compreniez combien Lisette m'aime,  
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même,  
Epousez-là , Monsieur , de bon cœur j'y consens.  
Quel plaisir , à mon âge , à cinquante & quatre  
ans ,  
D'être aimé pour moi-même ; oïi , là , pour ma  
personne :  
Car elle refusoit mon bien que je lui donne ,

DE VILLAGE. 35

N'en voulant que pour moi . . . Mais j'ai tort  
doublement ;

Vous trahir , vous fâcher ! Je devois prudem-  
ment

Ne vous jamais parler de Lisette : oui , Madame,  
J'ai tort , cent fois tort ; Mais , elle sera ma fem-  
me.

*Il sort.*

LA VEUVE.

Je n'en puis revenir , ce coup est assommant ;  
J'excuse Argan au fond , il aime aveuglément ;  
Moi , j'ai bien mérité que Lisette me trompe :  
Mais , pour son mariage , il faut que je le rompe ;  
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouser ,  
Par amitié tâchons de le défabufer.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

---

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD *tenant à sa main le paquet de lettres pour le Baron.*

Sans lever le cachet, & sans me compromettre,

De monsieur le Baron j'entr'ouvre ainsi la lettre ;

J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai.

La main me tremble, car c'est-là mon coup d'essai  
En fausseté.

LA VEUVE.

Argan épouserait Lisette ?

GIRARD.

Il n'épousera point ma charmante coquette,  
Ceci lui fera voir . . . ce que je vous ai dit.

LA VEUVE.

Fort bien : mais laissez-moi digérer mon dépit.  
Celui qui m'épousoit, épouse la coquette ;

DE VILLAGE. 37

Etoit-ce donc pour lui que j'élevois Lisette ?  
Lisette impunément m'aura joié ce tour ?  
Lorsque je l'instruisois à feindre de l'amour ,  
J'étois donc le joié de son apprentissage ?  
J'ai cru qu'elle n'avoit de malice en partage ,  
Que ce que j'en ferois dans mon instruction ,  
Quelque grain seulement pour la perfection.  
Je devois par moi-même être bien informée,  
Qu'en un cœur féminin la malice semée ,  
Profite , multiplie , & croît comme chiendent.

G I R A R D.

En malice Lisette est fertile , & pourtant  
Je l'aime ; je l'adore , & j'en ferai ma femme.  
Mais , que dis-je ? je dois me souvenir , Madame,  
Que vous ne donnez pas *Lisette à des Girards* ;  
Je dois , ayant pour vous , pour elle , *des égards* ,  
Moi n'étant qu'un *plais pied , maltotier de village* ,  
Lui laisser épouser votre amant.

L A V E U V E.

A son âge

Ménager sous mes yeux à la fois trois amans !  
Coquettes de Paris , & coquettes des champs ,  
A quelque jargon près , quelque minauderie ,  
Ma foi tout est égal pour la coquetterie.

G I R A R D.

Vous vouliez la donner à quelque grand sei-  
gneur ?



38 LA COQUETTE

LA VEUVE.

Ah ! je la donnerois au diable de bon cœur.

GIRARD.

Sur lui je vous demande au moins la préférence.

LA VEUVE.

Soit : mais acheve-moi du moins la confidence ?

GIRARD.

Vous sçavez tout : Il faut leurer par ce faut lot  
Notre Baron credule , avare , amoureux , sot ,  
Afin qu'à ma Lisette il offre mariage ;  
Quelle accepte , & qu'Argan voye qu'elle s'en-  
gage.

LA VEUVE.

Lisette doit quitter Argan pour le Baron.  
Le Baron est plus riche , ainsi le tout est bon.

GIRARD.

Oùii : mais il ne faut pas que j'y perde Lisette.

LA VEUVE.

Qu'Argan soit détrompé je serai satisfaite.

GIRARD.

Qu'il la voye à demi mariée au Baron.

LA VEUVE.

Tout-à-fait s'il le faut.

GIRARD.

Tout-à-fait ! diable , non.

LA VEUVE.

Il vient.

G I R A R D.

Ma feureté , je ſçaurai bien la prendre



S C E N E II.

LE BARON, LA VEUVE,  
G I R A R D.

G I R A R D *présentant le paquet de lettres  
au Baron.*

**J**E reviens de la poste , & j'ai l'honneur de rendre

A Monsieur , ce qu'il m'a chargé d'en retirer.



S C E N E III.

LA VEUVE, LE BARON.

LE BARON *ouvrant la lettre.*

**V**Oisine , mon amour va me désespérer ;  
Lifette veut partir.

LA VEUVE.

Je lui tiens lieu de mere ;

Je vous la garantis , tendre , sage & sincere ,  
Et vous ne connoissez que trop ce qu'elle vaut ;  
Elle veut un contrat , c'est-là son seul défaut ,  
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

40 LA COQUETTE

LE BARON.

Je veux bien l'épouser , qui vous dit le contraire ?  
Mais pour faire un tel pas , le plus tard c'est le  
mieux ,

Et je me marierai quand je serai plus vieux.

LA VEUVE.

Eh , vous l'êtes assez , Monsieur , pour une femme.

LE BARON.

Je suis irrésolu , moi-même je m'en blâme.  
Ha , ha ! bon , cette lettre est d'un de mes amis ,  
C'est pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE.

Elle est donc tirée ?

LE BARON.

Oùii ; justement , c'est la liste.

LA VEUVE.

Je suis sûre d'un lot ; un phisionomiste  
A vû , là , sur mon front , grosse somme d'argent,  
Que je dois , m'a-t-il dit , gagner en un instant,  
C'est un lot , à coup sûr , que cet instant présage :  
C'est le gain le plus prompt pour une femme sage.

LE BARON.

Hon , hon . . . . . Je sçais par cœur les rébus de  
chacun ,

Les numéros , les noms ; & je n'en vois pas un.

Lisons . . . , ah !

LA VEUVE

DE VILLAGE. 41

LA VEUVE.

Qu'avez-vous ?

LE BARON.

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE.

Qu'est-ce donc ? d'où vous vient cette douleur  
subite ?

LE BARON.

Lucas , cent mille francs.

LA VEUVE.

Au fermier le gros lot !

Mais , voyons , relisons ; est-ce bien-là son mot ?

Lucas. . . . .

LE BARON.

De mon dépit je ne suis pas le maître.

LA VEUVE.

Le gros lot à Lucas ! . . . tu nous ruine traître.

LE BARON.

A Lucas le gros lot !

LA VEUVE.

Ne te lasse-tu pas ,

O fort , injuste fort , d'enrichir des Lucas ?

LE BARON.

Je n'en puis revenir , son bonheur me désole.

LA VEUVE.

Mais . . . . Réjouissons-nous , rions.

*Tomé IV.*

D

42 LA COQUETTE

LE BARON.

Etes-vous folle ?

LA VEUVE.

Non , nous avons d'abord tous deux l'esprit  
bouché ,

C'est la surprise.

LE BARON.

Hé bien ?

LA VEUVE.

Quoi vous êtes fâché ?

De ce que le hazard vient d'enrichir Lisette ?  
La fortune au contraire en favori vous traite ;  
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON.

Ha , ha !

LA VEUVE.

Pour de l'argent , & sans être amoureux  
Aujourd'hui le plus noble épouse des Lisettes.

LE BARON.

D'accord ; cent mille francs acquitteroient mes  
dettes ;

Ce motif & l'amour feront tout excuser.

LA VEUVE.

Où : mais dans le moment il faudroit l'épouser  
Avant qu'on sçût ce lot ; c'est la délicatesse  
Qu'elle croye devoir tout à votre tendresse.  
De plus , Lucas voudra partager le gros lot ;

DE VILLAGE. 43

Mais pendant qu'il l'ignore, il faut brider le for ;  
Qu'il donne par contrat tous ses biens à Lisette,  
Biens présens, à venir.

LE BARON.

Oùi ; mais , soyez discrete.

Je dirai que je prends Lisette sans un sou.

LA VEUVE.

Le plaisant de ceci, c'est qu'on vous croira fou.



SCENE IV.

LA VEUVE, LE BARON,  
LISETTE.

LE BARON.

Ici, Lisette, ici.

LA VEUVE.

Votre fortune est faite.

C'est moi qui la procure ; embrassez - moi Li-  
sette.

LE BARON.

Vos pleurs m'ont attendri, Lisette ; je me rends ;  
Le parti du contrat est celui que je prends ;  
Au plus vite il faudroit avertir le notaire.

LISETTE à part.

Voudroient-ils me tromper , car je n'y comprend  
rien ?

D ij



S C E N E V.

LA VEUVE, LE BARON,  
L I S E T T E , A R G A N .

A R G A N *à part.*

**U**N éclaircissement ici fera fort bien.

L I S E T T E *à part.*

Ah ! les voilà tous deux. Tout est perdu . . . que faire ?

A R G A N *au Baron.*

Que m'apprend donc Girard : mais c'est votre ordinaire ,

Et souvent sur l'amour je vous ai vû gascon :

Vous croyez être aimé de Lisette , dit-on ?

L E B A R O N .

La preuve de cela , c'est que j'en fais ma femme.

A R G A N .

Girard , en le disant , ne m'a point troublé l'ame.

Par vos grands biens d'abord vous voulez l'ébloüir :

Mais son amour pour moi ne pourra se trahir.

L E B A R O N .

Elle n'a point d'amour pour vous , je vous le jure.

DE VILLAGE. 45

A R G A N.

C'est vous qui vous flattez à tort , je vous assure.

L E B A R O N.

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

A R G A N.

Je suis sûr de son cœur & de sa bonne foi.

à Lisette.

Décidez entre nous pour finir la dispute.

L E B A R O N.

Qu'à mes yeux un mépris , un dédain le rebute.

Répétez-le cent fois, vous m'aimez tendrement.

L I S E T T E.

Moi , vous dire cela ? je n'ai garde vraiment.

Monfieur , c'est par respect que je vous laissois  
dire.

Je croyois que d'abord vous vous vantiez pour  
rire :

Mais sans vous offenser , Monfieur , je vous dirai

Que je n'ai point d'amour pour vous , ni n'en  
aurai.

L E B A R O N.

Quoi ? comment ?

L A V E U V E à part.

Que dit-elle ? ah , quelle est ma surprise !

L E B A R O N.

Que dites-vous ?

A R G A N.

Faut-il qu'elle vous le redise ?



46 LA COQUETTE

LE BARON.

Quoi , vous ne m'avez pas mille fois répété  
Que vous m'aimiez ?

L I S E T T E.

Moi ? non.

A R G A N.

Quelle naïveté !

LA VEUVE.

Qu'entens-je !

LE BARON.

Quoi ! vos pleurs , vos soupirs . . . .

L I S E T T E.

Quel mensonge !

A R G A N.

Je connois mon voisin ; sans doute c'est en songe  
Qu'il vous a vûë en pleurs & pousser des soupirs.  
A son âge , en dormant , on se fait des plaisirs.

LE BARON.

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

L I S E T T E.

C'est mon pere , & Madame est là pour vous le  
dire.

LA VEUVE.

J'enrage.

A R G A N.

Je connois Lucas ambitieux.

DE VILLAGE. 47

Il préfère vos biens ; pour lui vous valez mieux :  
Mais d'ailleurs je la crois ; au fond quelle appa-  
rence

Que Lisette qui dit toujours ce qu'elle pense,  
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime moi ?

L I S E T T E.

Que dites-vous , Monsieur ? j'ai crû de bonne foi  
Que vous vouliez aussi dire par raillerie  
Que je vous aime : mais cette plaisanterie  
N'est pas vraie.

A R G A N.

Eh ! comment ?

L A V E U V E *à part.*

Quel est donc son dessein ?

Rêve-t'elle : est-ce moi qui rêve ?

A R G A N.

C'est en vain

Que vous croyez encore le secret nécessaire.

*Au Baron.*

C'est que de notre amour nous faisons un mystère

*à Lisette.*

Parlez ; je vous permets de parler librement.

L I S E T T E.

Si vous me permettez de parler franchement ,

Je ne vous aime point.

L A V E U V E.

Là-dessus elle est franche

48 LA COQUETTE.

ARGAN.

Que je suis indigné !

LE BARON.

Parbleu , j'ai ma revanche.

ARGAN.

Mais je n'y comprends rien , parlez net , je le veux.  
Dites qui vous voulez ménager de nous deux.

LISETTE.

Je n'en veux ménager aucun , je vous assure ,  
Et vous le voyez-bien.

LA VEUVE.

C'est parler sans figure.

LISETTE.

Car tenez, j'aime mieux cent fois ma liberté  
Que tous vos grands honneurs & votre qualité.  
D'un mari grand seigneur je serois la servante !  
De vos bontez pourtant je suis reconnoissante ,  
Pardonnez-moi si j'ose ici les refuser.  
En un mot , vous voulez tous les deux m'épou-  
ser :

Moi , je n'épouserai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON.

Voilà votre congé.

ARGAN.

C'est bien aussi le vôtre.

LE BARON.

C'est bien dit plus d'amour.

ARGAN

DE VILLAGE. 49

ARGAN.

Oùi, méprisons Lisette.

LE BARON *à la Veuve.*

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE *bas.*

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler,

ARGAN *bas.*

Madame . . . . .

LA VEUVE *bas.*

Eh bien, Monsieur ?

ARGAN.

Voudriez-vous aller

Faire venir chez-vous tout à l'heure un notaire ?

Nous allons à l'instant terminer notre affaire.

LA VEUVE *au Baron bas.*

Il l'abandonne & c'est pour vous le principal ;

Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON.

Non, je n'y comprends rien.

LA VEUVE.

Ni moi ; mais la prudence

Veut qu'on aille d'abord au plus pressé.





## SCENE VI.

L I S E T T E , A R G A N *qui revient par l'autre côté , regardant si la Veuve ne le voit plus.*

L I S E T T E .

**J**E pense . . . .  
 Oüi , sur ce que j'ai vû , j'ai fort bien fait je croi ;  
 Quand seul à seul tantôt ils seront avec moi :  
 Pour les ravoir tous deux , je sçai ce qu'il faut  
 faire.

A R G A N *à part.*

La veuve est déjà loin , pénétrons ce mystere,  
*à Lisette.*

Par mépris . . . j'ai banni toute animosité ;  
 Je reviens seulement par curiosité . . . .  
 Pour voir quelles raisons vous aurez à me dire.

L I S E T T E ,

En vous voyant fâché , permettez-moi de rire . . .  
 Quoi ! vous n'avez pas vû quel étoit mon dessein ?

A R G A N .

Je ne l'ai pas vû , non , & tout détour est vain.

L I S E T T E

A Monsieur le Baron , sans détour & sans ruse !

J'ai dit la verité de peur qu'il ne s'abuse.  
Je ne veux point tromper.

ARGAN.

J'entens bien ; mais pourquoi  
Me parler comme à lui , me rebuter , moi , moi ?

LISETTE.

Parlons de lui d'abord : Vous me voyez ravie !  
J'ai puni ce menteur , j'en avois bien envie.

ARGAN.

Mais , moi , moi ?

LISETTE.

Patience. Il vouloit aujourd'hui  
M'épouser , & mon pere est contre vous, pour lui,  
Et puis vous voudriez que la vevve jalouse  
Eût vû que je vous aime , & que je vous épouse ?  
S'ils sçavoient tous les deux que je vous pusse ai-  
mer ,

Ils diroient au Baron de me faire enfermer.

ARGAN.

Ha, ha !

LISETTE.

Vraiment j'aurois tout gâté le mystere !  
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

ARGAN.

Vous avez fort bien fait : ouï , vous avez raison ;  
C'est moi qui suis un sot. Pour tromper le Baron,  
Oùï , je voi que la feinte est utile & prudente.

E ij



52 LA COQUETTE

L I S E T T E.

J'ai cru bien faire au moins.

A R G A N.

Que Lisette est charmante !

Je ne m'aveugle point , clairement je le voi ,

Lisette me préfere à plus riche que moi.

Que d'amour ! que d'esprit !

L I S E T T E.

D'esprit ? je n'en ai guere.

L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

A R G A N.

Il faut secretement . . . . .

L I S E T T E.

Oüi , mais séparons-nous ;

J'irai seule en secret dans un moment chez  
vous.

A R G A N.

Sans votre pere. . . . .

L I S E T T E.

Il vient ; laissez moi , car je tremble ,

Que le Baron & lui ne nous voyent ensemble.





SCENE VII.

LISETTE, LE BARON,  
LUCAS.

LISETTE.

**M**E voilà sûre d'un, mais c'est mon pis aller;  
Ratrons l'autre encore, il revient me  
parler.

LUCAS.

Faut qu'a fai d'venu folle, & c'qu'ou dit' là m'é-  
tonne.

Vous dir' qu'a n'vous aim' pas, & r'fuser d'êtr'  
Baronne ?

LE BARON à *Lisette*.

Vous venez d'encourir mon indignation.

Ah ! que je devrois bien vaincre ma passion !

Comment donc à votre âge avoir déjà l'audace

De me démentir . . . moi, me soutenir en face

Que vous ne m'aimez point ?

LISETTE.

Oïi, je l'ai soutenu,

Car il est vrai.

LE BARON.

Sans doute il vous est survenu



Quelque vapeur qu  
moire.

Car enfin, sans cela

Qu'après l'ardent a  
tré? . . . .

L

Je ne vous aime po

L E

Vous m'avez dit ce

L

Je ne vous l'ai poin

L E

Non jamais . . . ou

L E

L

Je m'en repens si fo

Que, comme j'ai fa

Toujours, à tout

mon pere.

Quoi ! le monde sça

Et que lorsque tant

Vous n'avez point

Non, non, & cont

DE VILLAGE. 55

Moi, je vous aimerois ? j'aurois bien peu de cœur.

Mon amour seroit franc & le vôtre trompeur.

LUCAS *tristement.*

J'ai vû qu'al'a raison.

LE BARON.

C'étoit donc par colere ;  
Soupçonnant mon amour de n'être pas sincere ,  
Que vous m'avez dit , là , que vous ne m'aimiez pas ?

LISETTE.

Oùi vrayment ; ai-je tort ?

LE BARON.

Vous m'aimez donc ?

LISETTE.

Helas !

LE BARON.

Oublions tout, Lisette ; allons , vite, un notaire.  
Qu'un Contrat soit le prix de votre amour sincere :

Hâtons-nous.





SCENE VIII.

LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

Vite, vite.

LISETTE.

Allons tout doucement.

LUCAS.

Me vla pere' d'un' Baronne!

LISETTE.

Oh, j'en doute.

LUCAS.

Comment ?

Il t'fait la femme, & l'dit.

LISETTE.

Non, j'ai vû du mystere.

LUCAS.

Il t'épouse, vla qu'est fait.

LISETTE.

Je n'en crois rien, mon pere.

LUCAS.

A n'croira point la nôce' tant qu' l'lendemain  
fai v'nu.

L I S E T T E.

On me trompe, je croi. Premièrement j'ai vû  
La Veuve, quand Argan a déclaré l'affaire,  
Pester avec Girard, mais, dans une colere...  
Au defespoir; & puis elle vient m'embrasser,  
Sçait que je la trompois, & vient me caresser!

L U C A S.

Oùii, c'est la trahison.

L I S E T T E.

Le Baron me refuse  
Puis tout d'un coup il change & me veut.

L U C A S.

C'est la ruse.

L I S E T T E.

Si la Veuve & Girard, qui sçavent bien ruser,  
Avoient dit au Baron, feignez de l'épouser,  
Afin qu'elle y consente, & qu'Argan s'en dégoûte!

L U C A S.

Oh, vla l'hic, j'y vois clair.

L I S E T T E.

Pour moi, je n'y voi goutte :  
Car, d'un autre côté, peut-être le Baron  
Voudroit-il par amour m'épouser tout de bon.  
Tout cela m'embarrasse : oùii, car plus j'exami-  
ne....

Que n'ai-je assez d'esprit, que ne suis-je assez  
fine!

58 LA COQUETTE

LUCAS.

Écout' mes bons conseils , j'ai l'promptus merveilleux

Pour dans lez embarras où li a du périlleux.

T'as d'esprit , mais en cas d'affaire de famille ,

Un pere a , comme on dit , pu d'âge que sa fille.

Vla donc mes tras conseils. Allons trouver l'Baron.

C'est l'premier.

L I S E T T E .

, Non.

L U C A S .

Non ?

L I S E T T E .

Non.

L U C A S .

C'est donc l'second qu'est l'bon.

Allons trouver Argan.

L I S E T T E .

Non.

L U C A S .

Je n'fis donc qu'un'bête ?

Oh , mon trasiém' conseil , c'est q't'en face à ta tête.

L I S E T T E .

Allez trouver tout seul le Baron.

L U C A S .

Oüi , j'enten.

L I S E T T E.

Et moi seule je vais trouver monsieur Argan.  
Finissez d'un côté, je finirai de l'autre.

L U C A S.

Tatigué ! ç'a fra ben. J'époufrons chacun l'nôtre.

L I S E T T E.

Moi, quand les deux contrats seront faits ; je  
verrai ;  
Sur le premier signé, d'abord je signerai.

L U C A S.

Tu prendras l'pu hâtif ; c'est hazard à la blanche.  
Signons les deux contrats pûtôt, peur qu'unn' nous  
manque.

L I S E T T E.

Monsieur Argan m'attend ; j'y cours.

L U C A S.

Va vite, va.

*Seul.*

Mais, qu'ment d'un seul cerveau peut ell' tirer  
tou-ça ?

Je croi, moi, qu'al n'a deux, car, par la mor-  
nombille,

C'a m'ébahit toujours : oüi, quoiqu'a ne soit  
qu'ma fille,

Mornongoi l'on esprit s'roit déjà l'per' du mien.





SCENE IX.

LUCAS, GIRARD.

GIRARD *à part.*

**E**Mparons-nous du pere & je ne risque rien ;  
Car sans lui le Baron ne sçauroit rien con-  
clure.

De cette fausse liste , en faisant la lecture ,  
Troublons-lui la cervelle , & jouïons notre jeu.

*Contrefaisant les Gazetiers.*

Liste , liste des lots :

LUCAS.

Des lots ? voyons un peu.  
Quêqu'tu dis là ?

GIRARD.

Voyons , si cette loterie  
Rendra bien.

LUCAS.

Que j'voy' donc ? n'vois-j' pas là d'im-  
prim'rie ?

GIRARD.

D'ingenieux diçtons êtes-vous curieux ?

*Mettant la liste du côté où Lucas n'est pas.*  
Lisez ceci.

LUCAS.

Fort ben ! mais montrez-moi donc mieux.

DE VILLAGE. 61

G I R A R D.

Pour un lecteur avare, ô la belle pensée,  
Qu'une sottise heureuse avec un lot placée !

L U C A S.

Ha, ha ! c'est donc. . . . .

G I R A R D.

Oiii, c'est . . . . hon, hon.

L U C A S.

Voyons cela.

GIRARD tourne la liste de l'autre côté.

Très-volontiers, voyons.

L U C A S.

Eh ! j'n'y voi rien par là.

GIRARD tourne de l'autre côté encore  
plus mal.

Lisons, lisons . . . . je voi . . . .

Il s'écrie en baissant le papier en sorte que  
Lucas ne voit plus rien.

L U C A S avec un peu de joye.

Qu'est-c' ? montrez donc compere ?

G I R A R D.

Non. Je me suis trompé. Mais, hon, hon, hon,  
j'espere . . . .

Il lui fait voir le lot.

Morbleu ; je ne voi rien.

L U C A S.

Ah ! morgué j'apperçoi,



62 LA COQUETTE

Lifons vit' ça Girard , j'ai vû du noir pour moi.

G I R A R D *cachant la liste.*

Non , ce n'est rien du tout.

L U C A S.

Et moi j'ai vû paraître.

Mon nom y est.

G I R A R D.

Composons , vous n'avez rien peut-être.

Je vous donne cent franc , à tout hazard.

L U C A S.

Non , non.

J'ai vû qu'ous avez vû Lucas , c'est mon dicton.

G I R A R D.

Si vous avez , du moins , je veux qu'on me rem-  
bourse.

Retirer mon argent c'est ma seule ressource.

L U C A S.

Top'à ça , montrez vite.

G I R A R D.

Ah ! c'est un des bons lots ;

C'est au moins mille francs , j'ai vû plusieurs  
zeros.

L U C A S.

Des zeros? j'en voudrais voir là tant que d'grains  
d'fable.

G I R A R D.

Vous êtes de zeros un homme insatiable.

DE VILLAGE. 63

L U C A S.

Ah ! c'est dix mil mille francs.

G I R A R D.

Malepeste , ouï ; je voi...

Mais , si ce n'étoit pas le numero ?

L U C A S.

Morgoi

*Tirant le numero.*

J'ai ben peur.

G I R A R D.

Confrontons.

L U C A S *transporté.*

Oüi , le vla , c'est l'quantième.

G I R A R D *lui donnant la liste.*

Relisez donc l'article , & calculez vous-même.

L U C A S *prenant la liste.*

Le cœur me bat ... me bat ... je fis tout trans-  
porté ;

J'ai peur d'avoir vû trouble , & d'avoir trop  
compté.

Un' , . deux .. trois ... quatre & cinq ....

G I R A R D.

Difons , nombre , dixaine.

L U C A S.

Un' , deux ... quatre .... ai-j' dit trois ?

G I R A R D.

Oüi , dixaine , centaine.

L U C A S.

Ah ! j'voi l'mot qu'est moulé.

G I R A R D.

Oüi , je vois le grand mot.

64 LA COQUETTE

L U C A S.

J'n'en peu pu d'joye.

G I R A R D.

En marge, à Lucas le gros lot.

L U C A S.

Ouf.

G I R A R D *le déboutonnant.*

Déboutonnez-vous.

L U C A S.

Le gros lot !

G I R A R D.

A la marge.

Dès qu'on est riche, il faut un habit bien plus large.

L U C A S.

Cent mille frans !

G I R A R D.

Comptans ; je ne vous les plains pas.

L U C A S.

Cent mille francs !

G I R A R D.

Combien nous boirons chez Lucas !

L U C A S.

Allons vite à Paris.

G I R A R D.

Je vous donne une chaise

Et des chevaux.

L U C A S.

Girard ah ! j'croi qu'j'en mourai d'aïse.

Voyons

DE VILLAGE. 65

Voyons vît' la lotri : qu'en m'voy' là tout l'preu-  
mier.

G I R A R D.

A propos, voulez-vous être encore fermier ?

L U C A S *d'un ton fâché.*

Moi, fermier !

G I R A R D.

Pardonnez si j'ai dit la parole.

Je vois bien qu'en effet la question est folle ;

Ainsi, de votre bail rendez-moi possesseur :

Il ne vous convient plus, vous serez grand Sei-  
gneur,

Je suis un pauvre diable, & votre ami fidelle,

Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

L U C A S.

Oüidea. Fait'moi trouvé sur l'champ des chaïses,  
des ch'vaux,

Qu'aillent bian vît', bian vite.

G I R A R D.

Oüi, comme des oiseaux.

Mais d'abord en passant entrons chez le notaire

Pour me céder ce bail, entendez-vous compere ?

L U C A S.

Oüi, j'n'en veux pu pour moi, j'vous laisserai tous  
mes baux,

J'm'en vas bian à Paris en avoir de pubiaux.

*Fin du second Acte.*

*Tome IV.*

F



## ACTE III.

---

SCENE PREMIERE.

ARGAN , LA VEUVE.

LA VEUVE.

**J**E vous prouverai tout , pouvez-vous en douter ?

Mais restez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN.

Le tems presse ; j'ai là Lifette & le notaire.

Si Lucas paroïssoit , je conclurois l'affaire.

En amour les momens sont chers pour un viellard.

LA VEUVE.

Quand vous vous marierez un quart d'heure plus tard ,

Vous aurez tout le tems d'être las de Lifette ,

Et de vous repentir d'une sottise faite :

Pardonnez-moi ce mot , c'est amitié pour vous ;

Mon zele n'est mêlé d'aucun transport jaloux ;

Puffiez-vous n'épouser ni moi , ni la coquette ;

Soyez désabusé , je serai satisfaite.

## DE VILLAGE. 67

Éh! pouvez-vous rester dans votre aveuglement.  
Je vous prouve qu'ici tantôt en un moment  
Au Baron comme à vous elle a tendu le piège,  
En se raccommodant, par le même manège.  
Simplicité traîtresse, & mensonges naïfs,  
Par les tours les plus fins, par les traits les plus  
vifs,  
Elle a sçû lui donner de l'amour sans en prendre,  
Elle fait de sang froid le discours le plus tendre,  
Et feint effrontément un timide embarras,  
Pleurs qui vont droit au cœur, & qui n'en partent  
pas.

Elle abuse en un mot de son foible & du vôtre,  
Vous offrant une main elle lui donne l'autre;  
Ainsi coquette franche & marquée au vrai coin;  
Prise par les deux mains, la perfide au besoin  
En trouveroit encore une pour un troisième.

### ARGAN.

Vous l'avez dit vingt fois, mais après la centième  
Il vous faudroit encore les preuves. . . .

### LA VEUVE.

Parlez bas;  
J'apperçoi justement le Baron & Lucas:  
Tenez-vous à l'écart; vous pourrez voir peut-  
être  
Non seulement Lucas vous préfère son maître,  
Mais Lisette. . . .

Voyons; je serois détrompé.



## S C E N E II.

LA VEUVE , GIRARD.

LA VEUVE.

**E**H bien ?

G I R A R D.

De son faux lot Lucas est occupé.

LA VEUVE.

Mais , le Baron veut-il épouser ?

G I R A R D.

Patience.

Je me suis fait céder tous les Baux par avance :  
 Car c'est pour moi , *primò*, que j'ai tout disposé.  
 Lucas en grand seigneur est métamorphosé.  
 Dès qu'il a vû le lot , sa subite richesse  
 Lui troublant le cerveau l'a fait changer d'espece  
 Il n'a plus rien d'humain que la forme & l'orgueil;  
 Grave , mystérieux , décidant d'un clin d'œil ,  
 Dédaignant de parler ou parlant par sentence ,  
 Il croit qu'on applaudit jusques à son silence ;  
 Saluant de la tête , enfin , bouffi , gonflé ,  
 Lucas est devenu subitement enflé

DE VILLAGE. 69

D'un mal contagieux qu'on appelle finance.  
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher sa  
panse.

LA VEUVE.

C'a, Girard, il faut . . . mais, Lisette court là-  
bas ;

Mon sieur Argan la suit. Ceci ne tourne pas  
Comme il faut.

GIRARD.

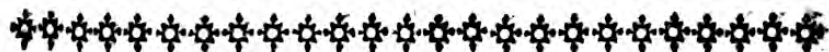
Non.

LA VEUVE.

Je vais joindre Argan au plus vite.  
Amusez ces deux-ci.

GIRARD.

Tout ce que l'on médite  
Ne réussit pas.



SCENE III.

GIRARD, LUCAS *marchant à pas grave*, LE BARON *le chapeau à la main* fuit Lucas, qui remet son chapeau le premier.

LE BARON.

Oùi, j'apprends avec plaisir  
Que fortune propice a comblé ton desir.



70 LA COQUETTE

LUCAS.

Quoyqu' ma fortune asteur soit bian pu haur  
qu' la vôtre,

J'frons pere à compaignon toujourns l'un avec l'autre,

*Il lui frappe sur l'épaule.*

Car je n'suis pas glorieux.

LE BARON.

Je le vois bien Lucas.

GIRARD.

Vous voyez que Monsieur ne se méconnoît pas,  
Il mérite par-là d'occuper un grand poste.

LUCAS.

N'ma-t'on pas fait retenir eun' bonn' place à la  
poste ?

Car faut qu'j'aille à Paris.

GIRARD.

Je vous l'ai déjà dit,

On vous cherche une chaise aussi douce qu'un lit.

LUCAS.

Mais qu'a vien' donc, ste chais', j'n'aime point  
qu'on m'fasse attendre.

GIRARD.

A vos ordres bien-tôt les chevaux vont se rendre.

Attendons-les ici. Hola, laquais, hola

Des fiéges.

DE VILLAGE. 71

LUCAS, *il fait des façons avec le Baron  
& se met le premier dans le fauteuil.*

Allons donc sans façon pisqu'mi-vla.

LE BARON.

Parlons de notre affaire.

LUCAS.

Il m'vient d'bel' chose en tête.

LE BARON.

Raisonnons.

LUCAS.

En m'voyant tout Paris va m'faire fête,  
Vla stila qu'a le gros lot.

LE BARON.

Avant que de partir.....

LUCAS.

Tout l'mond' fra pu gueux qu'moi, ça m'va bair  
divertir,  
Pendant que j'frai dans-l'grain j'verai crier fa-  
mine,  
Queu plaisir!

LE BARON.

C'a, Lucas, voulez-vous qu'on termine?  
Car mon ardent amour.....

LUCAS.

On m'va v'nir proposer  
D'bel' charges, d'bel' maisons, d'bel' fam' pour  
épouser,

72 LA COQUETTE

D'affaire à bain gagner : j'ach'trai tout c'quest  
à vendre.

GIRARD.

Mais pour vous anoblir, il faut Monsieur, pour  
gendre.

LE BARON.

Lifette nous attend.

LUCAS.

J'aurai d'tou ça très-bain,  
Car quand on est bain-riche, on atrap'tout pour  
rain.

LE BARON.

Vous m'avez promis?

LUCAS *d'un air important.*

Hain!

LE BARON.

De finir.

LUCAS.

Quoi!

LE BARON.

L'affaire.

LUCAS.

Quelle affaire?

LE BARON.

La nôtre, & j'ai-là le notaire,  
Pour régler un article il n'attendoit que vous,  
Nous en sommes déjà convenus entre nous.

LUCAS.

LUCAS.

Ah ! j'croi que j'm'en souviens.

LE BARON.

Vraiment c'est tout à l'heure.

LUCAS.

Dame on a tant d'affaire , qu'on songe à la meilleure :

Oiii , nous parlions d'mariage , mais c'est que c'n'est pu ça ,

C'a n'est pu but à but.

LE BARON.

Comment !

GIRARD.

Qu'entens-je-là !

Quoi donc vous voudriez déjà vous méconnoître ?

LE BARON.

Souvenez-vous , Lucas , que je fus votre maître.

GIRARD.

Lucas , souvenez-vous que c'est bien de l'honneur , Belle alliance , avoir pour gendre son Seigneur.

LUCAS.

Oh ! c'est l'argent qui fait les pu biaux aliages.

LE BARON.

Quoi vous ne voulez pas ? ...

LUCAS.

J'veux rien qu'vos héritages.

74 LA COQUETTE

LE BARON.

Quoi!...

LUCAS.

Mais, faut m'écouter ; j'sis natif du Hamiau.

C'a fait q'j'aime d'amitié . . . . vot' terre ; & vot' Châtiau ;

C'a n'ferai pas tout à moi , si vous étrais mon gendre ;

Métavis qu'vandroit mieux , qu'ou vouliissais me l'vendre.

LE BARON.

Vous vous moquez je croi ! vous vendre mon Château ?

LUCAS.

Il est tout délabré , j'en frai faire un pu biau.

LE BARON.

Il est devenu fol !

GIRARD *bas au Baron.*

Ce maraut vous méprise.

LUCAS.

La Terre m'ennoblira , c'est ell' qu'est à ma guise.

Vous . . . . . tandis qu'à Paris , j'frai grossir mon argent ,

Vous frais valoir la terr' , toujours en attendant.

GIRARD.

Vous ferez son Fermier.

LE BARON *se leve.*

Ah ! c'est trop d'insolence.

GIRARD.

Monsieur , modérez-vous , je vous promets vengeance.

LUCAS *à part , s'étant levé aussi.*

Ce pti gentilhomiau , comm' ça fait l'entendu ,  
C'a doit d'argent partout , & ça croit qu'tout l'  
est du ;

Mais j'aurai son Châtiau , faudra qu'il déguer-  
pisse ;

Il a des créanciers , j'aurai ça par Justice.

GIRARD *après avoir parlé bas au Baron.*

Nous avons fait le tout , Monsieur , pour votre  
bien ;

Mais pour vous mieux venger ne dites encore  
rien.



SCENE IV.

LUCAS, LE BARON, GIRARD,  
LISETTE.

LISETTE.

**J**E vous cherche partout, ouf ! Je suis hors  
d'haleine  
A vous trouver mon pere , on a bien de la  
peine ,

G ij

76 LA COQUETTE

J'ai couru . . . car on dit . . . mais je ne le crois pas,

J'entens crier partout , le gros lot à Lucas ;  
Ce sont des complimens que chacun me vient faire ;

On dit cent mille francs , seroit-il vrai mon pere ?

LUCAS.

Bain vrai.

LISETTE.

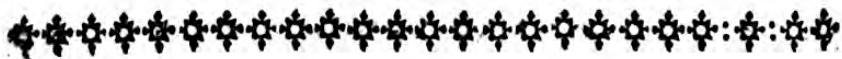
Cent mille francs !

LUCAS.

Comptants , ils sont moulez.

LISETTE.

Cent mille francs !



SCENE V.

LUCAS, LE BARON, GIRARD,  
LISETTE, ARGAN,  
LA VEUVE.

ARGAN.

**H**E' bien , me fuyez-vous ? parlez ?  
Si tôt que du gros lot, vous sçavez la nouvelle,  
Vous me méprisez.

LISETTE.

Oüi !

ARGAN.

Cette fortune est belle ;  
Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.  
Répondez-moi du moins , reprenez vos esprits ,  
Voulez-vous m'épouser ?

L I S E T T E .

J'obéis à mon pere,  
Il m'a dit qu'il vouloit différer cette affaire.

*Bas à Lucas.*

Dites-lui que c'est vous qui refusez.

L U C A S .

Bon , bon

L I S E T T E *bas à Lucas.*

Cela ne coute rien , débarassez-moi.

L U C A S .

Non.

L I S E T T E *bas à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégagè.

L U C A S .

Eh ! tu t'fouci bain d'eux , lais' - là ton cligno-  
tage ;

N'faut pu tant finesser , t'as de quoi t'marier tout  
franc.

L A V E U V E .

Son pere la démasque , & le sot opulant  
Aux sotises qu'il fait , ne cherche point d'ex-  
cuse.



## 78 LA COQUETTE

ARGAN.

Par sa faute elle-même, elle me défabuse ;  
Moi, pour ne point risquer un amoureux retour,  
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE.

L'amitié sans amour,  
C'est ce qui nous convient pour un bon mariage,  
L'amour est inquiet, & s'ennuye en ménage.

LE BARON.

Vous auriez eu nos biens, vous serez confondus.

LUCAS.

Lais'-les dir', t'en auras tras fois pus', quat'  
fois pus.

LISETTE.

Allons vite à Paris être dans l'abondance.

LUCAS.

D'leux terre à not' argent, tient vla la diffé-  
rence ;  
Leux terre & leux châtiaux, ça n' fait qu'un pti  
ploton,  
Ca n'grandira jamais, non pu qu'un avorton ;  
Mais mon argent bouté dans la grande avan-  
ture,  
Ca renflera d'abord, & pi comme un enflure  
Ca va gagner.

LISETTE.

gagner.

DE VILLAGE. 79

LUCAS.

gagner... ça gagnera.

LISETTE.

Ah ! que j'aurai d'amans, qu'on me respectera !  
Quel plaisir ! Je verrai des fortunes brillantes ;  
Quel train je vais avoir ! des Laquais, des Sui-  
vantes.

GIRARD.

Et des valets de chambre, un page, & c'est Gi-  
rard.

LUCAS.

Qu'on m'amèn' donc mes chevaux !

LA VEUVE.

On vous atelle un char.

GIRARD.

Allez à pied de peur que votre char ne rompe ;  
De votre train, ceci va réformer la pompe.

*Donnant la liste à Lisette.*

C'est la véritable.

LA VEUVE.

Où. Retour très-affligeant :  
Mais vous avez assez brillé pour votre argent ;  
Cent mille francs en l'air.

LE BARON.

Cent mille francs pour rire.

LISETTE.

Que disent-ils ? comment !

80 LA COQUETTE

**LUCAS** *cherchant l'endroit où le lot étoit  
dans l'autre liste.*

Eh! va, va, laifs'-les dire.  
Tien, tien, lis. . . . c'est ici. . . . pour Lucas le  
gros lot.

**LE BARON.**

Vous n'acheterez pas mon château, maître sot.

**LUCAS.**

C'étoit-là.

**GIRARD.**

Les Zeros sont restez.

**LISETTE.**

Ah! mon pere,

On s'est moqué de vous.

**ARGAN.**

Où, voilà le mystere.

**LA VEUVE.**

Vous n'avez rien.

**GIRARD.**

Mais rien, ce qui s'appelle rien  
J'ai fait la fausse liste, & je m'en trouve bien;  
J'ai tiré de Lucas ses ressources uniques,  
Mon amour vous en fait les offres héroïques,  
Je vous rends tout Lisette.

**ARGAN.**

Allons souper chez moi.

DE VILLAGE. 81

LE BARON.

Allons.

GIRARD.

Oùi, j'ai pitié du trouble où je vous voi.  
Ces Messieurs hors des rangs, mon offre doit  
vous plaire ;

Ils ont fortune faite, & moi fortune à faire :  
Mais je suis en un jour moi seul plus amoureux ,  
Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les  
deux.

Ils n'auroient pût sans doute acquérir la jeu-  
nesse ;

Mais noblesse s'aquiert, aussi-bien que richesse.

L I S E T T E à la Veuve.

Que je vous veux de mal, Madame! car c'est  
vous

Qui mettiez mon esprit tout sans dessus dessous ,  
En me disant qu'il faut de la Coquetterie.

L A V E U V E .

De mes mauvais conseils la peur-ma bien punie ;  
J'en conviens , j'avois tort.

L I S E T T E à Girard.

J'écoutois ses discours :

Il vous faut un Baron , disoit-elle toujours.

Non, je n'aurois jamais pensé qu'à vous sans  
elle ;

Et si j'avois suivi ma pente naturelle  
Par tendresse d'abord , je vous aurois choisi.

82 LA COQUETTE

GIRARD.

Eh ! choisissez-moi donc ? Lucas consentez-y.

LUCAS *s'en allant.*

Ouf.

GIRARD.

Parlez.

LUCAS.

Ouf.

GIRARD.

Deux fois . . . . ouf , en langue muette  
Valent un oïï.

LA VEUVE.

Voilà le fort d'une coquette.  
Après de haut projets , on la voit tôt ou tard ,  
Confuse , confondue , & réduite à Girard.

*Fin du troisième & dernier Acte.*

LA  
RECONCILIATION  
NORMANDE,  
COMEDIE.

*EN CINQ ACTES.*

Représentée pour la première fois, le 7  
Mars 1719.



*A C T E U R S.*

*LE COMTE.*

*LA MARQUISE.*

*ANGELIQUE.*

*DORANTE.*

*LE CHEVALIER.*

*PYRANTE.*

*NERINE.*

*FALAISE.*

*DEUX LAQUAIS.*

*La Scène est à Paris dans un  
Hôtel garni.*



LA  
RECONCILIATION  
NORMANDE.  
COMEDIE.

---

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE,

NERINE.



ENDANT que je marchois rêvant  
profondement,  
Angelique est entrée en quelque ap-  
partement ;

Elle s'égarera la petite étourdie.

Attendez. Voici donc l'hôtel de Normandie !  
A Paris rendez-vous, des illustres Normands !  
Des nôtres aujourd'hui les intérêts sont grands.  
Haine, amour ! Nous verrons la très-haineuse  
tante,



## 86 LA RECONCILIATION

L'oncle très-rancunier, puis l'amoureux Dorante,  
Le galand Chevalier, le grave arbitre & moi.  
A force de rêver, je m'oubliais, je croi.  
Ah ! je vois accourir mon aimable orpheline.



### S C E N E I I.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

**O**N m'a dit que ma tante est-là. Suis-moi ;  
Nerine.

NERINE.

Attendez.

ANGELIQUE.

Je ne puis attendre ; tout va bien.  
Dorante est arrivé.

NERINE.

Paix.

ANGELIQUE.

Je n'en dirai rien,  
Majs ma tante . . .

NERINE.

Arrêtez.

ANGELIQUE.

Il faut que je la voye.

NERINE.

Les premiers mouvemens d'esperance & de joye  
Vous font courir.

ANGELIQUE.

D'accord.

NERINE.

Marchez donc lentement,  
Car vous avez encor tout à craindre.

ANGELIQUE.

Comment ?

Tout à craindre, dis-tu ?

NERINE.

Bon ! Vous voilà fixée :  
Par la crainte d'abord votre ardeur s'est glacée.  
J'admire la jeunesse, & sa vivacité !  
Passant toujours de l'une à l'autre extrémité,  
De l'excessive crainte à l'esperance folle ;  
Parlant, parlant, parlant, puis perdant la parole ;  
Courant, courant, courant, puis s'arrêtant tout  
court ;  
En un seul jour aimant, & perdant son amour,  
Pour un amant nouveau le retrouvant ensuite ;  
Voulant, ne voulant plus ; sans regle, sans con-  
duite,  
Sans arrêt, sans raison ; que de défauts elle a  
Cette jeunesse ! On l'aime avec ces défauts-là.

ANGELIQUE.

Tout à craindre, dis-tu ? Je rêve, j'examine.

## 88 LA RECONCILIATION

Sur ce que nous voyons, que crains-tu donc,  
Nerine?

Tout me réussit mieux qu'on n'eut pu désirer,  
Du couvent tout exprès on vient de me tirer,  
A m'établir mon oncle écrit qu'il se dispose,  
Et ma tante, dit-on, a promis même chose.  
Elle vient de Roijen, mon oncle de Lyon,  
C'est pour se réunir, & leur désunion  
A mon bonheur, Nerine, étoit le seul obstacle,  
Tu me l'as dit toi-même.

N E R I N E.

Oùi. Mais suis-je un oracle?

A N G E L I Q U E.

Nerine, ton défaut est de toujours douter.

N E R I N E.

Jeune amante, le vôtre est de trop vous flatter.

A N G E L I Q U E.

Nous verrons; mais enfin pour ma dot ils me  
cedent

Leur terre près du Mans pour laquelle ils se plai-  
dent,

Qui fit naître leur haine.

N E R I N E.

Oh! c'est la question,

Si le procès causa leur vieille aversion,

Les freres sans plaider quelquefois se haïssent;

Par les procez aussi quelques freres s'aigrissent.

Procez

Procez engendre haine , il est vrai ; cependant  
 Nul Genealogiste encor jusqu'à present  
 N'a pû nous bien prouver, si là-bas vers le Mainè  
 Autrefois le procès fut pere de la haine ,  
 Ou si la haine y fut la mere du procez.

A N G E L I Q U E.

Tout cela va finir , j'attens un bon succès ,  
 Pyrante est leur arbitre , il les reconcilie.  
 Comment peut-on haïr ? Hélas ! quelle folie  
 De se remplir le cœur de fiel & de venin !  
 Il n'est pas naturel de haïr. Car enfin ,  
 On se fait plus de mal que l'on n'en fait aux au-  
 tres.

Des parens se haïr ! Pour revenir aux nôtres ,  
 Ils ne se sont point vûs depuis quatre ou cinq  
 ans ,  
 Leur haine est éteinte.

N E R I N E.

Oh ! je croirois bien, qu'absens  
 Ils ne se sont haïs que par reminiscence ;  
 Mais leur fiel s'aigrira bientôt par la présence :  
 Outre qu'ils sont tous deux pétris de pur levain ,  
 Qu'ils ont l'art de donner à tout un tour malin.  
 Esprits très-discordans , humeurs mal-assorties ,  
 Nature a mis en eux de ces antipathies  
 Qu'on voit en quelques-uns pour les chats , les  
 souris ,

Et que les femmes ont souvent pour leurs maris.

90 LA RECONCILIATION

ANGÉLIQUE.

Ah ! Nerine , vois-tu là-bas dans ce passage....

NERINE.

Qui voyez-vous ? ha, ha , c'est votre amant , je  
gagne ;

Oùi , sans le regarder , ma foy je crois le voir ;  
Je le vois dans vos yeux , comme dans un miroir.

ANGÉLIQUE.

Avant qu'il m'ait parlé , conseille-moi, Nerine ;  
Comme il n'est pas bien sûr que l'on me le de-  
stine ,

Je devrois lui cacher encor mes sentimens !

NERINE.

Il est bien tems d'avoir de tels ménagemens !  
Croyez-vous qu'il ignore encor votre tendresse ?

ANGÉLIQUE.

Qui l'en auroit instruit ?

NERINE.

Quelque trait de jeunesse.

Comme on a de l'amour souvent sans le savoir ,  
On le déclare aussi souvent sans le vouloir.



SCENE III.

ANGELIQUE, DORANTE,  
NERINE.

DORANTE.

Que voy-je ! quel bonheur ! l'agréable sur-  
prise !

Belle Angelique, quoi, vous voir chez la Mar-  
quise !

Vous voir hors du Couvent, malgré sa dureté,  
Le jour du rendez-vous pour l'accord arrêté !

Votre oncle & votre tante apparemment convien-  
nent

De vous rendre aujourd'hui tous vos biens qu'ils  
retiennent ?

Depuis quatre jours, moi, m'étant ici logé,

J'ai si bien, sans m'ouvrir, prevenu, ménagé

L'esprit de votre tante, en faisant connoissance,

Qu'elle doit aujourd'hui me faire confiance

D'un grand secret, dit-elle, & je me suis flatté,

Que ce que je desiro, elle l'a projeté.

Elle me fit hier cent offres gracieuses

Qui, par rapport à vous, me furent précieuses.

Je ne lui parlai point de mon amour, hélas !

Peut-être votre cœur n'y répondra-t-il pas :

Hij

92 LA RECONCILIATION

Puis-je enfin obtenir un aveu de tendresse ?

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu...l'essentiel, c'est que leur haine cesse.

DORANTE.

Ah ! l'essentiel, c'est le cœur, les sentimens ;

Il est tems de répondre à mes empressements.

ANGÉLIQUE.

Mais ce qui presse, c'est de sçavoir si ma tante...

DORANTE.

Ah ! ce qui presse, c'est de sçavoir.....

ANGÉLIQUE.

Mais, Dorante.....

DORANTE.

Pourquoi dans ces momens, où j'ose me flatter ;

Vous plaisez-vous encore à me laisser douter ?

Car je n'ose expliquer pour moi votre silence.

NÉRINE.

Si le frere & la sœur font pour vous, patience ;

Si non vous vous trompez, nous n'aimons point.

ANGÉLIQUE.

Mais non...

Elle plaifante... mais au fond elle a raison.

Car comment voulez-vous qu'on dise qu'on vous

aime,

Pendant que rien n'est sûr ?

NÉRINE.

Jugez-en par vous-même.

Monsieur, vous n'aimez pas, car vous n'êtes pas sûr.

DORANTE.

Vous m'enchantez.

NERINE.

Avec simple, naïf, & pur.  
Point de ces sentimens renflez par des paroles,  
Elle n'a point appris au couvent les grands rôles.

DORANTE.

Trop heureux !

NERINE.

Pas-encor. Votre bonheur dépend  
De deux esprits . . . .

DORANTE.

D'accord, bizarres ; mais pourtant  
L'Arbitre réunit cette sœur & ce frere.

ANGELIQUE.

Je le desire encor plus que je ne l'espere.

DORANTE.

Et moi, je me fais fort d'avoir l'aveu des deux.

NERINE.

Nous verrons ; mais ils sont l'un & l'autre quin-  
teux.

DORANTE.

Le Comte me connoît & connoît ma famille.

NERINE.

Où. Mais il est brutal, son sang brûlant petille.



## 94 LA RECONCILIATION

A l'égard de la sœur , cent fois je vous l'ai dit ,  
L'esprit de la marquise est un terrible esprit ;  
Tantôt fausse bonté , tantôt malice pure ,  
Pour son frere sur-tout , c'est une énigme ob-  
scure :

De son cœur on ne peut au plus que se douter.

Je l'interroge peu, je ne fais qu'écouter :

Je la voi tantôt gaye , & tantôt furieuse.

On ne peut définir cette capricieuse ;

Elle laisse échapper à moitié ses secrets ,

Ensuite les retient , puis les déguise après ;

Elle est en même-tems indiscrete & prudente ,

Franche , dissimulée , & fiere & caressante :

En riant elle pousse une vengeance à bout ,

Et dans ses passions met le tout pour le tout.

### A N G E L I Q U E .

Je crois la voir là-bas dans cette galerie . . .

C'est elle-même. Elle est dans une rêverie . . .

C'à , Dorante , il faut donc , pour agir prudem-  
ment ,

Ne point paroître encor de concert.

### D O R A N T E .

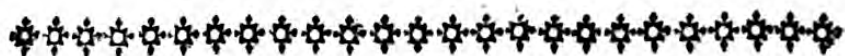
Non vraiment.

Le chevalier arrive , il fera la demande :

Pour ne rien hasarder , il faut que je l'attende.

### A N G E L I Q U E .

Eloignez-vous , Dorante , elle vient.



SCENE IV.

ANGELIQUE, LA MARQUISE,  
NERINE.

ANGELIQUE.

TU vois bien

Que tu dis sans raison que je ne pense à rien ?  
J'ai pensé la première à faire fuir Dorante.

NERINE.

Rare effet de l'amour ! il vous rendra prudente.

ANGELIQUE.

Par prudence il faudra louer ce Chevalier,  
A qui ma tante est prête à se remarier,  
Paroître bien contente.

NERINE.

Où ; mais elle est chagrine.

ANGELIQUE.

Ah ! ne l'abordons pas, éloignons-nous, Nerine.

NERINE.

Observons le moment que ce nuage noir  
Se dissipe.

ANGELIQUE.

Attendons.

96 LA RECONCILIATION

N E R I N E.

Elle est meilleure à voir.

Quand il lui vient soudain quelque lueur de joye.

L A M A R Q U I S E à part.

Malgré ma haine, enfin il faut que je le voye

Ce frere , il arrive. Hon !

A N G E L I Q U E.

Ce nuage en effet

Est bien noir.

L A M A R Q U I S E à part.

Mais tâchons d'effacer cet objet

Par un autre. Aujourd'hui je reverrai Dorante.

Que Dorante est charmant !

A N G E L I Q U E.

Il paroît que ma tante

Deviént un peu plus gaye.

N E R I N E.

Oùï, son œil s'éclaircit.

L A M A R Q U I S E à part.

Mais un obstacle affreux. . . . .

N E R I N E.

Non, non, il s'obscurcit.

L A M A R Q U I S E à part.

Obstacle triste ! on va dire que je suis folle.

Au chevalier enfin j'ai donné ma parole ;

On le croit mon mari. Pourrai-je ? . . . oùï, je  
romprai,

romprai . . . .

J'ai deux cens mille écus, je me contenterai,  
J'épouserai Dorante.

*En appercevant Nerine.*

Ah ! te voilà , Nerine ?

N E R I N E.

Je n'osois avancer , je vous voyois chagrine ,  
Madame.

L A M A R Q U I S E.

Tu me prends entre-deux passions ,  
Agitée.

N E R I N E.

Eh calmez vos agitations ;  
Ce jour pour vous doit être un jour doux , paci-  
fique ,

Où toute haine cesse , au moins par politique.  
Pour l'autre passion , sans doute , c'est l'amour ?

L A M A Q U I S E.

Quoi ! tu devine.

N E R I N E.

Bon ! l'on m'a dit l'autre jour  
Qu'un jeune chevalier , gay , vif , & pourtant  
sage ,

A Roijen avec vous contractoit mariage.

L A M A R Q U I S E *à part.*

Nerine en le nommant redouble mes remords,

N E R I N E.

Ah ! se remarier est le moindre des torts ;

98 LA RECONCILIATION

Si c'en est un encore.

LA MARQUISE.

Songcons à voir mon frere;  
Ensuite je prendrai tes conseils , & j'espere  
Que tu me serviras dans une occasion  
Où la crainte , la honte , & la conclusion. . .

NERINE.

Je vous conseillerai de surmonter la honte ;  
Mes conseils sont humains.

LA MARQUISE.

Sur tes conseils je compte.

NERINE.

Et votre nièce même approuve ces conseils.  
Pour elle , elle en voudroit , il est vrai , de pa-  
reils.

LA MARQUISE.

Ma nièce approuve donc que je me remarie ?

NERINE *lui montrant Angelique.*

Daignez la regarder de bon œil , je vous prie.

LA MARQUISE.

Je ne te voyois pas ; viens vite m'embrasser.

ANGELIQUE.

Ma tante. . . .

LA MARQUISE.

Enfin pour toi je vais m'intéresser ,  
Un oncle t'abandonne ; embrasse-moi. Tu n'oses ?

ANGÉLIQUE.

C'est le respect.

LA MARQUISE.

Non, non, dis franchement les choses ;  
Mon caressant accueil t'étonne un peu, je croi ?

ANGÉLIQUE.

Ma tante vous avez trop de bonté pour moi.

LA MARQUISE.

Pas trop, pas trop, ma nièce, au moins pour l'ordinaire ;

Je te voy rarement, je ne te donne guere.

NERINE.

Vous allez lui donner un mari.

LA MARQUISE.

Sûrement ;

Mais de mon frere il faut l'aveu premierement ;

Convenir de nos faits, c'est la premiere chose.

Je garde le secret, de peur qu'il ne s'oppose,

Car j'ai fait seule un choix qui te plaira, je croi ;

Suffit.... ouïi... tu seras très-contente de moi.

Je veux faire cesser le blâme qu'on me donne ;

Je te hai sans sujet, dit-on, non je suis bonne.

Je ne te haïssois que par prévention :

Ressemblance de traits fit cette aversion.

En te voyant j'ai crû toujours voir feu ton pere ;

Nous étions faits, dit-on, moi, ma sœur & mon frere,

# 100 LA RECONCILIATION

Pour nous entre-haïr.

N E R I N E.

On dit que de tout tems  
La haine dans Roïen distingua vos parens ;  
Oncles , tantes , cousins , frere , sœur , pere , fille ,  
Se reconnoissoient tous à cet air de famille.

L A M A R Q U I S E.

Enfin cet air de haine entre mon frere & moi  
Va disparoître. Mais entrez ma nièce . . . & toi  
Entre aussi ; tu sçauras tantôt ma politique ,  
Il faut qu'avec l'arbitre encore je m'explique ,  
Laisse-moi.



S C E N E V.

L A M A R Q U I S E , P Y R A N T E.

L A M A R Q U I S E *à part.*

**M**On amour veut du secret aussi,  
J'ai peur. Le chevalier vient ni'épouser ici ;  
Il apprendra trop tôt que j'adore Dorante.

P Y R A N T E.

Je reviens vous parler.

L A M A R Q U I S E.

Eh bien , Monsieur Pyrante ?

PYRANTE.

Votre frere , Madame , arrive & vient exprès ,  
De Lyon , pour vous voir , & finir le procès :  
Il vient de me marquer la même impatience  
Que vous me témoignez sincèrement , je pense ,  
De vous bien embrasser d'abord ; & dès ce soir ,  
Quand vous vous ferez vûs , de me faire sçavoir  
Quel époux vous voulez choisir pour Angelique.

LA MARQUISE.

Il est tems qu'avec vous là-dessus je m'explique :  
Mais , Pyrante , à vous seul , sous le sceau du se-  
cret.

PYRANTE.

Comme médiateur , je dois être discret ,  
Et ne rien temoigner , pas même à votre frere ,  
De ce dessein caché dont vous faites mystere.  
Si votre frere aussi me confie un secret ,  
Je vous le cacherai , je dois être muet ;  
Je dois être aussi neutre , en qualité d'arbitre ,  
Votre famille & vous , m'avez donné ce titre :  
Et pour vous réünir , presque juge entre-vous ,  
Je perds le droit d'ami.

LA MARQUISE.

L'on exige de nous

Qu'à ma nièce pour dot nous cédions cette terre ,  
Pour laquelle on plaidoit ; j'y consens , plus de  
guerre.

Cette terre pourtant vaut deux cens mille francs.



102 LA RECONCILIATION

P Y R A N T E.

Vous remplissez par-là des devoirs très-pressans.  
Votre haine du moins cesse d'être publique,  
Vous ne plaidez plus, & la nièce Anglique  
Aura ses biens, je dis ses biens, car franchement  
Vous ne les auriez pû garder qu'injustement.  
De nos plaideurs manceaux les maximes m'éton-  
nent !

Ce qu'ils n'usurpent pas, ils disent qu'ils le don-  
nent !

L A M A R Q U I S E.

Nous convenons des faits, laissons à part les  
mots.

Je donne, mais d'un frere éludons les complots,  
Vous sçauvez qu'il hait fort un certain Procine-  
ville,

Homme très-renommé, marquis, plaideur ha-  
bile :

Le connoissez-vous ?

P Y R A N T E.

Non.

L A M A R Q U I S E.

C'est lui que je chois

Pour ma nièce.

P Y R A N T E.

Suffit.

L A M A R Q U I S E.

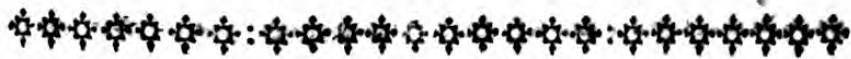
Sur ce que je vous dis,

Silence. Mais j'entens quereller , c'est mon frere.  
Je prendrois mal mon tems , j'essuyerois sa colere  
Et moi , de mon côté je sens un mouvement. . .  
J'entre chez moi , Monsieur , amusez-le un mo-  
ment :

Pour le bien embrasser , je me sens trop émuë.

P Y R A N T E *seul.*

Ceci ne promet pas une tendre entrevûë.



S C E N E V I.

P Y R A N T E , LE COMTE ,  
DEUX LAQUAIS ,

*l'un portant une valize.*

LE COMTE.

J E joindrois ma sœur , mais je sens dans le mo-  
ment

Un fiel qui fait en moi certain soulèvement . . . .

Pour me tranquiliser , il me faut bien une heure.

Laquais , j'aurois voulu faire ici ma demeure ;

Mais pour cause cherchons un autre hôtel garni.

UN LAQUAIS.

Mais , Monsieur , votre sœur loge dans celui-ci.

LE COMTE.

Pour cela seul , maraut , je logerai dans l'autre.

## 104 LA RECONCILIATION

à *Pyrate*.

C'à , Monsieur , tout est dit , mon avis est le  
vôtre.

Avant tout je verrai ma sœur , mais du secret.  
Qu'elle ne sçache point que mon unique objet ,  
C'est de donner ma niece au sieur de Procinville ;  
Je vous l'ai déjà dit , c'est un Marquis habile ,  
Mais comme il fut toujours ennemi de ma sœur ,  
Le choix que j'en ai fait la mettroit en fureur.  
Soyez discret , silence enfin sur Procinville ;  
En cherchant un logis je vais calmer ma bile ;  
Je reviens dans une heure.



### SCENE VII.

P Y R A N T E.

**U**N même choix tous deux ?  
Ainsi , sans le sçavoir , ils sont d'accord entr'eux.  
Sans le sçavoir ! rêvons à cette circonstance.  
Cette affaire demande & secret , & prudence !  
Mais l'énigme pour moi , c'est le tour qu'ils ont  
pris ,  
Car d'un côté la sœur me dit que ce marquis ,  
Est ennemi du frere , & le frere au contraire  
Dit qu'il est ennemi de sa sœur. Quel mystere !  
Je ne le comprends pas.



SCENE VIII.

PYRANTE, FALAISE, *botté.*

FALAISE.

MONSIEUR.  
PYRANTE.

Ah!

FALAISE.

Pardonnez

Si ma figure impose à vos yeux étonnez ;  
Un postillon en noir surprend Monsieur Pyrante ;  
Falaise , c'est mon nom ; si ma langue éloquente,  
Si les tours les plus fins du langage normand  
Réüfissoient autant dans un éloge en grand ,  
Qu'en petits plaidoyers , brillans de médifance ,  
Je haranguerois mieux que harangueur de France ,  
Ce Pyrante fameux, ce grand médiateur ,  
Réconciliateur , & pacificateur ,  
Phœnix dans le pais des noifes , des castilles ,  
Où l'on vous constituë arbitre des familles.

PYRANTE.

Mon ami , vous m'avez l'air d'être un peu diffus.

FALAISE.

J'en ai l'air , je le suis , & j'avoüerai de plus

106 LA RECONCILIATION

Qu'étant nourri , stilé dans la basse chicane ,  
Dans les discours fleuris je perds la tramontane.

P Y R A N T E.

Abrégez-les donc.

F A L A I S E.

Oüi., je les abrègerai.

P Y R A N T E.

Que voulez-vous de moi ?

F A L A I S E.

Je vous l'expliquerai.

Mais il faut que Falaise à vous se définisse ,  
Afin d'avoir de vous audience propice.

Au Mans , je fus jadis substitut d'un sergent ;  
Du sieur de Procinville ici je suis agent.

P Y R A N T E.

Venez-vous me parler de sa part ?

F A L A I S E.

Patience.

Il viendra demain ; mais je l'égale en science ;  
Nous avons de jeunesse ensemble plaidonné ,  
Bataillé , chicanné , bretaillé , ferrailé ;  
Pour cette double guerre il falloit un prélude ,  
Nous nous fîmes tous deux cadets dans une étude ;  
Dans la guerre du sac chacun n'est pas heureux ;  
Il a gagné cent prix dans des combats douteux ,  
Des scrupules outre franchissant la barrière ,  
Il me laissa bien loin dans la même carrière ;

Et je ne suis enfin , avec tout mon acquis ,  
 Au Mans que maître clerc de monsieur le marquis.

P Y R A N T E.

Plus de digressions ; allons au fait.

F A L A I S E.

J'abrege.

Mais de mon maître , il faut vous dire le manège.  
 Du couple fraternel il a gagné le cœur ,  
 Au frere il écrivoit qu'il haïssoit la sœur ,  
 A la sœur il disoit qu'il haïssoit le frere.

P Y R A N T E.

Ce que tu me dis-là m'éclaircit un mystere.

F A L A I S E.

Aussi suis-je chargé de vous bien mettre au fait.  
 Pour les rapatrier , ce manège secret ,  
 Comme vous l'allez voir , étoit très-nécessaire ;  
 Car, pour vexer la sœur , le très-rancunier frere ,  
 A mon maître a promis la niece , & le procez :  
 La sœur , pour chagriner le frere , donne exprès  
 A mon maître sous main le procez & la niece ;  
 C'est ainsi que tous deux croyant se faire piece ,  
 Seront d'accord.

P Y R A N T E.

J'entens. Tous deux séparément  
 Me donnant par écrit un bon consentement ,  
 Pouvoir de marier la niece à votre maître ,  
 Cette réunion , qui manqueroit peut-être ,

108 LA RECONCILIATION

Se fera sûrement ; c'est mon unique objet ,  
Votre maître arrivant , son mariage est fait.

F A L A I S E .

Il venoit aujourd'hui , sa chaise s'est brisée ,  
J'ai pris du postillon la haridelle usée ,  
J'arrive à toute jambe ici pour prévenir  
Monsieur Pyrante.

P Y R A N T E .

Enfin , je puis les réunir.

F A L A I S E .

Du secret.

P Y R A N T E .

C'est à quoi mon ministère engage.



S C E N E I X .

F A L A I S E .

**D**U frere , moi , je vais à la sœur dire rage ;  
Je dirai pis que pendre au frere de la sœur ;  
Et disant mal des deux je ne suis point menteur ,  
Quoique je sois natif de Falaise. Allons boire ,  
Et me bien rafraîchir , en bûvant , la mémoire  
Des manceaux documens d'un maître très-sensé.  
Pateliner l'arbitre ; eh j'ai bien commencé ,  
Trigauder frere & sœur , épier l'orpheline ;  
Prendre les souterrains , tournevirer Nerine ;

Défiance sur-tout , ne disant ouïi , ni non ,  
 Manœuvre plus obscure encor que le jargon.  
 Je viens exprès du Mans enfin pour être traître ,  
 Je vais tenir ici la place de mon maître.  
 Le grand homme en intrigue ! on peut dire pour-  
 tant

Qu'il n'est pas un parfait fripon , mais cependant  
 Il croit en probité les excès ridicules :  
 Les fots veulent , dit-il , mettre un tas de scrupules

Entre la probité solide , & l'intérêt ;  
 C'est pour l'homme d'esprit un incommode aprêt ;  
 La probité , d'accord , doit marcher la première ,  
 Notre intérêt après , les scrupules derrière.

*Fin du premier Acte,*





## A C T E II.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

**O**N broüille, nous dit-il, mon oncle avec  
ma Tante ?

DORANTE.

Ne vous allarmez point, le Chevalier plaisante.

ANGÉLIQUE.

Mais il dit qu'un certain Falaise nous nuira ?

DORANTE.

En tout cas cet ami nous en garantira,  
Quoiqu'enjoué, badin, il est prudent & sage.





SCENE II.

DORANTE, ANGELIQUE.  
LE CHEVALIER.

*LE CHEVALIER donnant son manteau  
à un laquais comme arrivant.*

**J**E veux l'appartement que j'eus l'autre voïage,  
Préparez-le moi vîte, il me convient. Eh bien!  
Tristes déjà tous deux pour un mot, sur un rien,  
Sur ce que je vous dis qu'un certain Procinville  
Veut tout broüiller ? non, non, la brigue est inu-  
tile :

Dans cette affaire-ci j'agirai puissamment ;  
Mais faites comme moi, traitons ceci gayement.  
J'ai toujours l'ame en joye, heureux don de na-  
ture !

J'y joins même quelque art, car dans une avan-  
ture

Je n'observe jamais que le côté plaisant,  
J'élude l'ennuyeux, je saisis l'amusant,  
Et cela par raison; étant né sans fortune,  
Sans bien, pour secoüer cette idée importune,  
Je trouve un patrimoine, au moins dans ma  
gayeté.

DORANTE.

Tout en riant, mon cher, tu m'avois attristé ;

112 LA RECONCILIATION

Tu nous dis qu'un Falaise arrive exprès du Maine  
Pour rompre cette paix que nous croyons cer-  
taine?

ANGELIQUE.

De cette paix, Monsieur, tout mon bonheur dé-  
pend ;

Ils me rendent mes biens en se réunissant.

DORANTE.

Mon ami prend sur lui tout ce qui nous regarde ;  
Je devois leur parler, il veut que je retarde,  
Et que d'abord on songe à les bien réunir.

ANGELIQUE.

J'adoucirai mon oncle.

LE CHEVALIER.

Exhortez-le à finir.

En attendant, sçachez que voulant qu'on finisse,  
Je contrains la Marquise à vous rendre justice.

ANGELIQUE.

L'on m'a dit vos bontez, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mon procédé du moins est assez singulier !  
Car je n'épouse point en fraude votre tante,  
La famille sous main en est très-consentante:  
La Marquise auroit pris quelque dissipateur ;  
Ils me regardent, moi, comme un mari tuteur.  
Ils sçavent l'ascendant que j'ai sur la Marquise,  
Sa passion pour moi la rend bonne & soumise,  
Sensée,

Sensée, indifférente. Amitié de sang-froid  
 Domine sur l'amour ; sur elle j'ai ce droit ,  
 Et je m'en servirai ; car épousant la tante ,  
 Oncle par conséquent de la niece charmante,  
 Je te fais mon neveu , respecte un oncle en moi ;  
 Pour ma nièce je sçai tout ce que je lui dois ;  
 Epouser une tante est une hardiesse ,  
 Qu'on ne peut expier qu'en mariant la nièce.

ANGELIQUE.

Dorante , vous avez le plus aimable ami.....

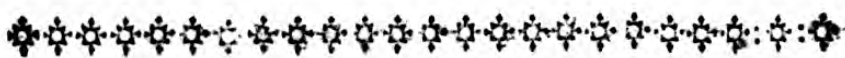
DORANTE.

Et qui ne sert jamais ses amis à demi :  
 Comme de la Marquise il n'est rien qu'il n'ob-  
 tienne ,  
 Il parlera pour nous.

LE CHEVALIER.

Oh ! qu'à cela ne tienne.  
 A la nièce d'abord je fais rendre les biens ,  
 Et la tante par moi conservera les siens.  
 A se remarier elle étoit résolüe ,  
 A d'autres elle offroit la main que j'ai reçüe ;  
 Elle veut un mari jeune , qui n'ayant rien ,  
 Frustrate les héritiers en mangeant tout son bien ;  
 Je ferai son affaire , & si je puis , la vôtre ,  
 En vous deshéritant plus sobrement qu'un autre :  
 Econome des biens , dont pourtant je vivrai ,  
 Pour vos enfans , à vous je les conserverai.

114 LA RECONCILIATION



SCENE III.

DORANTE, ANGELIQUE.  
LE CHEVALIER, NERINE.

NERINE.

**L**A Marquise de tout me fait encor mystere ;  
Eloignez-vous tous deux , je vois venir son  
frere.

LE CHEVALIER.

Il est avec cet homme , & je veux l'observer.  
A ton amour , mon cher , chez moi va t'en rever ;  
Et Nerine , & ma nièce adouciront le Comte ;  
Je ferai la demande après.

DORANTE.

Sur toi je compte.



SCENE IV.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER,  
NERINE, LE COMTE, FALAISE.

ANGELIQUE.

**C**Et homme a là-dedans vû ma tante en se-  
cret ,

Il voit mon oncle après !

NORMANDE. 115

NERINE.

Comme un fourbe il est fait.

ANGELIQUE.

Seroit-ce ce Normand ?

LE CHEVALIER.

L'apparence en est grande.

NERINE.

Du Falaise, il a l'air ; sa parure est Normande,  
Parure à double entente, on ne sçait ce qu'il est.

FALAISE *au Comte.*

Vous faites pour la nièce un excellent acquêt ;  
Mon maître est à bon droit Marquis de Procin-  
ville,

Il est brave guerrier, & plaideur très-habile ;  
Tels étoient ses ayeux, la terreur des humains ;  
A la plume, à l'épée, exploiters à deux mains.  
La noblesse normande ainsi court à la gloire :  
Exploits guerriers gravez au temple de memoire ;  
Exploits enregistrez dans les greffes du Mans.  
Certain Robert le Roux, général des Normands,  
Conquerant renommé sur tout en procédures,  
Au sortir du combat faisoit ses écritures  
Lui-même.

LE COMTE.

Oùi, j'ai besoin d'un vrai Robert le Rou  
Pour ma nièce.

K ij

# 116 LA RECONCILIATION

F A L A I S E.

Allons donc tromper la sœur pour nous ,  
Et pour nous de la nièce enfin rendez-vous maî-  
tre ;

Moi , j'observerai tout sans rien faire connoître ;  
Pour les espionner je jouërai bien mon jeu.

L E C O M T E.

Avant que de la voir , j'y vais rêver un peu.

*Ici une Scene muette de Falaise qui voit  
le Chevalier avec Angelique , & le soup-  
çonne. Il regarde ensuite Nerine , & feint  
d'en être charmé ; après quoi il se retire d'un  
côté & le Chevalier d'un autre.*



S C E N E V.

L E C O M T E , A N G E L I Q U E ,  
N E R I N E.

L E C O M T E.

**Q**Ue vois-je ? vous voilà hors du Convent ,  
ma nièce ?

N E R I N E.

Pardon si d'en sortir elle a la hardiesse ;  
Mais le desir d'hymen , subtil comme le vent ,  
S'est par malheur glissé jusques dans son convent ;

Je l'ai laissé souffler.

LE COMTE.

A mes ordres rebelle,  
 Vous voyez votre tante, & vous voilà chez elle ;  
 Avec elle sans doute ici vous complotez ,  
 Quand elle est à Paris , enfin vous la hantez ?

NERINE.

Ma foy , très-rarement elle hante sa tante.

LE COMTE *en colere.*

Taisez-vous.

ANGELIQUE.

Pardon.

NERINE.

Mais...

LE COMTE.

Taisez-vous , insolente.

NERINE.

Nous sommes avec elle assez mal , Dieu merci ,  
 Quel esprit ! quelle humeur ! & le cœur endurci.

LE COMTE *s'adoucissant par degrez.*

Tu dis que.....

NERINE.

Je dis que par malice je pense ;  
 Elle se remarie.

LE COMTE.

Où par pure vengeance.



## 118 LA RECONCILIATION

N E R I N E.

La vengeance n'est pas son unique motif,  
Cette veuve a le sang plus que vindicatif.

L E C O M T E,

Tu lui rends bien justice ! en cela je t'estime.

N E R I N E.

Il suffit d'être bon pour être sa victime.

Pardon, si je la hais.

L E C O M T E.

Va, je t'en aime mieux.

N E R I N E.

Nous n'avons presque osé nous montrer à ses  
yeux ;

Eh ! monsieur, aujourd'hui protégez - nous con-  
tre elle,

On lui voit pour sa nièce une haine mortelle,

Parce qu'elle est la vôtre ; ainsi qu'on voit sou-  
vent

Une femme de bien haïr son propre enfant,

Parce que son mari peut-être en est le père.

L E C O M T E.

Ma nièce, embrassez-moi : voyons ce qu'on peut  
faire ?

Au fond j'aime Angelique, elle me fait pitié.

A N G E L I Q U E.

Ah ! je ne veux de vous rien que votre amitié.

N E R I N E.

Amitié qui marie.

NORMANDE. 119

LE COMTE.

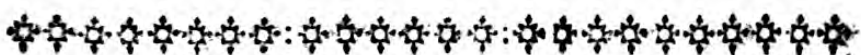
Oiii ; mais c'est un mystere,  
Jusqu'à ce que l'on soit d'accord, il faut se taire. !

ANGELIQUE.

Mais ma tante, je crois, vient au devant de vous.

NERINE.

Je cours chercher l'arbitre.



SCENE VI.

LE COMTE, ANGELIQUE,  
LA MARQUISE.

ANGELIQUE.

AH ! quel bonheur pour nous !  
Cette entrevüe aura parfaite réussite.  
Ah ! ma tante, à la paix mon oncle vous invite. !

LA MARQUISE.

Pour te faire plaisir, je le vois de bon cœur.

ANGELIQUE *courant à l'oncle.*

Ma tante vient à vous.

LE COMTE.

Pour faire ton bonheur,  
Je vais l'embrasser.

ANGELIQUE *à part.*

Bon. Ils vont s'aimer, je pense

120 LA RECONCILIATION

LA MARQUISE *à part.*

Quel effort je me fais !

LE COMTE *à part.*

Ah ! quelle violence !

LA MARQUISE.

Eh ! bon jour , mon cher frere.

LE COMTE.

Embrassez-moi , ma sœur.

LA MARQUISE.

C'est avec grand plaisir.

LE COMTE.

Ah ! c'est de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Qu'entre mon frere & moi , ce jour-ci renouvelle  
Pour soixante ans au moins , l'amitié fraternelle.

LE COMTE.

Que plus long-temps, encor secondant mes desirs  
Le Ciel comble ma sœur de biens & de plaisirs.

LA MARQUISE.

Nous voilà réünis.

ANGELIQUE.

Réünion charmante !

LE COMTE.

Et l'on peut s'assurer qu'elle sera constante.

LA MARQUISE.

Oüi. Quand vous promettez , on peut compter  
sur vous ;

Et

Et quelques démêlez qu'on ait vûs entre nous,  
A votre probité je rends toujours justice.

LE COMTE.

Il faut me pardonner quelque petit caprice,  
Et vous avez aussi quelque petite humeur,  
Mais, toujours je l'ai dit, vous avez un bon cœur.

ANGELIQUE.

Ah! vous êtes si bons tous deux!

LA MARQUISE.

Sur tout mon frere.

LE COMTE.

Obligante sur tout, c'est-là son caractère.  
Ca, ma sœur, aujourd'hui j'ose vous demander  
Une grace.

LA MARQUISE.

A coup sûr je vais vous l'accorder.

Mais je voudrois aussi vous en demander une.

LE COMTE.

Tant mieux. C'est pour tous deux une égale  
fortune,

De pouvoir sur le champ contentant son desir,  
Rendre grace pour grace, & plaisir pour plaisir.

LA MARQUISE.

Vous êtes effectif.

LE COMTE.

Je le suis, je m'en pique.

Que puis-je faire?

122 LA RECONCILIATION

LA MARQUISE.

C'est au sujet d'Angelique.

LE COMTE,

C'est d'Angelique aussi que je vous parlerai.

LA MARQUISE.

Vous devez l'avoier , & moi j'en conviendrai ,  
Nous avons eû tous deux pour elle un peu de  
haine.

ANGELIQUE.

Vous m'aimez dans le fonds ?

LA MARQUISE.

Oiii ; car je suis humaine.

LE COMTE.

La même humanité , les mêmes sentimens  
Nous viennent d'émouvoir tous deux en même-  
tems ;

De la fraternité , c'est l'effet sympathique.

LA MARQUISE.

Attendrifions nos cœurs en faveur d'Angelique ;  
Ne la contraignons point de rester au convent.

LE COMTE.

C'est à quoi je révois tantôt en arrivant ;

Oiii , faisons-lui du bien.

LA MARQUISE.

Du bien , c'est ma pensée.

LE COMTE,

J'ai fait réflexion . . .

NORMANDE. 123

LA MARQUISE.

Réflexion sensée!

LE COMTE.

Que ce procès nourrit la discorde entre nous.

LA MARQUISE.

Même réflexion.

LE COMTE.

Je rompis avec vous

Pour cette Terre.

LA MARQUISE.

Objet de notre broüillerie :

Faisons-en à ma niece un don, je vous en prie.

LE COMTE.

J'allois vous en prier, d'honneur, dans le moment.

LA MARQUISE.

De nos prétentions. . . .

LE COMTE.

Faire un don.

LA MARQUISE.

Justement.

LE COMTE.

Chacun s'est, comme l'autre, arrangé par avance.

LA MARQUISE.

De tous nos sentimens voyez la convenance !

J'admire que de cœur . . . là . . . nous nous pré-  
venions !

L ij

124 LA RECONCILIATION

LE COMTE.

Sans nous être parlé que nous nous devinions !  
Car vous voulez sans doute aussi qu'on la marie ?

LA MARQUISE.

Justement ! je le veux , même je vous en prie.

LE COMTE.

Il est juste qu'elle ait un établissement ;  
Mais je dis au plutôt.

LA MARQUISE.

Oùi , sans retardement.

LE COMTE.

Nous voilà de tout point d'accord sur cet affaire ,  
Nous le serons toujours.

LA MARQUISE.

Assûrement , mon frere :  
Car le choix du mari vous est indifférent ?

LE COMTE.

Oùi : qu'importe , pourvû que le mari qu'on prend  
Soit un homme de bien.

LA MARQUISE.

C'est cela , qu'il convienne ;

ANGELIQUE.

Il me doit convenir , de quelque part qu'il vienne ,  
Ou de vous , ou de vous.

LE COMTE.

La chose étant ainsi ,

Je vous épargnerai l'embarras , le souci ,  
De chercher un mari pour elle.

LA MARQUISE.

Non , mon frere ;  
Moi , qui reste à Paris , je ferai cette affaire.

LE COMTE.

Je prendrai volontiers le soin de la pourvoir.

LA MARQUISE.

Donnez-moi seulement par écrit un pouvoir.

LE COMTE.

Non , donnez-le moi , vous , je suis prudent &  
sage.

LA MARQUISE.

Mieux que vous je sçaurai faire un bon mariage.

LE COMTE.

Oh ! je veux m'en charger.

LA MARQUISE.

Monsieur , ce sera moi.

LE COMTE.

Je m'en charge , vous dis-je , & de plus je le dois ;  
Je me suis fait nommer son tuteur par justice.

LA MARQUISE.

Moi , pour la marier , je me nomme tutrice.

LE COMTE.

Moi , j'ai promis ma niece , & me suis engagé.

LA MARQUISE.

Mon projet , est aussi tout fait , tout arrangé.



126 LA RECONCILIATION

LE COMTE.

Cet arrangement fait n'est que pure malice.

ANGELIQUE.

Eh ! ne vous broüillez pas.

LE COMTE.

Ah ! c'est un artifice

Pour ne point consentir à l'homme que je veux.

LA MARQUISE.

Je reconnois mon frere , inquiet , soupçonneux.

ANGELIQUE.

Eh ! ma tante !

LE COMTE.

Ma sœur fera toujours maligne.

ANGELIQUE.

Eh ! mon oncle !

LA MARQUISE.

Ce trait de mon frere est bien digne.

LE COMTE.

En vain donc j'avois mis , pour avoir l'union ,  
Entre nous le chemin de Paris à Lyon.

LA MARQUISE.

Et pour venir la rompre après cinq ans d'absence,  
De Lyon vous prenez exprès la diligence.

ANGELIQUE.

Vous voulez même chose , & vous êtes d'ac-  
cord.

LE COMTE.

Quelle femme !

LA MARQUISE.

Quel homme !

LE COMTE.

Ah ! j'ai bien vû d'abord ;

Tantôt en arrivant , que niece & gouvernante  
Avoient fait contre moi leur brigue avec la tante.

ANGELIQUE.

Non , mon oncle , non.

LE COMTE.

Oh ! je scaurai vous punir.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est une rupture à n'y plus revenir.

ANGELIQUE.

Mais faut-il sur un rien . . . .

LE COMTE.

Oüi , ventrebleu , j'en jure . . .

LA MARQUISE.

Oüi , j'en fais serment . . .

ANGELIQUE.

Mais pourquoi cette rupture ?

LA MARQUISE.

Ma niece aura celui qui plus vous déplaira.

LE COMTE.

Je la donne à celui qui plus vous haïra.

*Il s'en va.*

ANGÉLIQUE *à part.*

A les raccommoder j'ai bien pris de la peine.



SCÈNE VII.

LA MARQUISE, NERINE.

NERINE *à Angelique qui s'en va.*

Laissez-moi profiter de son accès de haine.

LA MARQUISE.

Pour ma niece, sans doute il vouloit quelque  
époux

Qui fût mon ennemi.

NERINE.

Mon Dieu, modérez-vous.

LA MARQUISE.

La modération me donne la migraine.

NERINE.

Fort bien. Ne pas goûter une passion pleine,  
Vous aimeriez autant presque n'en point avoir.  
Haïssez, j'y consens. Car j'ai bien sçû prévoir  
Que vous ne maririez la niece que par pique:  
J'imagine un moyen pour pourvoir Angelique  
Qui pourra nous venger d'un frere....

NORMANDE. 129

LA MARQUISE.

Vengeons-nous.

Je veux te dire . . . .

NERINE.

Quoi !

LA MARQUISE.

Cent choses.

NERINE.

Calmez-vous.

LA MARQUISE.

J'aimois le Chevalier.

NERINE.

Oïïi, je l'avois oïïi dire.

LA MARQUISE.

Je ne l'aime plus.

NERINE.

Bon , tant mieux.

LA MARQUISE.

Que je respire !

Ouf.

NERINE.

Oïïi , la haine seule est digne d'un grand cœur.  
Aussi-bien que l'amour , la haine a sa douceur :  
Un fiel bien ménagé coule de veine en veine ,  
Part du cœur , y retourne : on fait filer la haine  
A longs traits , avec art , comme l'amour enfin ,  
Chez les femmes sur-tout , où le plaisir malin

## 130 LA RECONCILIATION

Prend racine , s'étend ( la terre en est si bonne ! )  
Cette maligne haine , outre qu'elle y foisonne ,  
Y dure beaucoup plus que le goût d'un amant.  
C'est en passant qu'on aime ; on hait plus constamment.

Le plaisir d'aimer fuit , passe avec la jeunesse ,  
Et celui de haïr croît avec la vieillesse.

D'ailleurs d'avoir aimé , femme sage a regret ,  
Mais sans aucun remords la vertueuse haït.

Que de gêne en amour ! précaution, mystère . . . .  
Il est souvent trompeur ; la haine est plus sincère.  
Tel vous aime , dit-il ; n'en croyez rien, il ment ;  
Vous dit-on qu'on vous haït ? croyez-le aveuglément.

En aimant , le plaisir c'est d'être aimé de même ,  
Eh ! qui peut s'assurer d'être aimé quand il aime ?  
Peu d'amours mutuels , encore moins de constans,  
Mais qui haït , est plus sûr d'être haï long-tems.

LA MARQUISE.

Tu me fais appétit de haïr ; mais , Nerine ,  
C'est sans me dégôûter d'aimer.

NERINE.

Comment.

LA MARQUISE.

Devine ?

Mais je songe à mon frere encor. Quelle fureur !  
Ah ! ma fureur s'apaise , & se change en douceur ,

*Voyant venir Dorante.*

C'est lui.

NERINE.

Qui, lui?



SCENE VIII.

LA MARQUISE, DORANTE,  
NERINE.

LA MARQUISE.

Celui qui calme, qui tempere...  
Mes sens étoient troublez . . . . troublez par la  
colere ,

Et cet objet après avoir calmé mes sens ,  
Les retrouble . . . . mais c'est d'autre façon.

NERINE.

J'entens.

LA MARQUISE.

Il est charmant. Tiens, vois, Nerine . . . je l'adore.  
Tu ne le connois pas. Son nom, c'est . . . .

NERINE.

Je l'ignore;

Mais . . . . .

LA MARQUISE.

Je tremble . . . . Monsieur . . . . vous paroissez rêveur.

132 LA RECONCILIATION

DORANTE.

Oùi, Madame. Je vois votre frere en fureur ;  
Plus de réünion, a-t-il dit à Pirante.  
Cette rupture à tous va paroître étonnante,  
C'est à quoy je rêvois ; car j'y prends part pour  
vous.

Vous voulûtes hier, Madame, qu'entre nous  
Commencât l'union d'une amitié sincere,  
Ce sont vos propres mots. Un conseil salutaire  
Que je vous donne, c'est....

LA MARQUISE.

Nerine, un trouble...

NERINE.

Entrons.

LA MARQUISE.

Monsieur... ma honte...

NERINE.

Mais, ou rentrons, ou sortons.

LA MARQUISE.

Monsieur... vous.... a-t-on tant de pudeur à mon  
âge ?

NERINE.

Mais gardez la du moins jusqu'à tantôt. *à part.*  
J'enrage.

LA MARQUISE.

Monsieur.....

NERINE.

C'est qu'à Madame un mal de gorge a pris

La lurette, la langue, elle a tout entrepris :

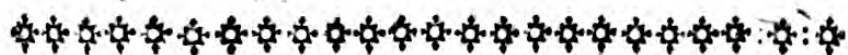
*à la Marquise.*

Venez boire

**LA MARQUISE** *en sortant.*

Il est vrai.. je n'ose pas moi-même..

Rougis pour moi, Nerine, & dis lui que je l'aime.



S C E N E I X.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

Q U'entens-je ?

NERINE.

Elle vous aime.

DORANTE.

Où suis-je ?

NERINE.

Vous voilà

Dans les biens jusqu'au cou. Voyez, épousez-là.

DORANTE.

Que devient Angelique ?

NERINE.

Un objet de sa rage,

Si . . . .

DORANTE.

Je perds l'esperance.



134 LA RECONCILIATION

NERINE.

Et moi, je perds courage.

DORANTE.

Le coup est bien cruel !

NERINE.

Ce coup m'abasourdit.

DORANTE.

Ce mortel contre-tems....

NERINE.

M'abat & m'étourdit,

Je n'ai plus....

DORANTE.

Juste ciel !

NERINE.

La force...

DORANTE.

Elle ! elle m'aime !

NERINE.

D'agir.

DORANTE.

Quoy !

NERINE.

De penser.

DORANTE.

Moi !

NERINE.

Vous.

NORMANDE. 135

DORANTE.

Moi, moi!

NERINE.

Vous-même.

DORANTE.

Il faut...

NERINE.

Quoi?

DORANTE.

Voïons...

NERINE.

Qui?

DORANTE.

Mais sçachons...

NERINE.

Que sçavoir?

DORANTE.

Allons...

NERINE.

Où, vous noyer.

DORANTE.

Je suis au desespoir.



136 LA RECONCILIATION



S C E N E X.

DORANTE, LE CHEVALIER,  
NERINE.

LE CHEVALIER.

**L**E bel accord, mon cher, que l'entrevuë  
opere !

Ils ne se verront plus , l'arbitre en desespere ;

Il faudra les gagner chacun séparément ,

Vous autres gagnerez l'oncle facilement ,

Pour moi morbleu , pour moi , je n'épouse la  
tante

Qu'en exigeant . . .

NERINE.

Tout beau, la puissance exigeante

Vous manque ici tout net ; vous n'êtes plus mari ;

Pour un autre que vous , son cœur est attendri.

LE CHEVALIER.

Quoi ! plaisantes-tu ?

NERINE.

Non , l'avis que je vous donne

N'est que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Parbleu ! la nouvelle m'étonne,

Mais ne m'afflige point ; c'est-à-dire pour moi,

Car

Car je me repentois d'avoir donné ma foi  
 Presque publiquement à la folle Marquise ;  
 Ainsi son changement à changer m'autorise.  
 Trop constant par honneur , je n'eusse pas osé  
 Accepter un parti que l'on m'a proposé ,  
 Femme moitié moins riche , aussi moitié plus  
 sage ,  
 Amour moins pétulant , mais aussi moins volage.  
 J'attens de la Marquise un refus éclatant ,  
 Qui me donne aujourd'hui le droit d'être incon-  
 stant.

Mais sçavez-vous quel est ce rival redoutable ?  
 Tel qu'il soit la Marquise y perd.

NERINE.

Il est aimable.

LE CHEVALIER.

J'observe exactement un traité conjugal.

NERINE.

Entre vous le débat , voilà votre rival.

LE CHEVALIER.

Dorante ?

NERINE.

Oiii.

LE CHEVALIER.

Palsambleu l'incident me fait rire !

J'en suis fâché pour toi. Ha, ha ! tu vas me dire  
 Qu'il n'est pas trop sensé de rire en pareil cas ;  
 Mais si je m'affligeois , je ne trouverois pas



138 LA RECONCILIATION

De prompts expédiens que ma gayeté m'inspire :  
Elle m'ouvre l'esprit. Par exemple... qu'on tire  
De la tante les biens de la niece... on le peut ,  
L'Arbitre le prétend, la famille le veut ;  
Alors en gagnant l'oncle , on mariera la nièce  
Malgré la tante.

N E R I N E .

Oùi ; mais lui jouër cette piéce  
C'est la difficulté.

L E C H E V A L I E R .

Nous allons y rêver ;  
Entrons chez moi tous trois.

D O R A N T E .

Je vais vous y trouver ,  
Mais je veux voir l'arbitre Ah quel malheur ,  
Nerine !

L E C H E V A L I E R .

Je sens que malgré moi pour lui je me chagrine.  
Trouvons vite un remede à ses malheurs pressans,  
Car je ne pourrois pas être chagrin long-tems.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

---

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER , NERINE ,  
UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS *en donnant une lettre  
à Nerine.*

**C**'Est pour monsieur le Comte.

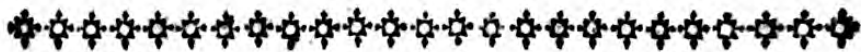
NERINE.

Il est en ville ; donne ;

Je la lui rends tantôt , à lui même , en personne,  
Il doit venir chez nous , je la lui remettrai.

Lettre de Normandie. A fond j'éclaircirai  
D'où vient la lettre. Mais pensons à ce qui  
presse.





## S C E N E I I.

LE CHEVALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.

J'Y rêve. Mais il faut que Dorante paroisse  
 Vouloir bien épouser la Marquise. Oüi, ce  
 tour

Seroit assez plaissant ! se servir de l'amour ,  
 Qu'elle a pour lui , qui fait l'obstacle , qui dé-  
 sole ;

Se servir de l'amour qu'a pour lui cette fole ,  
 Pour lui faire livrer les biens qu'elle retient :  
 Du Comte on tirera parti.

N E R I N E .

Dorante vient ;

Que vois-je ? où diantre a-t-il pu joindre la  
 Marquise ?

L E C H E V A L I E R .

Elle l'aura surpris.

N E R I N E .

Peste de la surprise !

Morbleu , sur notre idée il n'est point prévenu ,  
 N'étant instruit de rien , qu'aura-t-il répondu ?  
 Il aura tout gâté. Restez dans ce passage ,  
 Du contre-tems tâchons de tirer avantage ,

Quand il sera pressé, je tousserai.

LE CHEVALIER.

J'entends.

NERINE.

Quel plaisir de servir des gens intelligens !



SCENE III.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

AH ! dans quel embarras me jettes-tu ? j'effuye  
Le plus cruel assaut . . .

NERINE.

Il faut . . .

DORANTE.

Que je la fuye,

Elle me fuit.

NERINE.

Restez : stratagème impromptu !

DORANTE.

Tu lui dis que je veux l'épouser , rêves-tu ?

NERINE.

Vous l'aimerez de plus j'en ai donné parole,  
Oüi, vous l'aimez, vous dis-je, il le faut.



142 LA RECONCILIATION

DORANTE.

Es-tu folle ?

Je suis.....

NERINE.

Vous perdez tout.

DORANTE.

Je ne puis consentir

A feindre.

NERINE.

Equivoquez , & laissez-moi mentir ;  
En lui parlant , songez à la niece charmante ,  
Soupirez pour la niece en parlant à la tante ,  
C'est tout de même , allons , songez qu'un mot  
ou deux

Procure à cette niece un mariage heureux.



SCENE IV.

LA MARQUISE , DORANTE ,  
NERINE.

NERINE.

M<sup>A</sup>dame , nous parlions de l'heureux ma-  
riage....

LA MARQUISE.

Quoi ! monsieur , vous parliez de moi ?

NERINE.

C'est grand dommage

Que ce qu'il m'en disoit soit éloge perdu,  
Je voudrois que de loin vous l'eussiez entendu.

LA MARQUISE.

Que disiez-vous, monsieur ?

NERINE.

Il n'ose le redire.

*à part.*

La riche veuve croit que l'intérêt inspire  
Au jeune cavalier tout ce qu'il ne sent pas,  
Et qu'il lui dit. . . . Je ris de ce double embarras.

*haut.*

Je vous vois à tous deux une espèce de honte ;  
Vous restez-là muets ; la rougeur vous surmonte.  
Monsieur me disoit donc qu'il étoit tout honteux  
De vos immenses biens ; car il est généreux.  
Monsieur rougit voyant votre grande richesse,  
Et vous, vous rougissez de sa grande jeunesse.  
Vous rougissez tous deux ; car ainsi que l'hon-  
neur,  
La générosité, madame, a sa pudeur.

LA MARQUISE.

Je vous permets d'aimer mes grands biens ; car  
du reste  
Je crains. . . .

DORANTE.

Je vous l'ai dit, madame, je proteste,  
Je jure que les biens qu'aujourd'hui vous m'offrez  
Je les méprise au point. . .

NERINE.

Jamais vous ne croirez

144 LA RECONCILIATION

A quel point là-dessus va sa délicatesse.

LA MARQUISE.

Vous trouvez donc en moi plus que de la richesse?

NERINE.

Il faut bien , puisqu'en vous il voit de la beauté ,  
De l'esprit ; votre humeur, sur tout, votre gayeté,  
Votre enjouement d'hier le charma.

LA MARQUISE.

j'y pris garde.

Reprenons la gayeté d'hier , car on hazarde ;  
On dit tout en riant , on s'explique bien mieux ,  
La honte paroît trop sur un front sérieux.

Difons donc que rien n'est d'un plus heureux pré-  
sage

Que lorsqu'en quatre jours on fait un mariage ;  
Cela prouve un raport , que je vois entre nous ,  
Et qu'on voit rarement , monsieur , dans deux  
époux.

Bon esprit , belle humeur , douceur & complai-  
sance !

Pour l'âge, nous n'avons pas tant de convenance ;  
Mais je ne vicillis point , & vous deviendrez  
vieux ,

Et pour épouse alors je vous conviendrai mieux.

DORANTE.

Quand on a comme vous l'humeur vive & bril-  
lante,

On

On ne vieillit point.

LA MARQUISE.

Ah ! la réplique est galante ;  
M'aimeriez-vous un peu ? parlez ouvertement ,  
Monsieur.

NERINE.

Je vous ai dit qu'il faut premièrement ,  
Pour le faire parler , lever tous ses scrupules.

DORANTE.

Oùï , scrupules , j'en ai.

NERINE.

Même de ridicules :  
Dans un siècle , où chacun ne se fait une loy  
D'honneur , de probité , que par rapport à soi ,  
Il craint de supplanter le Chevalier.

DORANTE.

Je blâme  
De pareils procédés.

NERINE.

Il veut du moins , madame ,  
Ne se point déclarer que vous n'avez rompu.

LA MARQUISE.

Il me faut quelque tems ; mais j'ai déjà conçu  
Un prétexte pour rompre à peu près vrai-sem-  
blable.

NERINE.

Pour son autre scrupule , il est très-raisonnable ,  
Même le Chevalier comme lui l'avoit eu ;

146 LA RECONCILIATION

Avant que de signer, Madame, il a voulu  
Voir la famille en paix.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous Dorante ?

DORANTE.

Oùi, je voudrois bien voir la famille contente.

NERINE.

Comme en vous épousant il frustre de vos biens  
Une nièce, il veut voir qu'on lui rende les siens ;  
Je l'ai dit à Madame, & pour vous satisfaire  
Elle a fait un bon acte & pardevant notaire.

LA MARQUISE.

Je ne le livrerai qu'à votre occasion,  
Expliquez-vous.

DORANTE.

S'il faut une explication,  
Livrez-le, & vous ferez le bonheur de ma vie.

LA MARQUISE.

Ah ! le cœur a parlé.

NERINE.

Que vous voilà ravie ?

LA MARQUISE.

Ravie... oùi... transportée...

NERINE *appellant le Chevalier.*

Hem.

LA MARQUISE.

J'ai vû dans vos yeux,

Votre bouche va donc encor s'expliquer mieux ;  
 Vous n'êtes plus suspect d'intérêt, cher Dorante,  
 J'ai vû votre embarras, votre pudeur charmante,  
 La mienne enfin vaincuë. . . .

NERINE.

Ah ! fuyez promptement.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce ?

NERINE.

Je vois venir. . . . sauvez-vous. Hem.

LA MARQUISE.

Comment.

Pourquoi le faire fuir ?

*Dorante sort.*



SCENE V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE,  
 NERINE.

NERINE *à part.*

**A** Présent je respire,

*Haut,*

Quoi ! vous ne voyez pas ?

LA MARQUISE.

Qui donc ? que veux-tu dire ?

NERINE.

Le Chevalier.

LA MARQUISE.

O Dieux ! qu'il vient à contre-tems !

Nij

## 148 LA RECONCILIATION

Lui, si-tôt de retour ! Nerine tous mes sens  
Se glacent.

*LE CHEVALIER à part.*

C'à, pendant qu'à Dorante elle pense ;  
J'aurai de l'épouser facilement dispense ;  
Profitons du moment ; mettons-là dans son tort.

*LA MARQUISE.*

S'il me soupçonne, il va faire un éclat d'abord,  
Je voulois à loisir ménager la rupture ;  
J'ai des raisons. Je tremble. Ah ! la triste avan-  
ture !  
Dissimulons encor.

*Nerine sort.*



## SCENE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

*LE CHEVALIER.*

**J'**Arrive dans l'instant,  
Madame. L'autre jour je vous dis en partant  
Que je ne reviendrois pas si tôt ; mais je pense  
Que vous me sçauvez gré de mon impatience.  
Mais . . . je voi dans votre air un certain embar-  
ras,  
Même un trouble . . . aujourd'hui je ne vous trouve  
pas

La gayeté que toujours mon abord vous inspire ;  
Je ne vous prierai point cependant de me dire  
Ce qui se passe en vous. Nous nous sommes pro-  
mis

D'être en nous mariant moins mariez , qu'amis.  
J'aime ma liberté , vous , vous aimez la vôtre ,  
Ainsi ne nous rendons nul compte l'un à l'autre  
Ni de nos sentimens , ni de nos actions.  
Mais je voi le sujet de vos distractions ,  
Vous sçavez que je suis haï de votre frere ,  
Ma présence pourroit ranimer sa colere ,  
Vous voulez l'adoucir ; je ne me trompe pas ,  
Sans doute cela seul fait tout votre embarras ?

LA MARQUISE.

Justement!

LE CHEVALIER.

Vous craignez qu'il ne vous voye ensemble.

LA MARQUISE.

Où. C'est de cette peur seulement que je tremble.

LE CHEVALIER.

Oh ! rassurez-vous donc , ailleurs je logerai.

LA MARQUISE.

La prudence le veut.

LE CHEVALIER.

Je ne vous reverrai  
Que quand vous aurez fait l'affaire essentielle.

LA MARQUISE.

Où , l'accommodement.



# 150 LA RECONCILIATION

LE CHEVALIER.

Quand j'en aurai nouvelle ,  
Je viendrai. Nous n'avons rien qui presse entre  
nous ;

Pour signer ce contrat nous avons rendez-vous ,  
A notre aise. Ce point ne se peut trop rebattre ,  
Nous devons dans deux jours signer , prenons-  
en quatre.

LA MARQUISE.

Sept ou huit.

LE CHEVALIER.

Huit ou dix.

LA MARQUISE.

Il faut bien quinze jours.

LE CHEVALIER.

Il nous faut même plus, & d'ailleurs nos amours..

LA MARQUISE.

Oh!

LE CHEVALIER.

N'ont ni tant d'ardeur , ni tant de violence ,  
Qu'un mois même nous fit maigrir d'impatience.

LA MARQUISE.

Vous plaisantez toujours , mais sérieusement :  
Vous m'avez souvent dit , & très-sincèrement  
Que vous ne promettiez à ma vive tendresse  
Qu'une bonne amitié , tout le reste est foiblesse.

NORMANDE. 151

LE CHEVALIER.

Oùi, votre cœur pourroit, s'étant fortifié,  
Avoir réduit l'amour à la simple amitié.

LA MARQUISE.

Mais cela seroit juste.

LE CHEVALIER.

Oh! je suis équitable.

LA MARQUISE.

Moins d'amour de ma part.

LE CHEVALIER.

Rendra plus convenable,  
Plus égale entre nous l'union.

LA MARQUISE.

L'amitié.

Et j'ai gagné cela sur moi plus d'à moitié,  
Pour rendre plus aisé le nœud qui nous engage)  
En sorte, Chevalier, que notre mariage  
N'est quasi qu'un prétexte à se voir librement.

LE CHEVALIER.

Et qui ne nous oblige à rien précisément.

LA MARQUISE.

Non, car au fonds ce n'est encor qu'une promesse.

LE CHEVALIER.

Promesse non signée, & même d'une espee...

LA MARQUISE.

Promesse libre.

152 LA RECONCILIATION

LE CHEVALIER.

Libre, espece de projet.

LA MARQUISE.

Projet simple.

LE CHEVALIER.

Oiii, très-simple, & de ceux que l'on fait  
Presqu'en l'air.

LA MARQUISE.

En l'air, car supposé que l'un change....

LE CHEVALIER.

L'autre n'est point en droit de le trouver étrange.

LA MARQUISE.

Ainsi soit vous, soit moi...

LE CHEVALIER.

Toute permission.

Ca, je vous laisse, il faut de la discretion.

LA MARQUISE.

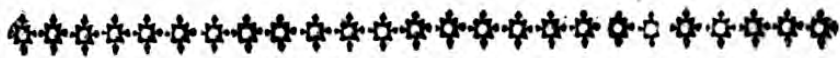
Vous êtes, j'en conviens, d'un charmant caractere.

LE CHEVALIER.

Et commode. Allez donc terminer votre affaire,  
De moi vous voilà libre.

LA MARQUISE.

Allez, embrassez-moi.



SCENE VII.

LA MARQUISE.

**I**L n'est pas soupçonneux! j'aime la bonne foy;  
 Il n'approfondit rien, c'est un homme adorable!  
 Il est si bon! mais quoi! Doranté est plus aimable;  
 Cela m'excuse: au fond changer n'est point trahir,  
 Ce n'est qu'être inconstante.



SCENE VIII.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

**A**H! je viens de haïr...

LA MARQUISE.

Eh bien, mon cher!

FALAISE.

Je viens de haïr votre frere,  
 Madame, presque autant que mon maître peut  
 faire;  
 Je l'ai vû là passer, il m'a regardé noir.  
 Ca, madame, allez-vous délivrer ce pouvoir,

## 154 LA RECONCILIATION

Et donner en secret votre niece à mon maître ?  
Cette donation est faite ?

LA MARQUISE.

Elle va l'être.

Je contente par là ma haine & mon amour ;  
Ma haine , en la masquant , en prenant le grand  
tour ;

Car j'oblige ton maître à bien plaider mon frere :  
Je lui cede un procez , mais un homme d'affaire  
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans  
Ce procez que je cede . & c'est bien peu de tems,  
Po urra-t-il en former quelqu'autre.

F A L A I S E .

Qui ? mon maître !

Le pere des procez n'en pourroit faire naître ?  
Quand j'ai , car moi c'est lui , le moindre échan-  
tillon

Tenant le bout du fil du moindre Procillon ,  
Un quartier de terrain dans toute une Province ,  
Je m'accrois , je m'étends , j'anticipe , j'évince ,  
J'envahis , & le tout avec formalité  
Procédure est chez nous la regle d'équité ;  
Sur le terrain des sots j'arondis l'héritage  
Par droit de bien séance , & droit de voisinage.  
En gagnant par justice , on a rarement tort ;  
Mais supposé qu'on l'eût , tout est sujet au sort ,  
Il est juste qu'on gagne une mauvaise cause ,  
Puisqu'à perdre la bonne en plaidant on s'expose.

Car enfin après tout , qui sçait en certain cas  
 Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,  
 Par quelque nullité , vice de procedure ?  
 Peut-être à mon profit dans une affaire obscure,  
 Un juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE.

Ces maximes me font aimer ton maître & toi :  
 Vous poursuivrez mon frere , & j'en rirai dans  
 l'ame ,

J'en aurai le plaisir sans en avoir le blâme.  
 En faisant cette paix , que je me vangerai !  
 Ce que l'on exigeoit , je l'exécuterai.  
 M'en voilà quitte , enfin je me reconcilie.

FALAISE.

Se reconcilier , veut dire en Normandie ,  
 Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi.

LA MARQUISE.

L'Arbitre avec mon frere au reste aura fini ,  
 Il s'est fait fort d'avoir en blanc sa signature.

FALAISE.

A l'arbitre allez donc livrer . . . .

LA MARQUISE.

Je vais conclure.

Avec un frere au fond il faut bien vivre en paix ,

*en appercevant le Comte.*

Mais à condition de ne le voir jamais.

156 LA RECONCILIATION



S C E N E IX.

LE COMTE, FALAISE.

LE COMTE.

**D**E ce qu'elle me fuit, je n'ai point de colere,  
Parce qu'elle ne fait que ce que j'allois faire.

FALAISE.

Vous ne la fuyez, vous, que par bonté de cœur,  
Parceque vous verriez sa haine avec douleur.  
Mais elle ! oh ! elle hait votre propre personne.

LE COMTE.

Moi, par un bon motif à ton maître je donne  
Ma niece & le procez pour plaider ma sœur.

FALAISE.

Bon.

LE COMTE.

Pour son bien, pour la mettre un jout à la raison.  
Car d'ailleurs de bon cœur je me reconcilie,  
Pouvû que l'on la mate, & l'arbitre la lie,  
Car il tirera d'elle un blanc signé, je crois ;  
Enfin je fais la paix autant qu'il est en moi.

FALAISE.

Paix pour le *decorum*, car lorsque vous la faites,  
Retentons souterrains, & chicannes secretes.....  
Il le faut pour son bien, dites-vous.

NORMANDE. 157

LE COMTE.

Oùi, sans fiel.

FALAISE.

Tant de plaideurs devots disent ; Fassent le ciel  
Qu'un Arrêt foudroyant rende un tel raisonnable.  
En conscience on peut plaider à l'amiable.

LE COMTE.

Avant tout je voudrois voir la lettre pourtant ;  
Depuis huit jours ici cette lettre m'attend ,  
Je ne la trouve point.

FALAISE.

Je crains quelque surprise.



SCENE X.

LE COMTE , FALAISE , NERINE.

NERINE à part.

Dans quel étonnement me jette la Marquise !  
Que me dit-elle là de sa donation ?  
Epouser Précinville est la condition.  
Ah ! j'enrage : éclatons , plaignons-nous à son  
frere.

LE COMTE.

Je vais chercher ma lettre, elle m'est nécessaire.

NERINE,

Monfieur, le defefpoir . . .



158 LA RECONCILIATION  
LE COMTE.

Non, non, console-toi,  
Je cede tous les biens ; & pour ma nièce, moi,  
J'ai choisi pour époux en secret Procinville :  
N'en dit mot à ma sœur. Chut !

NERINE.

J'en reste immobile !



SCENE XI.

FALAISE, NERINE.

FALAISE *à part.*

AU seul nom de mon maître un noir chagrin  
lui prend.

Tantôt avec la nièce un jeune homme galant..  
Pour tirer ce secret j'ai feint d'aimer Nerine,  
Feignons encor.

NERINE *à part.*

Ceci m'étonne. . j'examine....

Ils veulent Procinville en secret tous les deux.  
Sans doute ce Falaise ici s'est joié d'eux,  
Il m'observe. Tâchons d'éclaircir ce mystere.  
Mais à propos la lettre, il se pourroit bien faire  
Qu'elle fût du marquis. Pour tirer son secret,  
Feignons qu'il m'a charmé tantôt.

*haut à part.*

Qu'il est bien fait

Le Falaise !

FALAISE *haut à part.*

Qu'elle est charmante la Nerine !

NERINE *haut à part.*

Contre un amour naissant ma fierté, qui s'obstine,  
Me gêne.

FALAISE *haut à part.*

Mon amour...

NERINE *haut à part.*

Ma vertu...

FALAISE *haut à part.*

Mon ardeur...

NERINE *haut à part.*

Du moins en soupirant soulageons nous le cœur.

Ouf !

FALAISE *haut à part.*

Ouf !

FALAISE & NERINE *ensemble en s'approchant.*

Ouf !

NERINE.

Est-ce ainsi que tu viens me surprendre ?

Tu guetois ce soupir ?

FALAISE.

Tu viens-donc de m'entendre ?

160 LA RECONCILIATION

Tu me prends sur le fait ; car qui te croyoit-là ?

N E R I N E.

La justesse, l'accord de ces deux soupirs-là ,  
En même-temps. . . . .

F A L A I S E.

C'est comme un *Duo* par nature.

N E R I N E.

Sans doute quelqu'amour a battu la mesure.

F A L A I S E.

Comme amant , parlons-nous tous deux à cœur  
ouvert.

N E R I N E.

Oüi , qu'ainsi que nos cœurs , nos esprits de con-  
cert  
S'expliquent.

F A L A I S E.

L'intérêt de ta jeune maîtresse  
M'est cher comme le tien.

N E R I N E.

Et moi je m'intéresse  
Au Marquis , comme à toi. Dis-moi donc fran-  
chement. . . .

F A L A I S E.

Oüi , tout ce que je sçais. Et toi sincèrement  
Tu me diras. . . . .

N E R I N E.

Oüi tout. Sois le premier sincère.  
Quel

Quel tour a pris ton maître en trompant sœur & frere ?

FALAISE.

Oh! de ses tours jamais mon maître ne m'instruit;  
Tous ses projets pour moi sont une obscure nuit;  
Car j'y marche à tâtons, je fers à l'aveuglette.

NERINE.

Oh! ma jeune maîtresse est bien plus indiscrete.

FALAISE.

Elle te dit donc tout ?

NERINE.

Elle m'ouvre son cœur.

FALAISE.

Qu'y vois-tu ? parle net. Je te jure d'honneur  
Que de l'épouser, moi, j'empêcherois mon  
maître,  
Supposé qu'elle aimât quelqu'un. Cela peut être.

NERINE.

Cela ne se peut, non. Impossibilité.  
Elle employe à haïr sa sensibilité.  
Elle tient de la tante à moitié, tout du frere,  
Et d'un grand haïsseur qui fut défunt son pere.  
De leur famille on voit peu d'amans, point d'amis:  
On voit passer la haine au Mans de pere en fils,  
Comme à Paris l'amour passe de mere en fille.

FALAISE.

Hon ! la nièce, je croi, tient peu de sa famille.

162 LA RECONCILIATION

NERINE *tenant la lettre nonchalamment.*

Lettre de Normandie.

FALAISE *à part.*

Ah ciel ! entre ses mains

La lettre de mon maître au comte. Ah ! que je  
crains !

Sçauroit-elle qu'elle est de lui ?

NERINE.

Par aventure . . .

FALAISE.

Eh bien ?

NERINE.

Connoît-tu ?

FALAISE.

Voyons.

NERINE.

Cette écriture ?

FALAISE.

Je ne la connois point.

NERINE.

Suffit. Parlons d'amour.

FALAISE *voulant ravoit la lettre.*

Lettre de Normandie, as-tu dit ?

NERINE *feignant de ne l'écouter pas.*

En un jour

Se sentir l'un pour l'autre autant de sympathie..

FALAISE.

Je connois un facteur ici de Normandie.

Je sçaurai ... donne-moi la lettre.

N E R I N E.

Quand le cœur....

F A L A I S E.

Des plaideurs me diront...

N E R I N E.

L'amour...

F A L A I S E *à part.*

Hon! j'ai bien peur.

N E R I N E.

Je vais la rendre au Comte. A tantôt la tendresse,

F A L A I S E.

A tantôt.

N E R I N E *à part.*

Il voudroit l'avoir, je suis au fait.

F A L A I S E *à part.*

Elle ment en disant que cette nièce haït,

Elle aime ce jeune homme. Allons voir.

N E R I N E *à part.*

Où, la lettre

Pourroit bien détromper la tante.

F A L A I S E *à part.*

Je vais mettre

Tout en œuvre.

*Tous deux se minaudant & se rapprochant:*

N E R I N E.

Un seul mot de toi, mais nettement....

O ij

# 164 LA RECONCILIATION

F A L A I S E.

Un de toi, mais naïf; dis-moi tout uniment....

NERINE *lui montrant la lettre.*

Que sur cette écriture un mot simple s'explique?  
T'est-elle inconnuë ? eh ?

F A L A I S E.

Oïï, tout court. Angelique

A t-elle un amant ? eh ?

N E R I N E.

Non, tout court.

F A L A I S E.

Tout court. Bon.

Langage de soubrette en cas d'amour un non  
Bien souvent veut dire, oïï.

N E R I N E.

Dans le Normand langage

Oïï, c'est-à-dire, non. *à part.* Mais je tremble.

F A L A I S E *à part.*

Ah ! j'enrage.

*Fin du troisième Acte.*



# ACTE IV.

---

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LE CHEVALIER,  
NERINE.

DORANTE.

**T**out est perdu pour moi, mon amour dé-  
couvert

M'ôte toute ressource, & pour jamais me perd.

LE CHEVALIER.

A tout autre malheur on eût trouvé remede,  
A celui-ci, mon cher, mon habileté cede.

DORANTE.

La Marquise sçait tout.

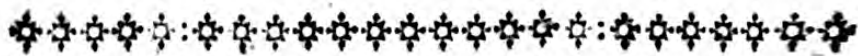
NERINE.

Cet intrigant maudit,  
Ce Falaise a tout sçu, ce Falaise a tout dit.

DORANTE.

Ayant quelque soupçon, & voulant me détruire,  
Au couvent d'Angelique il est allé s'instruire.





## SCENE II.

DORANTE, LE CHEVALIER,  
ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

Pour la dernière fois, hélas, je viens vous voir ;  
 Nerine, elle sçait tout, je suis au désespoir.  
 Elle étoit bien tranquille, & j'étois avec elle,  
 On lui parle tout bas, d'abord elle t'appelle,  
 Et te rechasse après, & me prend par le bras,  
 Et voit en moi la peur, le trouble & l'embarras.  
 Vous aimez, je le sçai, & vous êtes aimée,  
 Me dit-elle d'abord de fureur animée ;  
 Elle l'a soutenu, moi le niant toujours,  
 Mais elle vous voyoit, dans mon air, mes discours,  
 Peut-être dans mes yeux, car nous sortions d'en-  
 semble :  
 N'y pouvant plus tenir, car encore j'en tremble,  
 Je me suis dérobée à ses emportemens,  
 En fuyant à travers de ces appartemens.  
 Je mourrai de douleur.

DORANTE.

Consolez-vous. J'espère...

La Marquise. . . Voyons. . .

NORMANDE. 167

ANGELIQUE.

Eh ! que pourroit-on faire ?

DORANTE.

Esperons tout du tems. Son amour passera.

ANGELIQUE.

Non , Dorante , toujours elle vous aimera.

NERINE.

Je le croi ; son amour est un amour tenace.

Quand l'amour une fois dans un vieux cœur se  
place ,

Comme on l'y laisse en paix, il y reste long-tems.

ANGELIQUE.

Quoi nul expedient !

LE CHEVALIER.

J'y rêve , j'en attens.

Soiez d'abord par moi tant soit peu querellée.

Quoi ! n'avoir pas l'esprit d'être dissimulée !

Devant la tante avoir tremblé , pâli , rougi ;

Crainte , sincerité , pudeur à quinze ans ! fy.

De ces vices je croi que le remords vous ronge ?

Auriez-vous la vertu de bien faire un mensonge.

NERINE.

Oh ! qu'oüi.

LE CHEVALIER à Nerine.

J'entens quelqu'un , fors , toi cours amuser

La Marquise.

168 LA RECONCILIATION

ANGELIQUE.

Je fuis.

LE CHEVALIER *arrétant Angelique.*

Restez.



SCENE III.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER,  
NERINE, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

IL faut ruser.

Elle sçait votre amour, elle est bien penetrante.

Mais a-t-elle fixé ses soupçons sur Dorante?

L'avez-vous nommé?

ANGELIQUE.

Non.

LA MARQUISE *a veüë au fond du  
théâtre.*

Quel est donc son amant?

NERINE.

Chimere, elle n'a vû nul homme à son couvent.

LA MARQUISE.

Jé veux approfondir cet amour de ma nièce,

A quinze ans amoureuse! ah! quelle hardiesse!

LE

NORMANDE. 169

LE CHEVALIER *bas.*

Il faut tout hasarder , profitons des instans ,  
Feignons de ne point voir qu'elle nous voit.

ANGELIQUE.

J'entens.

LE CHEVALIER.

*haut.*

Helas ! fut-il jamais un amant plus à plaindre ?

LA MARQUISE.

Ah ! c'est le Chevalier. Ecoutons.

LE CHEVALIER *bas.*

Pour mieux feindre

Essayez de m'aimer presque réellement ;  
Prenez-moi pour Dorante, il faut du sentiment.

*haut.*

De pouvoir être à vous je n'ai plus d'esperance ,  
J'épousois votre tante , & je crains sa vengeance.  
Vous sçavez que votre oncle est mon grand en-  
nemi ;

Cet odieux mortel ne hait point à demi.

Ainsi vous comprenez qu'à la sœur comme au  
frere

De votre amour il faut encor faire mystere.

*bas.*

Cachez-le bien au moins. Tout haut répondez-  
moi

Qu'on vous a soupçonnée.

*Tome IV.*

**R**

270 LA RECONCILIATION

ANGELIQUE *haut.*

Helas ! Monsieur , je croi  
Avoir imprudemment laissé voir ma tendresse ;  
Je l'ai presque avouée.

LE CHEVALIER *haut.*

Ah ! tant pis.

ANGELIQUE *haut.*

Par franchise,  
Par foiblesse,

LE CHEVALIER *bas,*

Fort bien. Mais il faut dire mieux.

*haut.*

*bas.*

Ah ! charmante Angelique. Attendez ces yeux.

*haut.*

Votre tendre douleur augmente encor vos char-  
mes

*bas.*

On va nous séparer. Il faut ici des larmes.

Feignez de pleurer.

ANGELIQUE *haut.*

Ah ! je suis au desespoir.

LE CHEVALIER *haut,*

Je vois couler vos pleurs.

*bas.*

Tirez donc le mouchoir ;

Faudra-t-il tout vous dire.

*haut.*

Ah ! je perds Angelique.

*Il lui prend la main pour la baiser.*

Du moins . . . .

*bas.*

La main en est, il faut du patetique ;

ANGELIQUE *bas*, retirant sa main que  
le Chevalier lui baise.

Mais . . . .

LE CHEVALIER *bas.*

La tante nous voit, il ne faut point tricher ;

Oh! fuyez à present.

ANGELIQUE *haut.*

Ah! je cours me cacher,

Je ne puis supporter les regards de ma tante.

LA MARQUISE.

Je m'en étois doutée.

NERINE.

Ah! qu'elle est imprudente!

Tous deux également vous êtes indiscrets,

Dès tantôt vos regards ont trahi vos secrets.

Ah! rien n'échape aux yeux des meres & des  
tantes ;

L'expérience, hélas, les rend trop penetrantes.

*à la Marquise.*

Vous m'allez quereller en mon particulier.

LA MARQUISE.

Falaise l'avoit vûë avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Il faut bien l'avoüer ; je soupirois pour elle ;

## 172 LA RECONCILIATION

Pris en flagrant délit , m'avoüant infidelle ,  
Me voilà bien honteux. Que vous me haïrez !  
Mais, ma foi, quand la honte & le vin sont tirez ,  
Il faut les boire.

N E R I N E ,

Allons, buvez d'intelligence.  
Honte buë à present, ma foi, sur l'inconstance.  
Vous êtes inconstant , madame l'est aussi.

L A M A R Q U I S E .

Il faut vous l'avoüer , j'en aime un autre : ainsi  
Vous ne me voyez point jalouse , furieuse.  
Votre infidelité , d'ailleurs injurieuse ,  
Paroît dans un moment favorable pour vous ;  
Je suis bonne , indulgente , & je dois filer doux ,  
J'adore votre ami.

L E C H E V A L I E R .

J'avoüerai ma surprise ,  
Elle est très-grande , mais ainsi que vous , Mar-  
quise ,  
Je ne suis que surpris , & non pas furieux ,  
Car je vois que l'amour a tout fait pour le mieux.

N E R I N E .

En effet il finit vos gênes , vos contraintes.

L A M A R Q U I S E ,

Cet éclaircissement a fait cesser nos feintes.

L E C H E V A L I E R .

Nous nous gênions tantôt ; je ne m'étonne pas  
Si voulant du contrat differer l'embaras

NORMANDE. 178

Vous disiez dans trois jours, dans quatre, dans  
huitaine,

Rencherissant sur vous je voulois la quinzaine ;  
Nous nous donnions beau jeu pour notre change-  
ment..

LA MARQUISE.

J'ai senti des remords jusques à ce moment.

LE CHEVALIER.

J'avois quelque scrupule.

LA MARQUISE.

Oh ! l'heureuse rupture !

LE CHEVALIER.

Je respire à present.

LA MARQUISE.

L'agreable avanture !

NERINE.

Voilà le bon esprit. Ne se rien reprocher ;  
Se bien rendre le change au lieu de se fâcher ;  
Foiblesse pour foiblesse, ayons chacun la nôtre ;  
Passe-moi celle-ci , je te passerai l'autre.  
Que d'honnêtes maris, que de femmes d'honneur ;  
Sur ces facilitez ont fondé leur bonheur.

LE CHEVALIER.

C'a, madame, à present j'aurai votre suffrage ?  
Deux trahisons feront un double mariage.

LA MARQUISE.

Non, ma vivacité m'aveugle dans l'instant,



## 174 LA RECONCILIATION

Et me fait oublier le point fixe , important ,  
A servir ma haine : oüi , ma nièce est destinée ;  
A Procinville enfin , elle est presque donnée.

LE CHEVALIER.

Quoi ! madame , un tel homme . . . .

N E R I N E .

Oüi , doit vous supplanter.

Sur sa fidelité , madame peut compter ;  
Monsieur qui le connoît , m'en a fait la peinture :  
Ce monstre moitié guerre , & moitié procédure ,  
Soi disant noble , fut maître clerc & breteur ;  
A Falaise on l'a vû , Marquis & Procureur ;  
Dans la ville du Mans il s'établit ensuite ,  
Là les plus fins Manceaux admiroient sa conduite ;  
Cé fut là qu'on en vit quelques échantillons :  
Il achetoit sous mains de petits procillons ,  
Qu'il sçavoit élever , nourrir de procédures ,  
Il les empâtoit bien , & de ces nourritutes  
Il en tiroit de bons & gros procez du Mans.

LE CHEVALIER.

Et c'est cet ennemi des accommodemens,  
Qui vous jurant , madame , une amitié sincere,  
Vous trahissoit sous main en servant votre frere.

N E R I N E .

Pour & contre agissant , plaideur à deux envers ,  
En face il vous caresse , & vous bat à revers :  
Tenez , reconnoissez ici son écriture.

NORMANDE. 175

*Nerine donne la lettre à la Marquise.*

LA MARQUISE.

Il écrit à mon frere !

NERINE.

Oùii, faites la fracture,

Je n'ose la faire.

LA MARQUISE *décachetant la lettre*

Ah ! lisons.

LE CHEVALIER.

Vous allier

Avec un franc fripon !

LA MARQUISE.

Que vois-je, Chevalier ?

LE CHEVALIER *lisant avec la Marquise.*

A médire de vous sa plume est éloquente !

NERINE.

En vieux titres aussi sa plume est éléganté ;

Pour la beauté du stile il change un mot, un nom ;

Signature qui soit tout-à-fait fausse, non ;

Non pas tout-à-fait vraie aussi ; mais signature

Vrai-semblable....

LE CHEVALIER.

On veut bien lui passer sa roture ;

Mais chacun sçait que c'est un homme sans hon-  
neur,

Tourmentant ses voisins, injuste, usurpateur....

P iiij

# 176 LA RECONCILIATION

LA MARQUISE.

C'est l'homme qu'en secret avoit choisi mon frere!  
Il est usurpateur, roturier & faussaire.  
Par bonheur je n'ai pas délivré le papier.  
Oüi, ma nièce sera pour vous; Mais Chevalier,  
Comment tromper mon frere? il sera difficile  
De le des-entêter du traître Procinville.

LE CHEVALIER.

C'est à quoi nous allons rêver. Faisons si bien  
Que de notre complot il ne soupçonne rien.

NERINE.

Madame, allons d'abord recacheter sa lettre,  
Et par quelque inconnu faisons là lui remettre.  
Tantôt il la cherchoit dans toute la maison,  
Sur ce que je l'avois, il auroit du soupçon.

LE CHEVALIER.

Toutes deux allez donc réparer la fracture,  
Et vous triompherez de lui, je vous le jure.  
Rentrez, je vous rejoins.

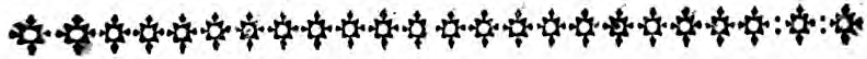


SCENE IV.

LE CHEVALIER.

**J**E me suis apperçu  
Qu'avec la nièce ici ce Falaise m'a vû;

Ce maraut ne peut-il point nuire à mon idée ?  
Notre affaire n'est pas encore décidée.



SCÈNE V.

LE CHEVALIER, FALAISE.

FALAISE *à part.*

Voilà donc ce rival maudit ? & par malheur  
Il me paroît qu'il a pour lui gagné la sœur.

LE CHEVALIER *à part.*

Je crains que ce coquin ici ne nous dérange.  
Voions si tout à l'heure il a bien pris le change,  
S'il me croit bien l'amant d'Angelique.

*à Falaise.*

Viens ça.

FALAISE *en le fuïant.*

Je vais à vous, monsieur.

LE CHEVALIER.

Tu me fuis ? reste-là,

Ou morbleu . . .

FALAISE.

Pardonnez ; car, monsieur, c'est mon maître ;  
Ce n'est pas moi qui veut épouser.

LE CHEVALIER.

Comment, traître,

Travailler à m'ôter ma maîtresse ?

# 178 LA RECONCILIATION

F A L A I S E.

J'ai peur,

Tremblez aussi ; mon maître a pour lui le tuteur ;

La sœur n'est pas bastante à livrer Angélique :

C'est acquisition fausse , & non juridique.

Une nièce , monsieur , ne peut s'aliéner ;

C'est comme un propre. Enfin on va vous chicaner. \*

Mon maître sçait ravoir son bien en bonne guerre,

Il sçait bien par retrait rentrer dans une terre ;

Où , vous l'épousez mal, mon maître y rentrera.

L E C H E V A L I E R.

*à part.*

*haut.*

Il est dans l'erreur bon. Pour ton maître on verra,

Mais à toi , quoiqu'au Mans tu plaides à merveilles,

Je pourrois bien ici te couper les oreilles.

F A L A I S E.

Pour me les rendre après je vous fais assigner.



S C E N E V I.

F A L A I S E.

**P**our l'oncle ils ne pourront morbleu pas le  
gagner ;

Quand il sçaura l'amour, il les va tous confondre.

Il faut l'attendre ici. De moi je puis répondre.

Je gagne trop d'argent à servir un fripon,  
 Pour n'être pas fidelle, & ne pas tenir bon.  
 Pour mon maître je vais joier à quitte ou double;  
 Pour ce maudit rival, la Nerine nous trouble :  
 Je croyois la charmer, cet homme apparemment  
 Plus liberal encor que je ne suis charmant,  
 La paye bien, le reste est pure bagatelle ;  
 Moi, lui faisant l'amour, qu'aurois-je tiré d'elle ?  
 La faveur d'un coup d'œil, ou d'un air minaudier ?  
 Bon ! j'aime mieux avoir la faveur d'un greffier.  
 Mais le Comte paroît. Laissons-là la morale,  
 Et tâchons d'animer sa vengeance brutale.



S C E N E V I I.

LE COMTE, FALAISE,  
 UN LAQUAIS *tenant une lettre.*

QUoy, morbleu l'on apporte une Lettre pour  
 moi,

Ici je la demande à tous ceux que je vois...

LE LAQUAIS.

D'une lettre, monsieur, vous êtes fort en peine,  
 Je courois la chercher, j'étois tout hors d'halaine,  
 Lorsqu'un homme inconnu...

LE COMTE.

Que tiens-tu ?

# 180 LA RECONCILIATION

LE LAQUAIS.

La voilà!

LE COMTE.

Et donne-là , maraut , sans dire tout cela.

*Le Comte lit. Ce qui est écrit dans la lettre ;  
& que le Comte lit , est marqué ici en  
italique : le reste le Comte le dit à part ,  
comme s'il querelloit le Marquis en per-  
sonne.*

*De Procinville. Hon , hon , hon . . quel verbiage !  
Votre sœur est bisarre , & maligne , & volage.  
Bon cela. Hon , hon , hon . . l'esprit très-dangereux.  
Fort bien. Sur le complot que nous faisons tous deux.  
Hon , hon . . Soyez discret , prudent. Mot inutile.  
Et morbleu croiez-vous, monsieur, de Procinville,  
Que je ne sçai pas être aussi prudent que vous ?  
Il faut.. hon , hon . . il faut faire un acte entre nous.  
Il faut . . hon , hon . . il faut s'assurer d'Angelique ,  
Il faut . . . toujours il faut ? Votre ton despotique  
Impose trop. Hon , hon . . . mais je crains votre sœur,  
D'ailleurs, on me menace. Hon , hon , hon... j'ai bien  
peur . . .  
Vous êtes un poltron. L'on m'écrit que la nièce . . .  
On ment. On dit.. hon , hon.. C'est pour vous faire  
piece.  
Monsieur de Procinville , & vous êtes un sot  
D'ajouter foi... hon , hon . . . c'est sans doute un com-  
plot . . .*

Soupçons normands. *Je crois... je n'en crois rien,*  
vous dis-je.

*Informez-vous... hon, hon.. je prétens & j'exige...*

Vous êtes obstiné. *Je soutiens qu'on a vû...*

Oh! je vous soutiens, moi... *J'en suis bien con-*  
*vaincu.....*

Morbleu, cet homme-là m'échauffe les oreilles!  
Car a-t-on jamais vû de disputes pareilles.

*à Falaise.*

Je me fâchois un peu, ton maître a du soupçon.

F A L A I S E.

C'est qu'il connoît la sœur. Ah! qu'il a bien rai-  
son;

On vous trahit.

L E C O M T E,

Comment ?

F A L A I S E.

Et la tante à la nièce

Donne un amant secret.

L E C O M T E,

Ah! quelle hardiesse.

F A L A I S E.

Et c'est le Chevalier. J'ai vû, vû de mes yeux.

L E C O M T E,

Quoi! ma nièce me trompe aussi ?

F A L A I S E.

Tout de son mieux.



## 182 LA RECONCILIATION

De ce complot secret j'ai fait la découverte ;

Sonnons la charge , allons , procédons , guerre ouverte.

**LE COMTE.**

Heureusement morbleu je n'ai rien délivré.

**FALAISE.**

De sa conquête enfin l'amant sera fevré ;

Nous allons replaider & de tierce & de quarte.

En procès , comme au jeu , plus on mêle la carte ,

Et plus le gain devient legitime , loyal.

Accorder un procès , est-il un plus grand mal ?

C'est proprement frauder les droits de la justice ,

La voler.

**LE COMTE.**

Ah ! c'est trop ruser , plus d'artifice,

L'Arbitre , la Nerine , & la Sœur , & l'Amant ,

Envoyons tout au diable , & la Nièce au couvent,

*Fin du quatrième Acte.*



## A C T E V.

---

### SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE , DORANTE ,  
NERINE.

D O R A N T E .

**L**E Chevalier se moque , il nous fait trop attendre ;

Il nous quitte incertain du parti qu'il doit prendre ,

Il court chercher le Comte , il nous dit que chez lui ,

Il fulmine , & ne veut rien finir aujourd'hui.

Mais s'il ne peut calmer la colere du Comte ?

N E R I N E .

Tant pis.

A N G E L I Q U E .

Si nous n'avons une réponse prompte ,

Tout est perdu.

N E R I N E .

D'accord.

184 LA RECONCILIATION

DORANTE.

Je crains tout. Finissons.  
Falaise à la Marquise a donné des soupçons.

NERINE.

J'en tremble.

DORANTE.

Au fond je vois que le péril redouble ;  
L'amour de la Marquise. ....

ANGELIQUE.

Ah ! c'est ce qui me trouble.

DORANTE.

Vous comprenez bien ?

ANGELIQUE.

Oùi. Tout se découvrira.

NERINE.

J'attens le Chevalier.

ANGELIQUE.

Mais, Nerine, il faudroit  
Pour finir promptement, prendre d'autres me-  
sures.

NERINE.

Voyons.

DORANTE.

Il faut sans doute en prendre de plus sûres.

NERINE.

Prenons-en volontiers ; imaginez-les nous,  
Réformez nos desseins. Quelle idée avez-vous ?

Quel

Quel autre expédient ? . . .

ANGELIQUE.

Je suis bien malheureuse !

NERINE.

Et votre idée à vous ?

DORANTE.

La Marquise amoureuse !

NERINE.

Et vous ?

ANGELIQUE.

Hélas !

NERINE.

Et vous ?

DORANTE.

Ah ! ciel ! j'y périrai !

NERINE.

Voilà de bons avis , & je m'en servirai.

Peste soit des amans , & de leurs foibles têtes !

Ils ne savent qu'aimer ; l'amour les rend si bêtes !

De leurs tendres soupirs , & de leurs chagrins

noirs ,

De leur joye excessive , & de leurs désespoirs ,

On ne tireroit pas une once de prudence ,

De bon conseil.

ANGELIQUE.

J'entens . . . c'est mon oncle , je perds

186 LA RECONCILIATION

DORANTE.

Quoi donc ! il crie , il jure , il menace , quel bruit !

Pas plutôt un succès , qu'un malheur le détruit !



SCENE II.

LE COMTE , ANGELIQUE ,  
DORANTE , NERINE.

LE COMTE.

Oui , plus j'y pense , & plus ma colere s'aug-  
mente.

Têtebleu ; ventre-bleu , de l'amour pour Dorante !

ANGELIQUE.

Il sçait donc notre amour ?

LE COMTE.

Oh ! vous ne l'aurez pas.

DORANTE.

Ah ! nous voilà perdus.

NERINE.

Il va faire un fracas . . .

DORANTE.

Tâchons de l'appaiser.

ANGELIQUE.

En nous voyant ensemble ;

Il s'irrite encore plus.

NORMANDE. 187

LE COMTE.

Hon... têtebleu!

ANGELIQUE.

Je tremble.

LE COMTE.

Oùi, vous aimez Dorante! ici, ma nièce, ici!  
Nous allons voir beau jeu.

NERINE.

Moi, j'ai le cœur tranquille.

LE COMTE.

Monsieur Dorante: un mot... la fuite est inutile!  
Ouf! je ne puis parler.

NERINE *à part.*

C'est un torrent de bile.

*Haut.*

S'il pouvoit l'étouffer. Monsieur, vous êtes bon!

LE COMTE.

Vous aimez donc Dorante?

ANGELIQUE.

Ah! mon oncle pardon!

LE COMTE.

Oh! parbleu, votre amour vous produira la  
rage.

DORANTE.

Où veut-il en venir?

NERINE.

Voyons fondre l'orage!

Q ij

188 LA RECONCILIATION

LE COMTE à *Angélique.*

Songez à la punir. Donnez-moi votre main.

NERINE.

Qu'en veut-il faire ? hélas !

DORANTE.

Voyons jusqu'à la fin.

LE COMTE.

Monsieur Dorante.

DORANTE.

Et bien, monsieur,

LE COMTE.

Donnez la vôtre.

Quoi donc ! vous hésitez ; je pense l'un & l'autre.

NERINE.

Ha, ha... j'entrevois... bon, je devine, je croi.

LE COMTE.

Traverser son amour, ah ! quel plaisir pour moi !

Ma sœur à cinquante ans devenir amoureuse !

Oh ! je m'en vengerai.

NERINE.

La vengeance est heureuse.

LE COMTE *prenant leurs mains.*

Je vous...marie...exprès...exprès..pour..la...punir.

NERINE *prenant leurs mains.*

Punissez, punissez.

LE COMTE.

Quel plaisir j'ai d'unir

Deux cœurs, dont l'union va faire à la Marquise  
Un chagrin éternel.

NERINE.

Mais de peur de surprise,  
Séparez-vous tous deux.

DORANTE.

Que d'obligation!

NERINE.

Moins de remerciemens, plus de discrétion,  
Fuyez.

ANGELIQUE.

Que de bonté!

NERINE.

Courez chez votre tante,  
De vous entretenir elle est impatiente.



### SCÈNE III.

LE COMTE, NERINE.

LE COMTE.

**L**E Chevalier m'apprend cet amour de ma  
sœur.

Le Chevalier & moi nous étions en froideur;  
En public je m'étois même mis en colere,  
De ce qu'il devenoit malgré moi mon beau-frere;  
A présent je le vais aimer de tout mon cœur;



190 LA RECONCILIATION

Car tout ceci le fait renoncer à ma sœur ,  
Il m'a donné parole , elle est sûre , & j'y compte.

N E R I N E .

Quel coup pour votre sœur ! elle mourra de honte.  
Car elle va rester veuve entre deux amours ,  
Sur le Chevalier même elle aura des retours.  
On a quelque regret de perdre , quoiqu'on chan-  
ge ;

Mais sur-tout son amour pour Dorante vous  
vange :

Elle croit le tenir , l'amour , qui porte à faux ,  
Est bien piquant.

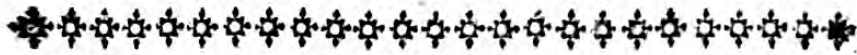
L E C O M T E .

Oùi , mais j'ai dit là quelques mots ,  
Falaise m'observoit , je parlois de Dorante ,  
S'il m'avoit entendu ? j'ai la voix éclatante :  
Il écoute encor.

N E R I N E .

Ah ! s'il avoit entendu  
Que l'amant véritable est Dorante....





SCENE IV.

LE COMTE , NERINE , FALAISE.

LE COMTE *bas à Nerine.*

IL a pû

Entendre quelques mots , car j'étois en colere.

NERINE *bas au Comte.*

Lui redonner le change , est tout ce qu'on peut faire.

Oïïi ; Sur le Chevalier confirmons son erreur.

*Haut.*

Pourquoi vous irriter ? Parceque votre sœur  
Au Chevalier veut bien accorder Angélique ,  
Vous criez , en faisant un serment authentique :  
Qu'en vain nous espérons de vous ce tendre  
amant ,  
Que nous nel'aurons pas.

LE COMTE.

Oïïi , je fais un serment . . .

A ton maître je fais un serment authentique .  
Qu'au Chevalier jamais je ne donne Angelique !

NERINE.

Et moi , je fais serment , oïïi , j'en jure ma foi ,  
Nous mourrons au Convent , & votre nièce &  
moi ,

192 LA RECONCILIATION

Plûtôt que d'épouser le sieur de Procinville ;  
Nous ne quitterons point Paris la bonne ville ,  
Pour épouser au Mans un Marquis à dindons ,  
Et nous ne sçavons pas engraisser des chapons.

L E C O M T E .

Laiſſons-là crier , allez chez moi m'attendre.

*Bas à Nerine.*

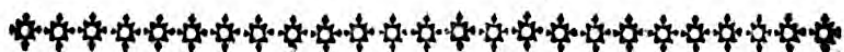
C'est pour nous en défaire.

N E R I N E *bas au Comte.*

Ah ! que c'est bien l'entendre.

F A L A I S E .

Ha , ha , ha , je triomphe.



S C E N E V .

F A L A I S E , N E R I N E .

N E R I N E .

A H ! fourbe , scélerat ,  
Tu m'adorois tantôt , faux amant , renégat.

F A L A I S E .

Ta colere me fait respirer plus à l'aïse ,  
Nous avons l'esprit fort nous autres à Falaise ;  
Invectives , gros mots , injures , maudissons ,  
Ce n'est que menu grain , nous nous en engraiſ-  
sons.

N E R I N E .

NORMANDE. 193

NERINE.

Me trahir en affaire ! en intrigue , encore passe ;  
Mais en amour ? hélas ! je t'ai crû dans la nasse.

FALAISE.

Je t'aimois tantôt , mais tout change avec le  
tems ;

Amans Falaisiens ne sont pas si constans.

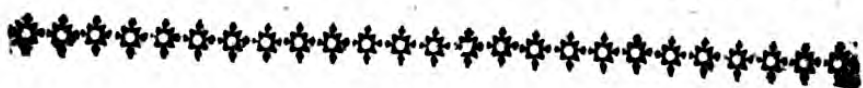
Mon amour reviendra peut-être ; mon cœur  
vole,

Va , vient , reva , revient , tout comme ma parole.

Car d'objet en objet , souvent du blanc au noir

Je me promene moi du matin jusqu'au soir.

Du non au ouï , ouï , non , ce sont mes galeries.



SCENE VI.

NERINE.

Nous pouvons à présent dresser nos batteries.

Le voilà confirmé dans l'erreur. J'ai tremblé

Qu'il n'eût vû qu'à Dorante Angélique a parlé.



194 LA RECONCILIATION



SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER,  
NERINE.

LA MARQUISE.

**H**A, ha, ha, ha, fort bien, ha, ha, quelle  
est plaisante

La piece que l'on jouë à mon frere !

LE CHEVALIER.

Charmante.

Car vous croyant toujours pour moi le même  
amour,

Il croit, m'ôtant à vous, vous joier un bon tour.

Pour vous désespérer il me donne Angélique,

A l'arbitre en secret là-dessus il s'explique.

Je vous ai dit le reste, & vous verrez son jeu,

J'avouërai que tromper quelqu'un me blesse un  
peu ;

Mais si la tromperie en quelque cas s'excuse,

C'est quand on fait donner un ennemi qui ruse

Dans le piege malin, que lui-même nous tend :

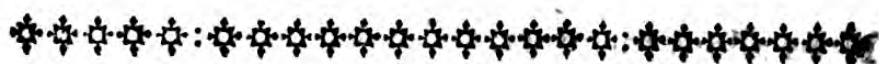
D'ailleurs pour détourner un malheur très-pref-  
fant

La feinte est quelquefois un vice nécessaire.

Les hommes sont si faux, qu'un seul toujours  
sincere

NORMANDE. 195

Entr'eux tous paroîtroit comme un niais étrange,  
Dans un païs; où tous biaisent pour s'arranger :  
En affaire, en amour, en guerre, en marchandise,  
Même en morale on farde à présent la franchise,  
Chacun de son manège étant tout occupé  
Qui ne trompe jamais, sera souvent trompé.  
Cà, dans son piège il faut que votre frere donne ;  
Mais finissez sans moi de peur qu'il ne soup-  
çonne  
Qu'en croyant vous punir, il va combler nos  
vœux.



SCENE VIII.

LA MARQUISE, ANGELIQUE,  
PYRANTE, NERINE.

ANGELIQUE *à part à Pyrante en entrant.*

**J**E ne vois plus d'obstacle à cet accord heureux.

PYRANTE *à la Marquise.*

Vous avez pris enfin l'expedient unique,  
Et votre frere & vous, pour pourvoir Angelique ;  
C'est d'ignorer tous deux qui sera son époux.  
Eût-il été choisi par lui, comme par vous,  
Fût-il ami du Comte en secret & le vôtre,  
Si-tôt que l'un sçauroit qu'il est choisi par l'autre,  
Vous cesseriez tous deux encor de le vouloir.

R ij

## 196 LA RECONCILIATION

Sur ce Marquis Manceau vous l'avez bien fait  
voir ,

Vous le vouliez tous deux, j'ai cru l'accord facile ,  
Tous deux vous excluez à present Procinville ;  
Le ciel en soit loué , car c'est un malheureux ;  
Mais le plus honnête homme eût été par vous  
deux

Exclu & detesté par le même caprice.

N E R I N E .

Vous parlez à merveille, & vous rendez justice.

P Y R A N T E .

Nous allons terminer.



### S C E N E I X .

LE COMTE , LA MARQUISE ,  
ANGELIQUE , PYRANTE ,  
NERINE .

L E C O M T E .

**J**E viens à vous , ma sœur ,  
Avec sincérité vous découvrir mon cœur ,  
Non point comme tantôt par politique feindre ,  
Dire que je vous aime, en un mot, me contraindre ,  
Si je vous le disois, vous ne me croiriez pas.

NORMANDE. 197

LA MARQUISE.

Votre sincérité m'épargne un embarras.

Car je ne sçai pas bien au fond comment m'y  
prendre

Pour vous persuader une amitié bien tendre.

LE COMTE.

Nous nous gênions tantôt en nous tendant les  
bras.

LA MARQUISE.

Oüi, cet expedient ne nous réussit pas.

LE COMTE.

Raccommodons-nous donc seulement par pru-  
dence.

LA MARQUISE.

Pour éviter le blame, enfin par bienfiance.

NERINE.

Afin qu'on puisse dire, en parlant bien de vous,  
Ce que l'on dit de mieux pour loüer deux époux,  
Ils se haïssent, mais ils vivent bien ensemble.

LE COMTE.

Notre premier motif, celui qui nous rassemble,  
Celui qui de si loin nous fait venir tous deux,  
C'est la famille. Enfin nous secondons ses vœux,  
Plus de procez. Il reste à pourvoir Angelique,  
Vous vouliez lui donner tantôt par politique  
Ce fourbe de Marquis, c'étoit là votre choix.

LA MARQUISE.

A ce scelerat, oüi, vous donniez votre voix.

R iij



## 198 LA RECONCILIATION

LE COMTE.

Nous n'avons d'autre but à present l'un & l'autre  
Que de l'exclure.

LA MARQUISE.

Il est mon horreur & la vôtre.

PYRANTE.

Vous l'excluez enfin dans vos donations.

LE COMTE.

Pour finir entre nous ces altercations,  
Nous vous donnons pouvoir de marier ma nièce.

LA MARQUISE.

Ne nous en point mêler c'est un trait de sagesse,  
Plus d'éclats.

LE COMTE.

Le dernier sera donc celui-ci.

LA MARQUISE.

Notre haine sera secrette, Dieu merci.

PYRANTE.

Notre donation.

LA MARQUISE.

La voici.

PYRANTE.

Vous, la vôtre.

*Tous deux donnent leurs donations à Pyrante.*

NERINE.

Que vous vous épargnez de tourmens l'un &  
l'autre.

NORMANDE. 18

ANGELIQUE.

Ah ! quel bonheur pour moi !

LA MARQUISE.

Ma nièce peut choisir ,

LE COMTE.

Du choix quelle fera donnons-nous le plaisir.

LA MARQUISE.

Nous nous sommes promis douceur & politesse.

LE COMTE.

Nous verrons qui des deux tiendra mieux sa promesse.

PYRANTE.

Vous me dispenserez d'être le spectateur

De cette politesse & de cette douceur ,

J'ai fait mon ministère , & la nièce est pourvue.

ANGELIQUE.

Je fors , je n'aurois pas assez de retenuë ,

Ma joye irriteroit ma tante.

LA MARQUISE.

Ameuez-nous

Votre amant.

LE COMTE *retenant Angelique.*

Il viendra, ma sœur, trop tôt pour vous.

Il est bien fait, charmant, son amant; il enchante;

NERINE.

Je vous quitte aussi.

R iij

## Mo LA RECONCILIATION

LA MARQUISE.

Non , Nerine , sois présente ,  
Je veux te faire voir ma moderation ;  
Car c'est mon fort , quand j'ai ma satisfaction.

LE COMTE.

Pour moi , je suis tranquille , & pourvû que je  
voye  
Mes desseins réüssir , j'ai même de la joye.

LA MARQUISE.

Quand les miens tournent bien , je ris moi quel-  
quefois.

LE COMTE.

Ne vous fâchez donc point si je ris de son choix.

LA MARQUISE *apercevant le Chevalier  
qui vient.*

D'autres même en riront.

NERINE.

Nous allons donc bien rire.



### SCENE X.

LA MARQUISE , LE COMTE ,  
ANGELIQUE , LE CHEVALIER ,  
NERINE.

LE CHEVALIER.

JE vous vois tous contents : à monsieur il faut  
dire

Pour augmenter sa joye encore d'un degré,  
Que nous avons rompu.

LE COMTE.

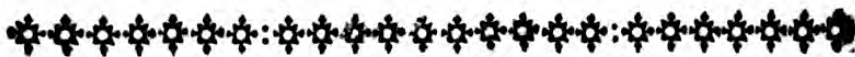
Je vous en sçai bon gré :  
Je ne vous haïssois que comme mon beau-frere.

LA MARQUISE.

Et vous l'allez haïr comme neveu, j'espere ;  
Mais par degrez je veux vous resserrer le cœur.  
Apprenez donc d'abord, monsieur, que votre sœur  
Moi, mon frere, moi, moi, j'épouserai Dorante.

LE COMTE.

Vous croyez m'affliger, mais non, ma joye aug-  
mente,  
Car d'un seul mot je vais troubler la vôtre.



SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE,  
ANGELIQUE, LE CHEVALIER,  
DORANTE, NERINE, FALAISE.

FALAISE.

Non,  
Je veux tout rompre, moi, je n'entens point raison.

DORANTE.

Arrête.

FALAISE.

Non morbleu.

202 LA RECONCILIATION

DORANTE.

Tais-toi.

FALAISE.

Non, je criaille,  
Pour les mieux exciter à se donner bataille.

DORANTE.

Je voulois differer d'un moment vos chagrins,  
Madame, & vous marquer au moins que je vous  
plains;  
J'eusse voulu pouvoir être un peu plus sincere:  
Pardonnez à l'amour.....

LA MARQUISE.

Ah! j'entens. C'est mon frere,  
Que vous êtes fâché d'avoir trompé, je crois.  
Il pardonne à l'amour que vous avez pour moi.

FALAISE.

Eh non, madame, non, ce n'est pas vous qu'il  
aime,  
Car je viens en guettant être témoin moi-même  
De l'amour pour la nièce; il lui disoit des mots....  
Enfin heureusement je viens tout à propos,  
Ne leur délivrez rien, vous êtes bien nantie.

NERINE.

Ma foi tu viens trop tard, & la dot est partie.

LE COMTE.

Ma nièce, choisissez.

ANGELIQUE *voulant sortir.*

Je n'ose.

LE COMTE *la retenant.*

Restez-là.

ANGELIQUE *prenant Dorante.*

Je choisis donc.

LA MARQUISE.

Comment ! je n'entens pas cela.

LE COMTE.

Je viens de marier votre amant à ma nièce.

LA MARQUISE.

Au Chevalier d'accord , croïant me joïer piece.

LE COMTE.

Non, à votre autre amant à Dorante , ha , ha.

DORANTE.

Venez , monsieur , venez : de grace laissons la.

LE COMTE.

Ah ! voyons son dépit , il va combler ma joye.

DORANTE.

C'est ce qu'il ne faut pas qu'un galant homme voye.

*Ils s'en vont avec Angelique.*

LA MARQUISE.

Quoi ! tous ? le Chevalier.....

LE CHEVALIER *d'un ton poli.*

Je ne vous répons rien.

Moi, j'ai pris mon parti, Dorante a pris le sien.

Je vous plaindrois beaucoup , si vous étiez contente. *Il s'en va.*

LA MARQUISE.

Ma nièce !

204 LA RECONCILIATION

N E R I N E.

Je lui tiens lieu de mere.

L A M A R Q U I S E.

Dorante.

N E R I N E.

Nous n'avons pû pout vous en faire qu'un neveu.

*Elle s'en va.*



S C E N E D E R N I E R E.

L A M A R Q U I S E , F A L A I S E.

F A L A I S E.

**A** H ! mon maître pour vous va mettre tout en feu ,

Mettre en combustion leurs biens de Normandie;

Mon maître à ses voisins pire qu'une incendie ;

Va venger en plaidant votre amour méprisé.

Brûlez d'un plus beau feu; Que ce cœur embrasé

D'amour, soit possédé d'un amour de chicane ;

Il faut pour triompher d'eux tous par notre or-  
gane *bas.*

Epouser le Marquis de Procinville... ou moi.

L A M A R Q U I S E.

Mon seul soulagement dans tout ce que je vois.

C'est de tourner en fiel cet amour qui me gêne ;

Oùi , je vais me livrer toute entiere à la haine.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

LE  
DEDIT.  
COMEDIE  
EN UN ACTE.

Representée pour la premiere fois le 12  
May 1719.





## A C T E U R S .

GERONTE, *pere d'Isabelle.*

ISABELLE, *amante de Valere.*

BELISE,  
ARAMINTE, } *sœurs.*

VALERE, *neveu de Belise & d'Araminte, amoureux d'Isabelle.*

FRONTIN, *valet de Valere.*

UN LAQUAIS.

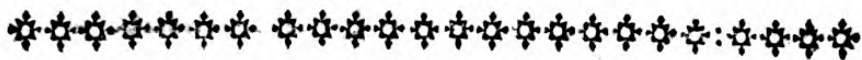
*La Scene est dans la maison de  
Belise & d'Araminte.*



LE  
D E D I T.  
COMEDIE.

---

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

ISABELLE. VALERE, *chacun de son côté sans se voir.*

V A L E R E.



Q uoi ! ne pouvoir tirer raison de mes deux tantes !

I S A B E L L E.

Je n'en puis revenir. Quelles extravagantes !

V A L E R E.

Oùi, plus j'y pense. & moins je vois d'expediens.

ISABELLE.

Avoir pour un neveu des procedez crians !

VALERE.

Nous n'en tirerons rien.

ISABELLE.

O Dieux !

VALERE.

Tantes cruelles ;

Depuis dix ans toûjours injustices nouvelles,  
Juste Ciel !

ISABELLE. *S'appercevant tous deux.*

Quel travers ! Mais . . .

VALERE.

Quelle cruauté !

Se désoler ainsi chacun de son côté,  
Sans trouver nul moyen de réduire ces folles !

ISABELLE.

Mon pere leur a dit de piquantes paroles;  
Et va les menacer encor séparément.  
Car chacune se tient dans son appartement.

VALERE.

Où, depuis peu je vois que toutes deux s'évitent,  
Se disent quelques mots en passant, & se quittent.  
Pour moi, quand je leur parle elles tournent le dos,  
Leur dureté pour moi paroît à tout propos,

ISABELLE.

Leur dureté pour vous les condamne. Ah! Valere,  
Elles

Elles pouffent trop loin leur mauvais caractère,  
Né vous pas aimer !

V A L E R E.

Moi, j'esperois que par vous  
Mes deux tantes feroient quelque chose pour  
nous,  
Et que vous ayant vuë adorable Isabelle,  
Elles s'attendriroient.

I S A B E L L E.

Leur barbarie est telle,  
Qu'elles parlent de vous avec aversion.

V A L E R E.

Vous voir, n'approuver pas ma tendre passion ;  
Ah ! Quel travers d'esprit !

I S A B E L L E.

Pouvoir haïr Valere !  
Leur mauvais cœur me fait trembler, j'en desespere.

V A L E R E.

Votre pere pourtant va les presser ; ainsi  
Nous esperons encore, il va nous joindre ici.

I S A B E L L E.

Oüi, donnons-nous au moins ce moment d'es-  
perance.  
Mais je suis indigné encore quand je pense  
A leurs derniers discours.

V A L E R E.

Sur elles vous comptiez ;  
Car elles vous ont fait-hier cent amitez.

I S A B E L L E.

**C'est par là que je vois qu'elle m'ont méprisée ;**  
**Car c'est en m'embrassant qu'elles m'ont refusée.**  
**La prude méprisante avec ses airs hautains**  
**Prend un ton doucereux , & mêle à ses dédains**  
**Et caresse affectée , & fade raillerie ;**  
**Vous mord en vous flattant , talent de pruderie :**  
**Ma tendresse pour vous, m'a-t-elle dit là-haut ,**  
**Fait que je ne veux pas vous marier si-tôt ;**  
**C'est-à-dire, donner au neveu qui me presse**  
**Du bien pour satisfaire une folle tendresse ;**  
**Moi, me rendre complice en vous autorisant !**  
**Et cent discours pareils d'un ton demi plaisant.**  
**Faites , faites plutôt contre le mariage ,**  
**Comme nous, un dédit qui vous maintienne sage.**  
**Pour vous faire imiter notre force d'esprit ,**  
**Nos refus vous tiendront du moins lieu de dédit.**

V A L E R E.

**Voilà ses sots discours, toujours même rubrique ;**  
**Mais rien de si borné que son esprit ghotique ;**  
**Sans monde , sans bon sens , ne hantant que sa**  
**sœur ,**  
**Moins dure qu'elle , mais plus folle par malheur.**

I S A B E L L E.

**Je suis contre Araminte un peu moins indignée,**  
**Même dans des momens j'ai crû l'avoir gagnée.**  
**Mais son esprit sujet aux révolutions**  
**S'agite en même temps de plusieurs passions.**

COMEDIE. 211

Dans sa vivacité brouillonne & turbulente ,  
Voici ce que m'a dit à peu près cette tante.  
J'extravague parfois , mais j'ai des sentimens :  
J'aimerois l'amour , mais j'abhorre les amans.  
Abhorrez les aussi , je le veux , je l'ordonne.  
Sans cesse je promets , mais jamais je ne donne.  
Je hais bien mon neveu , mais je vous aime tant..  
De ses galimatias je conclurois pourtant  
Qu'elle feroit pour vous plus que sa sœur aînée.  
Mon pere vient.

V A L E R E .

Je vais sçavoir ma destinée.

I S A B E L L E .

Je tremble. Ah ! je le vois accablé de chagrin.

V A L E R E .

Son abord me saisit, mon malheur est certain.



SCENE II.

GERONTE, ISABELLE,  
V A L E R E .

GERONTE.

**V**ous devinez assez en voyant ma tristesse,  
Que je n'ai qu'un refus : ma bonté , ma  
tendresse

En cette occasion m'ont trop parlé pour vous ,

S ij

Prenez votre parti, ma fille.

I S A B E L L E.

Partons-nous ?

G E R O N T E.

Où, ma fille.

V A L E R E.

Qu'entens-je !

I S A B E L L E.

Ah ! quel coup pour Valere !

G E R O N T E.

Nos tantes ont rendu ce départ nécessaire.

V A L E R E.

Quoi ! charmante Isabelle, il ne faut plus vous voir ?

Quoi ! monsieur, vous voulez me mettre au désespoir ?

Vous allez m'arracher Isabelle ?

G E R O N T E.

Où, Valere.

V A L E R E.

Ah ! vous allez du moins conjurer votre pere de rester à Paris encore quelques jours.

I S A B E L L E.

Non, Valere.

V A L E R E.

Eh ! monsieur . . .

C O M E D I E. 213

G E R O N T E.

Inutiles discours.

V A L E R E.

Ah! si vous le vouliez, adorable Isabelle...

G E R O N T E.

Je ne le voudrois pas; mais par bonheur pour elle,  
Elle veut là-dessus ce qu'elle doit vouloir,  
Retourner en Province, enfin ne plus vous voir.

V A L E R E.

Eh! vous y consentez?

I S A B E L L E.

Il le faut bien, Valere.

Je vous donnois mon cœur par l'ordre de mon  
pere,

J'obéissois alors: il veut présentement

Que je vous l'ôte, il faut l'avoir franchement,

Je n'ai pas sur ce point pareille obéissance;

Mais je pars.

V A L E R E.

Quoi! monsieur, m'ôter toute esperance?

G E R O N T E.

Il faut bien vous l'ôter, puisque je n'en ai plus.

Vous esperiez tirer quarante mille écus

Des restitutions que vous feroient vos tantes.

Je vous le dis encor, ces deux extravagantes

S'en tiennent au dédit qu'elles ont fait pour vous;

Disant, vous ne pouvez rien exiger de nous,



214      L E D E D I T ,

Qu'en cas que de nous deux quelqu'une se marie.  
Elles ont cinquante ans. C'est une raillerie  
De croire rien tirer d'un semblable dédit.  
Il me faut de l'argent , à moi , mon bien perit ,  
On me ruïne , enfin je dois en homme sage  
Faire dans ma Province un autre mariage ,  
Qui me tire d'affaire.

V A L E R E .

Il est vrai. Mais enfin . . . .

G E R O N T E .

Brifons là-dessus. C'est avec bien du chagrin :  
Mais nous partons demain, il le faut.

I S A B E L L E .

Ah ! Valere ,  
Si je suis par raison les ordres de mon pere ,  
Soyez sûr qu'en partant . . . .

*GERONTE prend Isabelle par le bras.*

Abregcons les adieux :  
Quand il faut se quitter, le plutôt, c'est le mieux.

V A L E R E .

Je suis au defespoir. Ah ! ce départ me tuë.





SCENE III.

VALERE, FRONTIN *en habit de Cavalier passe pardevant Valere qui se desesperere.*

FRONTIN,

**M**onsieur.

VALERE.

Qu'est-ce donc ?

FRONTIN.

C'est Frontin qui vous salue.

VALERE.

Que vois-je ?

FRONTIN.

Vous voyez votre valet Frontin,  
Qui portoit la livrée encore ce matin.

VALERE.

Que veut dire cela ? pourquoi cet équipage ?

FRONTIN.

Vous ne pourrez jamais le deviner, je gage.

VALERE.

Quel habit as-tu donc ? C'est un des miens, je  
crois.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien, car il n'est point à moi,

V A L E R E.

Et ma perruque ?

F R O N T I N.

Bon ! est-ce que j'en achete ?

J'ai trouvé celle-là sous ma main toute faite,  
Et votre plus beau linge, & votre gros brillant.

V A L E R E.

Je t'ai vû quelquefois faire l'extravagant,  
Mais jamais tu ne fus à tel point d'insolence.

F R O N T I N.

Cela vient tout à coup, monsieur, par l'opulence.

V A L E R E.

Tu prens fort mal ton tems, maraut, pour plain-  
fanter.

F R O N T I N.

Je prens mon tems fort bien, & j'ose me vanter  
De sçavoir ménager les bons momens d'un maître.

V A L E R E.

A mes yeux ainsi fait avoir osé paroître !

F R O N T I N.

Je m'en suis bien gardé, monsieur, jusqu'à present;  
Et vous m'eussiez traité de maraut, d'insolent.

Ne travaillant d'abord qu'à mes propres affaires,  
J'ai pris pour me cacher tous les soins nécessaires;

Vous m'auriez empêché d'agir comme j'ai fait.

Tromper finement, c'est vertu dans un valet :

Vous auriez crû que c'est un vice dans un maître.

C'est

COMEDIE. 217

C'est à l'extrémité que je vous fais connoître . . .  
Vous êtes scrupuleux , enfin il a fallu ,  
Ce que j'ai fait pour vous , le faire à votre inscû.

V A L E R E .

Qu'as-tu donc fait pour moi ?

F R O N T I N .

C'est une bagatelle :  
Je travaille à vous faire épouser Isabelle.

V A L E R E .

Frontin , mon cher Frontin , tu travaille pour  
moi !

Par quel moyen ? comment ? & vite explique-toi.

F R O N T I N .

Je m'explique d'abord , moi , sur ma récompense ,  
C'est par là que toujours mon zèle ardent com-  
mence.

Si je vous fais avoir votre Isabelle . . .

V A L E R E .

Eh ! bien ?

F R O N T I N .

Linge , habit , diamant , je ne vous rendrai rien .  
Si l'habit m'est trop long , trop court , vaille que  
vaille :

Mais pour le diamant , il est fait pour ma taille

V A L E R E .

Je te donnerai tout.

F R O N T I N .

Ecoutez mon récit,

*Tome IV.*

T

218 LE DEDIT,

Avec quelque pistole, & ce brillant habit  
Trouvant au lansquenet quelques cartes heureu-  
ses,  
Et me faisant lorgner par de vieilles joieuses,  
Avec une sur tout j'ai fait un petit fond.  
Elle a l'esprit stérile, & le babil fécond,  
Le ton railleur, elle est plus folle que plaifante.  
La reconnoissez-vous, monsieur ? c'est votre  
tante.

V A L E R E.

C'est elle-même. Eh bien, tu me dis donc qu'au  
jeu

Tu gagnes de l'argent à cette tante ?

F R O N T I N.

Un peu.

Mais j'ai de plus gagné son cœur : elle m'adore.

V A L E R E.

Elle t'aime ?

F R O N T I N.

Où, monsieur, & fait bien pis encore,

Elle m'épouse.

V A L E R E.

Bon !

F R O N T I N.

Votre valet Frontin

Pourroit être votre oncle ou bel oncle demain.

V A L E R E.

Quoi sérieusement ?

COMEDIE. 219

FRONTIN.

La chose est sérieuse :  
Je suis de taille à rendre une vieille amoureuse.

VALERE.

Sans doute. Mais enfin pour épouser d'abord,  
Il faut connoître un homme.

FRONTIN.

Elle me connoît fort.  
Un mois de Lansquenec fait bien connoître un  
homme.  
Me disant d'un pays d'entre Paris & Rome,  
J'ai pris d'abord un nom... nom à demi connu,  
Là... comme en prennent ceux qui n'en ont ja  
mais eû.

VALERE.

Comment se nomme-t-on ?

FRONTIN.

C'est le Chevalier Clique.  
Nom noble. Elle me croit d'une famille antique.

VALERE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

FRONTIN.

Bon, ce n'est encor rien : J'ai fait bien plus.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN.

Voyant que le hasard me donnoit une tante,  
Mais qu'il m'en falloit une encore...

Tij



V A L E R E.

Eh bien ?

F R O N T I N.

Je tente

Un projet difficile, étonnant, hasardeux ;  
 Dans la même maison je les vois toutes deux.  
 Je sçavois, il est vrai, qu' Araminte honteuse  
 Fuiſoit ſa ſœur, depuis qu'elle étoit amoureuse.  
 Pour plus de ſûreté près de l'autre je prens  
 Autre nom, autre eſprit, airs, habits différens.  
 D'un grave Sénéchal faiſant le perſonnage,  
 Diſant comme elle un rien d'un ton ſententieux ;  
 Comme elle, de l'hymen cenſeur faſtidieux.  
 Mon nom de Sénéchal, c'eſt Groux. Je me pré-  
 ſente :

Conformité d'eſprit charme la prude tante.  
 Auprès d'elle en un mot, monsieur, j'ai réuſſi.

V A L E R E,

Quoi donc mon autre tante ?

F R O N T I N.

Elle m'épouſe auſſi.

V A L E R E.

Le fait eſt ſingulier ! Mais de leur bienveillance  
 Que prétens-tu tirer ?

F R O N T I N.

De leur extravagance

Nous tirerons, je crois, quelque argent du dédit.

COMEDIE. 221

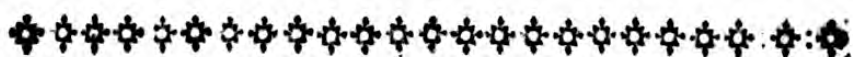
Mais dites - moi comment fut fait leur double écrit ?

V A L E R E.

Voici le fait. Tu sçais leurs chicannes cruelles,  
Pour restitution, je n'ai pu tirer d'elles  
Qu'un peu de sûreté sur leur succession,  
Serments de bien tenir leur résolution  
Contre le mariage entr'elles si constante :  
Ce fut ce vœu fameux de l'une & l'autre tante,  
Qui se renouvela pour lors à mon profit :  
J'eus d'elles deux billets en forme de dédit.  
Chacune me promet qu'en cas de mariage  
De sa succession elle me dédommage.  
Chacun de leurs billets est de cent mille francs.

F R O N T I N.

Je tirerai parti des billets. Mais j'entens...  
Ah bon ! c'est un laquais de moi, Chevalier  
Cique.



SCENE IV.

V A L E R E, F R O N T I N, U N  
L A Q U A I S.

L E L A Q U A I S.

L E temps presse, monsieur ; au notaire on  
s'explique ;

Et tout seroit perdu, vite déguisez-vous.

T iij



**FRONTIN** *mettant un sur-tout brun & une perruque noire.*

C'est qu'il faut que je sois d'abord Sénéchal  
Groux.

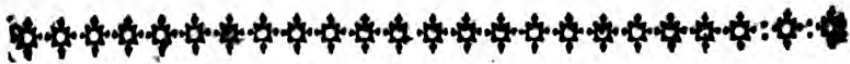
Attendez-moi là haut chez la tante Araminte,  
Elle vient de sortir : là je pourrai sans crainte  
Vous instruire de tout.

**V A L E R E.**

J'y vais.

**F R O N T I N.**

Je vous rejoins,



**S C E N E V.**

**FRONTIN, UN LAQUAIS.**

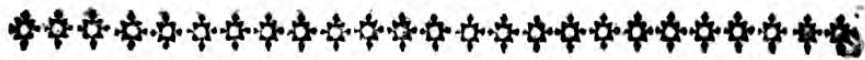
**F R O N T I N.**

**J**E croïois bien avoir deux jours de temps au  
moins,

Mais toutes deux prenant l'argent chez le no-  
taire,

Vont découvrir la mèche. Il faut brusquer l'af-  
faire.





SCÈNE VI.

FRONTIN, BELISE.

FRONTIN.

**A**H bon ! la Prude sort. Pour avoir imité  
Trait pour trait sa fadeur, sa froide gravité,  
Je lui plûs. Il ne faut pour plaire à cette sotte,  
Qu'être l'écho flatteur de sa fade marotte.  
Madame . . . .

BELISE.

Ah ! Sénéchal ; quoi vous êtes icy ?  
Je rêvois.

FRONTIN.

Vous rêviez ? moi , je rêvois aussi.

BELISE.

Je rêvois au bonheur d'une femme insensible..

FRONTIN.

Je rêvois au bonheur d'un homme incombustible.

BELISE.

Qui voit avec froideur l'homme le plus char-  
mant.

FRONTIN.

Qui voit avec dédain l'objet le plus aimant.

BELISE.

Ensuite avec frayeur considérant que j'aime

224      L E D E D I T ,

Je m'étonnois de voir ce changement extrême ,  
Qu'en moins de quinze jours vous avez fait en  
moi.

F R O N T I N .

J'envisageois avec une espece d'effroi  
Qu'en moi vous avez fait une métamorphose.

B E L I S E .

Tous deux en même tems pensions donc même  
chose ?

F R O N T I N .

Même chose , & toujourns simpathie entre nous.

B E L I S E .

Quelle démarche , ô Ciel ! vous prendre pour  
époux !

Cela me fait trembler.

F R O N T I N .

Je frissonne , Madame ,  
Du pas que je vais faire en vous prenant pour  
femme.

B E L I S E .

Moi , qui par mon exemple ai maintenu ma sœur  
Dans le vœu qu'elle a fait de bien garder son  
cœur.

Elle me respectoit comme la plus parfaite :  
Me faudra-t-il rougir devant une cadette ?

F R O N T I N .

Moi , qui de mon aîné reprimant les ardeurs ,  
Forçant au celibat même jusqu'à mes sœurs ,

COMEDIE. 225

Dans l'histoire voulois, pour distinguer ma place,  
Y mériter le nom d'extincteur de ma race.

BELISE.

Moi qui du mariage abhorrois jusqu'au nom,  
Et qui me suis acquis par là tant de renom.

FRONTIN.

Moi, le Sénéchal Groux, caustique philosophe,  
Qui raille l'épouseur, l'insulte, l'apostrophe.

BELISE.

J'appelle un mariage un Dedale, un écuëil.

FRONTIN.

La prison des desirs, des vivans le cerçuëil.

BELISE *tendrement*.

Un abîme. Et voilà qu'un penchant insensible...

FRONTIN.

Vers l'abîme une pente . . . .

BELISE.

Oui, douce . . .

FRONTIN.

*Imperceptible . . .*

BELISE.

Me mène au bord.

FRONTIN.

Le pied me glisse, & m'y voilà.

BELISE.

M'y voilà. Mais du moins le monde conviendra  
Que je vous ai choisi par goût pour la sagesse.

FRONTIN.

Notre mariage est de la plus sage espece.

BELISE.

Mais tout mon embarras , monsieur le Sénéchal,  
 C'est qu'en me mariant , il faut ( voilà le mal )  
 Il me faudra payer ce dédit ; comment faire ?  
 Ce billet de dédit que j'ai fait à Valere.  
 Cette folle de sœur inventa ce dédit ;  
 Nous fîmes deux billets à ce neveu maudit :  
 Tout retombe sur moi , seule je me marie.  
 Il faudra payer seule , & de sa raillerie  
 Je vais en rougissant essayer tous les traits.

FRONTIN.

Pendant que nos amours sont encore secrets ,  
 Composez , retirez vos billets de Valere.

BELISE.

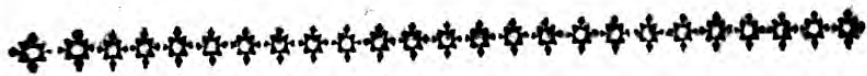
C'est mon intention. Je vais de mon notaire  
 Prendre pour ce neveu quelque somme d'argent.  
 Sans doute il me rendra mon billet à l'instant.  
 Mais si ma sœur découvre .. ah ! le cœur me  
 palpite.

Par raison & par honte avec soin je l'évite ,  
 Depuis que je vous vois , je n'ose plus la voir.

*elle sort.*

FRONTIN.

Nous toucherons l'argent qu'elle va recevoir.



SCENE VII.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

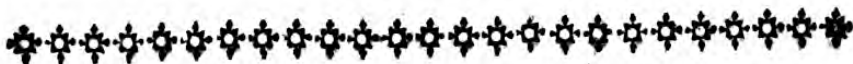
LE LAQUAIS.

**M**onsieur, changez d'habits, ou cachez-vous  
bien vite,  
Araminte est rentrée.

FRONTIN.

Il faut que je l'évite.

Mais non; ôtons cela: je vais l'attendre icy.  
Le tems presse, tiens, prens cette perruque-cy:  
En noiant celle-là, j'aurai l'air plus comique,  
Folâtre, négligé, c'est le Chevalier Clique.  
Pour charmer une folle il faut extravaguer.



SCENE VIII.

ARAMINTE, FRONTIN.

ARAMINTE *prenant toutes ces passions  
l'une après l'autre.*

**J**E cours en étourdie On vient de m'intriguer.  
Je tremble... J'ai pourtant cent choses à vous  
dire,

Et plaisantes. Je vais d'abord vous faire rire.

Mais non : le sérieux est ici plus pressé.

Ma sœur me voyant là, fierement a passé;

J'en ai fremi.... C'est dont nous parlerons ensuite.

Commençons par vous faire admirer ma conduite.

Douceur & complaisance ont caché mes chagrins ;

Cependant en secret j'espérois, mais je crains ...

Au reste je ressens une joye infinie ,

Vous m'allez délivrer de cette tyrannie,

De ma sœur.... & de plus je hais ce neveu-là.

Je vais vous arranger par ordre tout cela.

Mais parlez le premier, quel parti dois-je prendre ?

Parlez tout à loisir, car j'aime à vous entendre.

En reprenant haleine on vous écoutera :

Parlez de votre amour, & l'on y répondra.

Parlez. . . .

### FRONTIN.

Si je me tais, c'est parce que la foule

Des mêmes passions dont le tourbillon roule

En vous, ainsi qu'en moi, m'empêche de parler,

Car en vivacité j'ose vous égaler.

Tristesse, joye, amour, haine, crainte, espérance . . .

Mais mon amour sur tout m'a réduit au silence;

Je n'ai pû dire un mot, parce que vous parliez.

A R A M I N T E.

Vous êtes tout esprit , quoique vous vous taisiez ;  
Car votre air, vos façons, vos regards, tout s'ex-  
plique :

Tout en vous parle au cœur, mon cher Chevalier  
Clique.

F R O N T I N.

Tout en vous étant beau , tout en moi vous ai-  
mant ,

Tout en moi , tout en vous par un rapport char-  
mant ,

Tout en vous , tout en moi demande mariage.

A R A M I N T E.

Il est vrai. Mais je craias ce dédit qui m'engage,  
Et je crains encor plus cette severe sœur,  
Qui croit que c'est un crime, hélas ! d'avoir un  
cœur ,

Et qui fit faire au mien ce vœu d'indifference  
Que je voudrois avoir rompu dès mon enfance,  
C'est-à-dire , dès l'âge où mon discernement  
Eût pû vous distinguer , vous choisir pour amant.  
Oüi, mon cher Chevalier, oüi, je vous le repete,  
Je vous aime trop tard , sans cesse je regrette  
Trente ans que j'ai passez sans vous avoir connu.

F R O N T I N.

Je n'en ai que vingr-cinq, mais je serois venu



230      L E D E D I T ,

En ce monde vingt ans plutôt pour vous con-  
noître.

Ca , le tems étant cher pour nous , comme il doit  
l'être ,

Voyons , vite , reglons , qu'avez-vous résolu ?

A R A M I N T E .

J'ai vû . revû , réglé , déterminé , conclu :  
Dûssai-je être en horreur à cette sœur sauvage ,  
Qui pour elle & pour moi hait tant le mariage ;  
Vous serez mon époux dès demain , dès ce soir.

F R O N T I N .

Mais à l'essentiel il faut d'abord pourvoir ;  
Avant qu'à votre sœur nous déclarions l'affaire ,  
Il faudroit retirer les billets de Valere .

Composez avec lui , votre argent est-il prêt ?

A R A M I N T E .

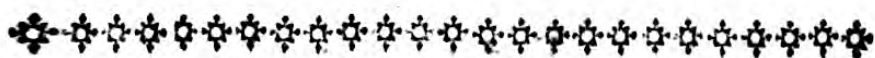
Oüi , j'ai tout retiré , car c'est mon intérêt  
Qu'avant que ma sœur sçache , hélas ! mon ma-  
riage ,

Ce dédit soit rompu : je suis pudente & sage .

F R O N T I N .

Hâtez-vous . Je vais voir mes illustres parens ,  
Pour leur communiquer le parti que je prens .

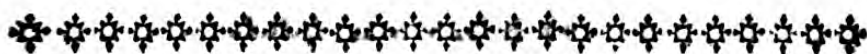




SCENE IX.

ARAMINTE *seule.*

**E**Nvoyons au plus vite un laquais à Valere.  
 Mais que vois-je! ma sœur rentre avec le  
 notaire :  
 Sur l'argent que j'ai pris elle va s'irriter,  
 Il vient l'avertir.



SCENE X.

ARAMINTE, BELISE.  
*l'une & l'autre à part quelque tems.*

BELISE,

**O**Ui, ma sœur a vû monter  
 Le notaire. Elle va deviner le mystere.

ARAMINTE.

Je la vois agitée : ah ! je crains sa colere.  
 Où dirai-je que j'ai voulu placer l'argent ?

BELISE.

Ah ! je vois qu'elle sçait la chose : il vaut autant  
 Lui dire un fait duquel au moins elle se doute.

ARAMINTE.

Il faudra tôt ou tard au fond, quoiqu'il m'en  
 coûte,

Dire que cet argent est pour me marier.

BELISE.

Tôt ou tard à ma sœur il faut me confier.

ARAMINTE.

Je tremble. Lui ferai-je entière confiance ?  
Hazardons.

BELISE.

Parlons lui.

ARAMINTE *haut.*

Ma sœur...

BELISE *haut.*

*à part.*

Ma sœur, je pense

Que... la peur me saisit.

ARAMINTE *à part.*

La honte éteint ma voix.

BELISE *haut.*

Pour placer un argent quand on s'est fait des  
loix...

ARAMINTE.

Quand d'un argent commun toute seule on dis-  
pose...

BELISE.

On devrait avertir qu'on le prend, mais on n'ose.

ARAMINTE.

On devrait confier à sa sœur...

BELISE.

Où d'abord...

ARAMINTE.

COMEDIE. 233

ARAMINTE.

On doit...

BELISE.

On craint...

ARAMINTE.

C'est moi...

BELISE.

Je l'avouïerai...

ARANINTE.

J'ai tort.

BELISE.

On doit demander grace...

ARAMINTE.

Une faute si grande...

BELISE.

Oüi, quand on s'est promis...

ARAMINTE.

Ma sœur, je vous demande

Pardon...

BELISE.

Pardon, ma sœur...

ARAMINTE.

Pardon...

BELISE.

Pardon...

ARAMINTE.

Comment?

Nous demandons pardon toutes deux.

Tome IV.

V.

## LE DEDIT,

BELISE.

Mais vraiment

Vous me le demandez , quelle est donc votre offense ?

ARAMINTE.

C'étoit vous qui d'abord le demandiez , je pense ;

Que m'avez-vous donc fait ?

BELISE.

Mais vous-même , ma sœur ?

ARAMINTE.

Dites-moi vos secrets.

BELISE.

Ouvrez-moi votre cœur.

ARAMINTE.

Eh mais... vous aurez scû sans doute du notaire  
Que j'ai pris cet argent ?

BELISE.

Vous en aviez affaire.

Vous avez eu raison de prendre votre bien ;  
Car chacune à son gré peut disposer du sien.

ARAMINTE.

Pour le placer ailleurs j'ai crû pouvoir le prendre.

BELISE.

Vous n'avez là-dessus aucun compte à me rendre.  
J'ai pris le mien aussi.

ARAMINTE.

Tant mieux, ma sœur, tant mieux!  
Je calme là-dessus mes desirs curieux.

BELISE.

Vous avez bon esprit, vous n'êtes point gênante?

ARAMINTE.

On est libre avec vous, que vous êtes charmantel

BELISE.

Helas! je ne vous ai jamais gênée en rien,  
Hors sur le mariage, & c'est pour votre bien.  
Si d'être fille enfin l'ennui vous alloit prendre,  
J'aurois compassion, comme une sœur bien  
tendre,  
D'un foible...

ARAMINTE.

Ah! vous n'aurez jamais ce foible-là!  
S'il vous venoit pourtant, car la plus sage l'a,  
Loin de vous condamner, j'aurois la complai-  
sance...

BELISE.

Ah! foyez sûre aussi de ma condescendance.

ARAMINTE.

Parfois l'une pour l'autre il faut s'humaniser.

BELISE.

Helas! je serois fille à vous autoriser,  
En me mariant, moi, sans en avoir envie.

ARAMINTE.

Eh ! mariez-vous vite , oui , j'en serois ravie ,  
Car enfin je pourrois . . .

BELISE.

Quoi ! comment ?

ARAMINTE.

Mais , ma sœur . . .

BELISE.

Auriez-vous pu laisser surprendre votre cœur ?

ARAMINTE.

Et vous ?

BELISE.

Mais vous ?

ARAMINTE.

Mais vous ?

BELISE.

Eh !

ARAMINTE.

Mais oui.

BELISE.

Moi de même.

ARAMINTE.

Embrassez-moi , ma sœur.

BELISE.

Ma sœur , que je vous aime !

Oui , nous sommes en tout vraiment sœurs en ce  
jour.

ARAMINTE.

On sçait que les bons cœurs sont tous faits pour  
l'amour.

Vous vouliez rester fille, ah ! quelle extrava-  
gance !

BELISE.

J'admire, comme vous, avec quelle imprudence  
Nous fîmes à trente ans ce vœu prématuré.

ARAMINTE.

Celui que vous aimez vous en a libéré.  
Sans doute, chere sœur, sage comme vous êtes,  
Vous avez médité sur le choix que vous faites.

BELISE.

Vous, dont le goût est fin, exquis, apparem-  
ment  
Vous avez fait un choix avec discernement.

ARAMINTE.

Vif, enjoué, badin ; c'est un jeune homme ai-  
mable.

BELISE.

Celui que j'aime est jeune & pourtant respectable,  
Sage, grave, posé.

ARAMINTE.

Le mien toujours en l'air....

BELISE.

Une solidité...

ARAMINTE.

Brillant comme un éclair.



## LE DEDIT,

BELISE.

Qui parle rarement, mais par poids, par mesure.

ARAMINTE.

Le mien parle sans cesse, & parle à l'avanture,  
Mais toujours bien pourtant.

BELISE.

Comme vous. Et je vois,  
Qu'à notre caractère avec goût vous & moi,  
Nous avons assorti nos époux.

ARAMINTE.

C'est prudence.

BELISE.

C'est sagesse. Le mien a les biens, la naissance,  
Homme en place, estimé, c'est le Sénéchal Groux.

ARAMINTE.

C'est un homme connu. j'ai trouvé comme vous  
Un époux noble, mais d'une noblesse antique,  
Un homme distingué, c'est le Chevalier Clique.

BELISE.

On en dit du bien, &... vos suffrages, ma sœur,  
Plus que la voix publique encor lui font honneur.

ARAMINTE.

Le public à nos choix doit donner des loiianges.  
Mais nous avons d'ailleurs eû des travers étranges,  
Ce dédit par exemple.

BELISE.

Oùï, ce dédit d'accord.

ARAMINTE.

Nos billets !

BELISE.

Nos billets !

ARAMINTE.

Nous avons eû grand tort.

Promettre à ce neveu cent mille francs chacune.

BELISE.

Je viens de refuser sa demande importune ,  
 Et je crois qu'il ignore encore nos projets ,  
 Pour peu d'argent il va nous rendre nos billets.

ARAMINTE.

Mais pour les retirer quel tour pourrons-nous  
 prendre ?



## SCENE XI.

BELISE , ARAMINTE , GERONTE ,  
 ISABELLE , VALERE.

VALERE *bas à Geronte.*

**P**rofitons du moment Il ne faut pas attendre  
 Qu'elles poussent plus loin leur éclaircisse-  
 ment.

*haut.*

Isabelle n'est point partie heureusement ,  
 Mes Tantes , & j'apprens une bonne nouvelle.

GERONTE.

Je viens m'en réjouir pour l'amour d'Isabelle.

ISABELLE.

Je viens de tout mon cœur vous en féliciter ;  
Et je vois que tantôt c'étoit pour plaisanter ,  
Que vous déclamiez tant contre le mariage :  
Car vous-même . . .

ARAMINTE.

Nous-mêmes !

BELISE.

Ah ! ma sœur , quel langage !

VALERE.

Vous allez toutes deux enfin vous marier.

ARAMINTE *bas*.

Pour ne gueres donner , ma sœur , il faut nier.

BELISE.

Ce bruit est faux.

ARAMINTE.

Très-faux.

VALERE.

Je le crois vrai , mes tantes,

BELISE.

Comment ! nous prenez - vous pour des extrava-  
gantes ?

Nous marier , nous !

ARAMINTE.

Nous ? non , non , il n'est plus tems.

BELISE

COMEDIE. 241

BELISE.

Non : vous n'y pensez pas , j'ai plus de quarante ans.

VALERE.

Vous ne les avez point.

ARAMINTE.

J'en ai plus de cinquante.

VALERE.

Non.

BELISE.

Nous les avons.

ISABELLE.

Non.

ARAMINTE.

La dispute est plaisante !

Je crois que nous sçavons notre âge mieux que vous.

Il raille , & les billets , ma sœur , qu'il a de nous ,  
Ne valent rien , mais rien , c'est en vain qu'il es-  
pere.

BELISE.

Ils ne valent rien. Mais Isabelle , & Valere ,  
Ma sœur , ont l'un pour l'autre une tendre amitié ,  
Leurs legitimes feux enfin me font pitié ;  
Peuvent-ils , comme nous , haïr le mariage ?  
Non : il faudroit leur faire un petit avantage ,  
Ils m'attendrissent.

*Tome IV.*



## LE DEDIT,

ARAMINTE.

Oüi, nous nous attendrissans.

VALERE.

Vous vous attendrissez, vos billets seront bons.

BELISE.

Ne raillons donc plus; ça nous donnons à Valere,  
Dix mille écus en tout.

ARAMINTE.

Oüi, c'est ce qu'on peut faire.

VALERE.

Non, non, nous attendrons pour avoir tout.

BELISE.

Comment!

ISABELLE.

Rien ne presse en effet.

ARAMINTE.

Profitez du moment.

VALERE.

Nous vous laissons.

ARAMINTE.

Pendant que je suis liberale,  
Cinquante mille francs.

BELISE.

C'est trop, mais je l'égale  
En generosité.

VALERE.

Cinquante mille écus.

COMEDIE. 243

Où nous attendrons.

BELISE.

Oh, je ne vous retiens plus.

ARAMINTE.

Mon neveu, mon neveu!

ISABELLE.

Menagez-les, Valere,  
Puisque cent mille francs suffisent à mon pere.

GERONTE.

Oùi, cela nous suffit.

ARAMINTE.

Pour ne plus disputer,  
Donnons-les.

BELISE.

Allons donc, il faut s'exécuter.

ARAMINTE.

J'ai sur moi ce que j'ai retiré du Notaire.

BELISE.

Il m'a donné de quoi terminer cette affaire.

VALERE.

Voyons si par hasard je n'aurai point aussi  
Vos billets : oùi vraiment, je crois que les voici.

GERONTE.

Le marché me paroît bien facile à conclure.

VALERE.

Voyez.

BELISE.

C'est mon billet.

## LE DEDIT;

ARAMINTE.

Voilà ma signature.

BELISE.

Quarante mille francs sur mon banquier, &amp; dix.

ARAMINTE.

Trente en lettres de Change, & quatorze, & puis  
six.

GERONTE.

Je vous unis tous deux.

VALERE.

Quel bonheur !

ISABELLE.

Je respire.

ARAMINTE.

Qu'avec un grand plaisir, dédit, je te déchire.



## SCENE XII.

BELISE, ARAMINTE, VALERE,  
GERONTE, ISABELLE, FRONTIN.FRONTIN *avec un manteau, une petite per-  
ruque, & un chapeau de Pasquin.***N**Os amans sont contents; il faut nous divertir.

ARAMINTE.

Ah! c'est vous, Chevalier; pourquoi vous travestir?

BELISE.

Ah! c'est le Sénéchal; quel est donc ce mystere?  
Pourquoi n'avez-vous pas votre habit ordinaire?

COMEDIE 24

FRONTIN.

Le voici ; je ne suis que Chevalier fervant,

ARAMINTE.

Il est folâtre.

BELISE.

Mais Sénéchal . . .

FRONTIN.

Bien souvent ;

Quoique Sénéchal , moi , je porte la livrée.

BELISE.

Est-il devenu fou ?

ARAMINTE.

De plaisir enivrée ,

Ma sœur croit voir en vous son amant Sénéchal ,  
Cher Chevalier.

BELISE.

Ma sœur , nous nous entendons mal.

C'est le Sénéchal Groux.

ARAMINTE.

Mais vous rêvez , je pense ,

C'est mon Chevalier Clique.

FRONTIN.

Oüi : j'ai par complaisance ,

Pour plaire à la cadette, été folâtre & vif ;

Et pour plaire à l'aînée, été rébarbatif.

Mais ne pouvant en moi doubler que l'apparence,

Ne pouvant être qu'un , je dois en conscience ,

Avoüer que Frontin n'est ni Clique, ni Groux.

BELISE.

Quoi !



## LE DEDIT.

ARAMINTE.

Comment !

VALERE.

C'est Frontin lui-même.

BELISE.

Où sommes-nous ?

VALERE.

Un maraut de valet faire un tel personnage ?

ARAMINTE.

Un valet !

BELISE.

Un valet !

GERONTE.

Le parti le plus sage,

C'est de nous demander là-dessus le secret.

ISABELLE.

Pardonnez au neveu la ruse du valet.

BELISE.

Ah ! ma sœur.

ARAMINTE.

Ah ! ma sœur, cachons leur notre honte.

VALERE.

La peur qu'elles auront qu'on n'en fasse un bon  
conte,

Peut-être les rendra moins injustes pour moi.

FRONTIN.

En morale comique, il est permis, je crois,

Aux Frontins de punir l'avarice des tantes,

Et de berner un peu les caduques amantes.

FIN.

LE  
MARIAGE  
FAIT ET ROMPU  
COMEDIE.  
*EN TROIS ACTES.*

Représentée pour la première fois le 14  
Février 1721.



A C T E U R S.

LE PRESIDENT.

LA PRESIDENTE, *sa femme.*

LA TANTE, *sœur du President.*

LA VEUVE, *nièce de la Tante.*

VALERE, *amant de la Veuve.*

LIGOURNOIS, *frère de la Présidente.*

L'HOTESSE.

LE FAUX DAMIS.

GLACIGNAC.

UN NOTAIRE.

*La Scène est dans une Hotellerie  
de Marseille.*



L E

MARIAGE  
FAIT ET ROMPU.

---

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

V A L E R E .



Ue! le nouvelle, ô Ciel ! quel affreux  
contretems !

Quand mon amour se flatte, en arri-  
vant j'apprens,

Que l'adorable veuve ici se remarie,

Que ses noces se font dans cette hôtellerie !

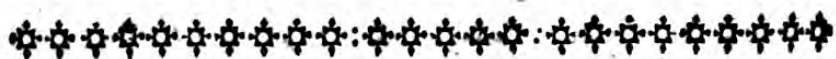
Que deviendrai-je ? . . . où vais - je ! j'ai l'esprit  
troublé.

Mon mariage à moi, dont j'étois accablé,

250 LE MARIAGE

Se rompt ; j'accours ; je crois qu'il fera tems  
encore ;

Je viens me déclarer à celle que j'adore.  
J'eusse fait consentir sa tante & son tuteur ;  
Mais ce contrat signé m'accable de douleur.



SCENE II.

VALERE , L'HOTESSE.

L'HOTESSE à la Cantonade.

A Ttendez - moi tous là , je vous donne au-  
diance ,  
Après quelqu'un par où je veux qu'elle com-  
mence  
à Valere.

Ah ! c'est vous que je cherche , aimable cavalier ,  
Et c'est vous que je veux servir tout le premier ;  
Venez , monsieur , venez , je vous traite à merveille ;  
Par excellence on dit l'hôtesse de Marseille ,  
Hôtesse jeune & sage ; oiseau rare ma foi :  
Oiii , par mer & par terre on vient loger chez  
moi :

J'y regale par tête , & l'Asie , & l'Affrique ;  
L'Europe y vient aussi boire avec l'Amerique .  
Mon vin a la vertu d'assortir les humeurs ,  
D'accorder les esprits , de rapprocher les mœurs ;  
De trente nations il n'en fait qu'une à table.

FAIT ET ROMPU. 251

Je vous donne d'abord une chambre agréable ,  
Monsieur , & d'où l'on voit les rochers & la mer ,  
Très-bonne pour rêver ; & vous m'avez tout l'air  
D'aimer un peu la douce & tendre rêverie ;  
C'est la plus belle , enfin , de mon hôtellerie.  
La voulez-vous ?

V A L E R È *en rêvant.*

Est-il rien plus cruel ? non . . .

L'H Ô T E S S E.

Non ?

Il faut vous en donner une , dont le balcon  
Est vis-à-vis celui d'une jeune personne . . .

V A L E R È.

Non jamais . . . .

L'H Ô T E S S E.

Non encor ? que faut-il qu'on vous donne ?  
Car celle auprès de qui je voudrois vous loger ,  
Viendroit sur son balcon se plaindre , s'affliger ;  
Vous la consoleriez. C'est une jeune veuve.

V A L E R È.

Veuve ?

L'H Ô T E S S E.

Oùi, mais veuve jeune, & comme toute neuve,  
Veuve , qui va mourrir aujourd'huy de chagrin.  
Un sot époux pourtant l'embarquera demain ;  
Car il veut l'embarquer morte ou vive.

V A L E R È.

L'hôteſſe,

252 LE MARIAGE

A quoy tend ce discours ?

L' H Ô T E S S E.

Mais s'il vous interesse ,

Je le continuerai. De loin je vous ai vû  
Vous désoler avec la tante . & j'ai connu  
Par l'air , dont vous fuyoit la nièce effarouchée ,  
Qu'en vous fuyant , de fuir elle étoit bien fâchée.  
Et vous , qui l'autre jour vintes loger ici ,  
De repartir pour Aix vous fûtes triste aussi.  
Troubles , soupirs, mettons ces indices ensemble,  
Aimeriez-vous un peu cette veuve ? j'en tremble.  
Elle est remariée à si peu que rien près.  
Si l'on pouvoit, monsieur, adoucir vos regrets ;  
Car enfin , que sçait-on ? du moins je suis dis-  
crete.

Puisque j'ai deviné , la confidence est faite.  
N'hésitez plus , monsieur , car pour vous parler  
net ,

L'aimable veuve m'a confié son secret.

V A L E R E.

Elle t'a confié . . . .

L' H Ô T E S S E.

Non pas qu'elle vous aime ;

Je vois qu'elle le cache avec un soin extrême :  
Mais par l'excez d'horreur qu'elle a pour son  
époux ,

J'ai conclu qu'elle avoit un amant. Est-ce vous ?

FAIT ET ROMPU. 253

V A L E R E ,

Cette veuve , dis-tu , t'a confié sa haine ?

L' H Ô T E S S E ,

Pour ce sot époux , oui ; je la vis à la gêne ,  
Trembler , pâlir , fremir , en signant le contrat ;  
Je la surpris après dans un cruel état ,  
Maudissant son mari tout haut , ( cela soulage ; )  
De lui , plus qu'elle encor , aussi-tôt je dis rage ,  
C'étoit le seul moyen d'adoucir ses douleurs.  
Lors , moitié par pitié de la voir fondre en pleurs ,  
Moitié par intérêt ( car elle est liberale )  
Je fis d'abord une offre étonnante & brutale :  
Voulez-vous que demain je rompe ce contrat ,  
Lui dis-je ?

V A L E R E .

Quoi tu peux ? Je suis dans un état ,  
Où l'indiscretion doit être pardonnable.  
Si tu peux délivrer cette veuve adorable  
Du mariage affreux qui fait mon desespoir ,  
Je n'épargnerai rien.

L' H Ô T E S S E .

J'espere que ce soir . . .

V A L E R E .

Ce soir qu'esperes-tu ?

L' H Ô T E S S E .

Du secours que j'espere ,  
Et que je leur promets , je leur ai fait mistere.



254 LE MARIAGE

V A L E R E.

Que leur as-tu promis ?

L' H Ô T E S S E.

Point d'explication.

Elles ont cependant de la discrétion

Beaucoup toutes deux ; mais à deux femmes discrètes

L'on ne doit confier que des affaires faites.

V A L E R E,

Tu me vas dire à moi ? . . .

L' H Ô T E S S E.

Non. Vif, impetueux,

Vous seriez indiscret, vous seul, plus qu'elles deux.

V A L E R E,

Mais, l'hôtesse ? . . .

L' H Ô T E S S E

Non.

V A L E R E,

Mais . . .

L' H Ô T E S S E.

Curiosité vaine !

De me questionner ne prenez pas la peine.

Quand ce secret pourroit vous être confié,

Il ne vous convient pas d'en être de moitié ;

Un homme comme vous en s'intriguant déroge ;

En m'intriguant bien, moi, je mérite un éloge,

V A L E R E.

Tu me ferme la bouche ; apprends-moi seulement

## FAIT ET ROMPU. 255.

Qui peut avoir conclu ceci si promptement ;  
Car je n'en sçais encor aucune circonstance,

L' H Ô T E S S E.

Celui qui regle tout , est homme d'importance ,  
Homme d'un grand crédit ; c'est un Président  
d'Aix :

Mais un Président fait comme ils ne sont plus  
faits

Morgue de magistrat , rebarbatif , severe ,  
Qui ne dément jamais son grave caractère ,  
Et régulier. . . Je fus bien étonnée un soir,  
De le voir arriver en poste en manteau noir.

Le fat ! pardon du mot , mais je suis en colere  
De la fatuité qu'il a dans cette affaire ,

Comme en tout autre : un air , un ton d'auto-  
rité ,

Avec une foiblesse , une timidité ;

Lorsque voulant sur tout présider , il décide ,  
Sa prude Présidente en secret le préside.

C'est par elle qu'il fait ce mariage-cy.

Il domine par tout , hors chez lui. C'est ainsi

Que , tout homme qui prend une prude pour  
femme ,

Devient un sot monsieur , gouverné par madame.

V A L E R E.

Et voilà l'ascendant qui nous perd aujourd huy :

Comme il l'a sur sa sœur , sa femme l'a sur lui.

L' H Ô T E S S E.

Justement. Pour finir hier ce mariage ,

256 LE MARIAGE

Ce Président tenoit à sa femme un langage  
Martial, mais pourtant poliment absolu ;  
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.  
Elle, de son côté, veut avec politesse ;  
C'est par soumission qu'elle se rend maîtresse,  
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir  
Qu'elle voudroit, d'abord c'est lui qui eroit vou-  
loir.

V A L E R E.

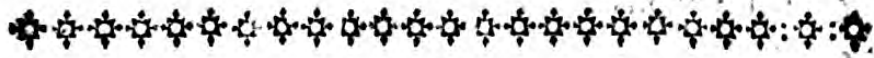
Ah ! je vois à present le nœud de cette affaire :  
La Présidente aura ménagé pour son frere  
La pupile & les biens.

L' H Ô T E S S E.

D'accord; c'est là-dessus  
Que je ferai trembler . . . Je n'en dirai pas plus,  
Sur un seul point fondant le projet que je tente,  
Je ferai déguerpir, morbleu, la Présidente.  
Le Président revêre en elle la vertu,  
A quarante ans, dit-il, en avoir toujourns eû !  
Sa vertu cependant est bien plus jeune qu'elle,



SCENE



SCENE III.

LA TANTE, L'HOTESSE,  
VALERE.

LA TANTE.

Vous causez à ma nièce une peine cruelle,  
Valere, éloignez-vous. Je vous l'ai déjà dit,  
Ni la discrétion, ni la force d'esprit  
Ne pouroient empêcher votre amour de paroître.

VALERE.

D'accord. De ma douleur je ne suis pas le maître,  
Et dans mon désespoir, je les brusquerois tous.  
Que je vous veux de mal, à vous, madame, à vous  
D'avoir consenti. . . .

LA TANTE.

Mais vous sçavez bien, Valere,  
L'ascendant, qu'a sur moi le Président mon frere.

L'HOTESSE.

Inutiles regrets ! comptez sur mon projet.

LA TANTE.

Oiii, mais explique - toi. Mets nous la chose au  
net.

L'HOTESSE.

A ne m'expliquer point, vous dis-je, on m'a con-  
trainte ;

258 LE MARIAGE

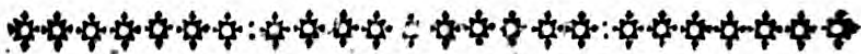
Mais séparons-nous, car je suis toujours en crainte.

C'à jusqu'à nouvel ordre, il faut premièrement  
à Valcre.

Que vous entriez, vous, dans cet appartement.

V A L E R E.

Je vais m'y désoler.



S C E N E I V.

LA TANTE, L'HOTESSE.

LA TANTE.

Que je serai contente,  
Si tu peux me vanger de notre Présidente!  
Qu'elle seroit confusé en cette occasion!  
Sans blâme on peut joiir de sa confusion.  
Elle est vindicative, injuste, méprisante,  
Hypocrite, sans foy.

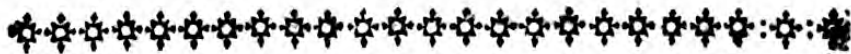
L'HOTESSE.

Fiére, prude & pédante,  
J'acheve le portrait, joignons-y la fadeur;  
C'est elle-même.

*Elle s'en va.*

LA TANTE.

Et c'est ma bête, mon horreur.  
Voir ma nièce à son frere & par force liée,  
La voir à dix-huit ans deux fois mal mariée.  
Que je la plains!



SCENE V.

LA TANTE, LA VEUVE.

LA VEUVE *accourant.*

QU'entends-je ? ah ! je suis hors de moi ;  
Quel bonheur !

LA TANTE.

Qu'est-ce donc ?

LA VEUVE.

Ma tante....

LA TANTE.

Explique-toi !

LA VEUVE.

Je vais sûrement voir rompre mon mariage.

LA TANTE.

Tu te flatte trop-tôt.

LA VEUVE.

Non, non.

LA TANTE.

Tu n'es pas sage ;

Car l'Hotesse elle-même....

LA VEUVE.

Eh ! ce n'est pas cela ;

C'est d'un autre côté que mon bonheur viendra.

Y ij

260 LE MARIAGE

LA TANTE.

Tu rêves ! ton amour & ta douleur te troublent.

LA VEUVE.

Non ; ma joye est sensée, & mes transports redoublent :

Car c'est un homme sage & sensé qui le dit.

Monsieur de Glacignac.

LA TANTE.

Oùi , c'est un bon esprit.

LA VEUVE.

Ce parent au notaire a dit en ma présence,  
Mais d'un sang froid qui marque une pleine assurance,

Le notaire lui-même a paru confondu :

Oùi , disoit Glacignac , mariage rompu ,

LA TANTE.

Tu te flatte, ma nièce, & Glacignac se trompe.  
Non , il ne se peut pas qu'un tel contrat se rompe.

Mon frere & le notaire habiles gens tous deux ..

LA VEUVE.

Monsieur de Glacignac est plus habile qu'eux.

Mariage rompu.

LA TANTE.

Tu dis une chimere.

LA VEUVE.

Non , je n'ai plus d'époux , je puis revoir Valere

FAIT ET ROMPU. 261

LA TANTE.

Mais, si ce qu'on te dit enfin se trouve faux ?

LA VEUVE.

J'en frémis. Ce sera le comble de mes maux.

Plus je vois cet époux, plus je suis à la gêne,

Mon amour pour Valere augmente cette haine ;

Et cette haine, hélas ! par un fâcheux retour,

Semble encor pour Valere augmenter mon amour.

LA TANTE.

Dans cette extrémité l'effort que je puis faire,

C'est de te retenir icy malgré mon frere.

LA VEUVE.

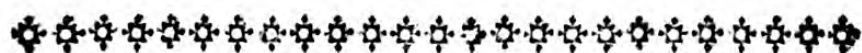
Je ne m'embarque point ma tante assurément.

LA TANTE.

Ils viennent tous ; je vais leur parler fortement.

Mais j'ai beau leur vouloir tenir tête, je n'ose ;

C'est un foible que j'ai, leur présence m'impose.



SCENE VI.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,  
LA TANTE, LA VEUVE.

LA PRESIDENTE à la Cantonnade.

Monsieur le Président me cherche, attendez  
tous.

Au Président.

Icy, Président.



262 LE MARIAGE

LE PRÉSIDENT.

Ah ! Présidente , c'est vous ?

LA PRÉSIDENTE.

J'ai dit que vous vouliez qu'on dinât chez la tante ;

Ai-je tort , Président ?

LE PRÉSIDENT.

Non , jamais Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

L'on a toujours raison quand on pense après vous.

On doit étudier les desirs d'un époux.

Jeune épouse , aprenés que dans la moindre idée

Il faut par un époux être toujours guidée.

Mon exemple en cela vous est d'un grand secours.

LE PRÉSIDENT.

En cela comme en tout.

LA PRÉSIDENTE.

Pour Monsieur , j'eus toujours

Déférence , respect , soumission entière.

LE PRÉSIDENT.

La femme à son mari doit respect la première

Comme au chef ; mais respect qui doit être rendu.

Oùii , je respecte en vous & prudence & vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Respecter , c'est trop dire. Aimez-là.

FAIT ET ROMPU. 263

LE PRÉSIDENT.

Je l'honore ;

C'est le mot.

LA PRÉSIDENTE.

C'est le mot. Je le répète encore ,

Jeune épouse , il faut vivre avec votre époux ,

Comme monsieur & moi nous vivons entre-nous :

Ne le jamais quitter il vous mene à Ligourne.

LA VEUVE.

Non , je reste à Marseille où ma tante séjourne ;

C'est une complaisance au moins que je lui dois

Pour toutes les bontez qu'elle eut toujours pour  
moi.

J'y reste quelques jours.

LA TANTE.

Quelques jours rien ne presse,

Encore faut-il bien qu'elle se reconnoisse.

A peine est-elle encor mariée.

LA PRÉSIDENTE *au Président.*

Est-il vrai ?

Croirai-je qu'on propose un blâmable délai ,

Quand le devoir . . . au fond je ne suis point gênante ;

Mais pour suivre un mari l'on doit quitter sa tante.

Je ne l'exige point . . . & monsieur sçait fort bien

Que je n'ai ni desir, ni volonté sur rien.

264 LE MARIAGE

LE PRÉSIDENT *d'un ton d'autorité.*

Il est vrai ; mais c'est moi , moi , qui veux qu'elle  
suive . . . .

LA PRÉSIDENTE.

Mon sieur veut.

LE PRÉSIDENT.

Oùi , je veux.

LA PRÉSIDENTE.

*Volonté décisive.*

LA TANTE.

Mais il faut voir . . . .

LE PRÉSIDENT.

Ma sœur , l'arrêt est prononcé.

LA VEUVE.

Il faut attendre.

LA PRÉSIDENTE.

Au fond j'ai toujours bien pensé ,

Que vous n'auriez jamais une vive tendresse  
Pour mon frere. Il n'est pas d'une extrême jeu-  
nesse ;

Mais c'est ce qui convient. Il est d'âge à former  
Ces nœuds où l'on ne peut trouver rien à blâmer :  
Car il faut qu'une veuve épouse un homme d'âge ;  
Homme , qui justifie un second mariage ;  
En ôtant tout soupçon qu'un amour excessif  
D'un second mariage ait été le motif.

SCENE



SCENE VII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,  
LA TANTE, LA VEUVE,  
M. LIGOURNOIS.

LIGOURNOIS.

**O**H ! je viens d'inventer un souper de genie.  
Un repas pour la noce, où la cérémonie  
Soit joyeuse malgré le cérémonial:  
Ma sœur la Présidente en veut ; cela fait mal  
Dans un bon repas, mais comme j'ai de la tête,  
J'ai mêlé tout ensemble, au festin qu'on apprête,  
Et du grave & du gai.

LA TANTE *bas.*

Le sot !

LA PRESIDENTE.

C'est un repas  
Superbe, mais modeste.

LIGOURNOIS.

Oh ! ne voilà-t-il pas !  
Vous allez tout gâter par votre modestie.  
J'y voulois du galant, c'est votre antipathie,  
Ma sœur, car vous voulez par vertu de l'ennui.

LA PRESIDENTE.

Mon frere, vous avez moins d'esprit aujourd'hui.

266 LE MARIAGE

Qu'à l'ordinaire.

L I G O U R N O I S.

Oh ! point , c'est toujours tout de même.  
Mais c'est que le transport de mon amour ex-  
trême

Me trouble en m'animant.

L A P R E S I D E N T E.

Paix donc , ou parlez bas ;  
Gar de si vifs transports ne vous conviennent pas.

L I G O U R N O I S,

Quand on est possesseur . . . .

L A P R E S I D E N T E.

Mais soyez donc plus sage ;  
Ces folâtres discours ne sont plus de votre âge.  
Mêlez à votre joye un peu plus de raison ;  
Sous le nom d'amitié , fruit d'arrière saison ,  
Il faut masquer l'amour , en jouir , & se taire.

L I G O U R N O I S.

Je fais l'amour tout haut.

L E P R E S I D E N T.

Que nous veut le notaire ?





SCENE VIII.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,  
LA TANTE, LA VEUVE,  
LIGOURNOIS, LE NOTAIRE,

LE NOTAIRE *en colere.*

**O**N vient de m'exceder, je n'y puis plus  
tenir,

Ces manques de respect se devoient bien punir.

On en manque pour vous, pour votre caractere,

Monsieur, & pour le mien, corriger un Notaire,

Et vouloir reformer un contrat fait par moi,

Qui par la forme sçai regler, fixer la loi !

On dit notre contrat fautif, nul, invalide.

LE PRESIDENT.

Qui dit cela ?

LA PRESIDENTE.

Quoi ?

LIGOURNOIS.

Qu'est-ce ?

LE NOTAIRE.

Un homme qui decide ?

Qui croit qu'un oui, qu'un non froidement pro-  
noncé,

Que parler peu, suffit pour être bien sensé :

Z ij

268 LE MARIAGE

Qui croit en dédaignant ma féconde science,  
Arrêter d'un seul mot un torrent d'éloquence :  
C'est un gascon nommé Glacignac.

LA VEUVE *à part.*

Écoutez.

LA TANTE *à la Veuve.*

C'est, donc là la rupture ?

LA VEUVE *à la Tante.*

Où sur quoi nous comptons.

LE PRÉSIDENT.

Ce Glacignac toujours zélé pour sa parente,  
Disputoit l'autre jour pour la clause importante,  
Pour la dot; mais nous tous l'emportâmes sur lui.

*Il tire un porte feuille.*

Je l'ai mise en billets que je livre aujourd'hui,  
Même dès à présent la voilà toute prête.

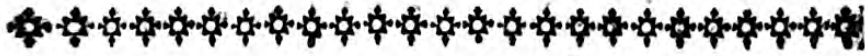
LA PRÉSIDENTE.

Eh ! ce n'est pas cela, monsieur, qui nous arrête.

LIGOURNOIS.

Mais qu'il avance donc, il marche à pas comptés.





S C E N E I X.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,  
LA TANTE, LA VEUVE,  
LIGOURNOIS, LE NOTAIRE,  
GLACIGNAC *vient les saluer tous froidement sans rien dire.*

LE NOTAIRE.

**A**H! nous allons donc voir ici ces nullitez;  
S'il en connoît quelqu'une au moins qu'il la  
désigne.

LA PRESIDENTE.

C'est que comme parent il veut signer.

LE PRESIDENT.

Qu'il signe :

Mais l'on n'a pas besoin ici de ses avis.

LA PRESIDENTE.

Qu'on les écoute, mais qu'ils ne soient pas suivis!

LE PRESIDENT.

Qu'est-ce à dire, monsieur, j'apprens par le No-  
taire,

Qu'au contrat vous trouvez quelque article à  
refaire ?

GLACIGNAC *froidement.*

Peu de chose.



270 LE MARIAGE

LE PRESIDENT.

Voyons ce qui vous a choqué.

GLACIGNAC.

Très-peu de chose.

LE NOTAIRE.

Mais qu'avez-vous remarqué ?

Montrez le nous, voyez.

GLACIGNAC.

C'est une minutie

Sur les qualitez.

LIGOURNOIS.

Oh chacun se qualifie

Comme il veut.

LE PRESIDENT.

Si ce n'est que cela . . . . .

GLACIGNAC.

Cette erreur

Du contrat cépendant alteré la valeur.

Vous qualifiez là cette épousé de veuve,

Dé veuve ! & vous n'avez nullé certainé preuve

Que son mari soit mort. Eh donc ! c'est sans  
raison,

Faussément, qué dé veuve on lui donne lé nom.

C'est uné bagatelle, un rien, uné vetille,

On pourroit corrigeant ce mot par apostille,

Mettre ici, veuvé, dont lé mari n'est pas mort.

LE PRESIDENT.

Qu'est-ce à dire ?

**FAIT ET ROMPU. 271**

**GLACIGNAC.**

Qu'il vit ; eh donc ? l'épouse a tort...

**LIGOURNOIS.**

Est-il ivre ?

**LE PRESIDENT.**

Est-il fou ?

**LA VEUVE.**

Que dit-il donc , ma tante ?

**LA TANTE.**

Je n'y comprends rien.

**LA PRESIDENTE.**

Mais je croirois qu'il plaisante,  
Si je ne connoissois qu'il est très-sérieux.

**GLACIGNAC.**

Veridique dé plus. Si vous avez des yeux,  
Vous pouvez aller voir au port Damis en vic.

**LIGOURNOIS.**

*Il rit.*

De rire son sang froid, ha, ha, me donne envie  
Croire vivant un mort au recit d'un gascon !

**LA VEUVE.**

Ma tante , parle-t-il sérieusement ?

**LA TANTE.**

Non !

Mais expliquez-vous donc.

**GLACIGNAC.**

Jé parle vrai.

**Z iiij**

## LE MARIAGE

LA VEUVE.

Qu'entens-je ?

GLACIGNAC.

Damis est débarqué.

LE NOTAIRE.

Le cas seroit étrange.

LA TANTE.

C'est donc là la rupture ? ah ! quel événement !

LE PRESIDENT.

Mais vous nous annoncez cela tranquillement.

GLACIGNAC.

Et pourquoi voulez-vous que jé mé passionne ?  
 Sçai-je pour ces époux si la nouvelle est bonne,  
 Mauvaise, indifférente, & s'ils s'aiment, ou non ?  
 Eh donc ! temperature est ici dé saison ;  
 Or je débarquois , moi , j'étois sur lé rivage ,  
 Jé venois pour signer à votré mariage ;  
 A l'oreille jé sens murmurer un bruit sourd ,  
 Bruit qui dévient bruiant à méfuré qu'il court.  
 Damis, Damis, Damis, dit on, dé bouche en bou-  
 che,

Damis réjoindra donc sa compagné dé couche ?  
 Dans Maseillé Damis étoit connu très-fort ,  
 Pour lé voir débarquer chacun court sur lé port.

LA PRESIDENTE.

Quoi Damis est ici ?

GLACIGNAC.

Révant en personne.

En le voyant révenir, on s'émeut, on s'étonne.

Moi qui crois tout possible, & né m'émeus dé rien,

J'ai dit, c'est le coufis, il vit, jé le veux bien.

LE PRESIDENT.

Mais il faut s'assurer d'une telle nouvelle.

LE NOTAIRE.

Moi-même je vais voir si la chose est réelle.

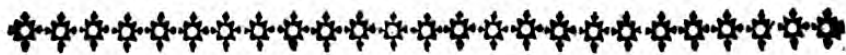
LE PRESIDENT.

Allez, mais en tout cas, donnez-moi le contrat;

Nous pourrons s'il le faut l'annuler sans éclat.

Je suis bien aise enfin de m'en rendre le maître,

Afin que le mari n'en puisse rien connoître.



SCENE X.

LA PRESIDENTE, LA TANTE,  
LA VEUVE, LIGOURNOIS,  
GLACIGNAC.

LA VEUVE.

JE ne puis revenir du coup.

LA TANTE.

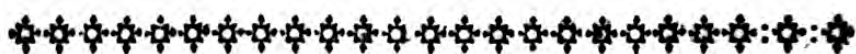
Coup malheureux!

274 LE MARIAGE

Deux maris ! je voudrois qu'ils fussent morts tous deux.

LA VEUVE.

Allons nous renfermer, je ne puis plus paroître.



SCENE XI.

LA PRESIDENTE, LIGOURNOIS,  
GLACIGNAC.

LIGOURNOIS.

**C**E maudit revenant ainsi revivre en traître !  
Ainsi venir m'ôter une veuve, & son bien !

GLACIGNAC.

Il faut bien lui céder le pas, c'est votre ancien.

LA PRESIDENTE.

Monsieur, comme Damis sçaura ce qui se passe,  
Il nous en voudra mal.

GLACIGNAC.

Oùi.

LA PRESIDENTE.

Voyez-le de grace ;  
Vous étiez, m'a-t'on dit, de ses meilleurs amis.  
Il ne convient qu'à vous de parler à Damis ;  
Faites-lui pour nous tous excuse.

GLACIGNAC.

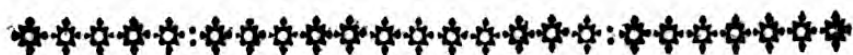
Oùi dà, madame.

LIGOURNOIS.

Et ne lui dites pas que j'épousois sa femme.

GLACIGNAC.

Il ne le sçaura point, le public est discret.



SCENE XII.

LA PRESIDENTE *seule.*

**P**our ne rien laisser voir de mon trouble secret,

Que je me suis contrainte ! étrange conjoncture !

Mon scelerat amant, mon traître, mon parjure,

Ce Damis n'est pas mort ! Fuyons le promptement,

Je serois exposée à son ressentiment.

Il sçauroit que c'est moi qui livrois à mon frere,

Et sa femme, & ses biens. O Ciel ! dans sa colere

Ce brutal me perdrait d'honneur : du moins je puis,

En ne le voyant pas lui cacher qui je suis.

Il ne peut pas sçavoir que je suis Présidente.

Helas ! quand je l'aimai j'étois bien differente

De ce que je suis ; mais au plus vite partons.

Que j'ai bien fait d'avoir pris par fois de faux noms !

276      LE MARIAGE

Mon histoire ne peut avoir été suivie.

Heureux qui peut cacher la moitié de sa vie,

Pour se faire par l'autre un renom de vertu !

C'est dans tout âge avoir très-sensément vécu.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

---

SCENE PREMIERE.

VALERE , L'HOTESSE.

VALERE.

**D**U mariage on vient m'annoncer la rupture ,  
Et le mari crû mort revient; quelle aventure!

L'HOTESSE.

Oùi , la rupture c'est l'autre mari crû mort,  
Qui revient.

VALERE,

Ah ! quel coup !

L'HOTESSE.

Je viens rire d'abord ;  
Car j'ai le tems de rire un peu de votre trouble.  
Et dans ce salon-ci j'attends ce mari double,  
J'entens qui vient doubler ce Ligournois fâcheux:  
Un mari c'étoit peu pour vous , en voilà deux;  
Un amant tel que vous triompheroit de trente.

VALERE.

Toi dans mes intérêts plaifanter !



278 LE MARIAGE

L'HOTESSE.

Je plaisante.

V A L E R E.

Vient-il ?

L' H Ô T E S S E.

Non pas encore, monsieur, sans plai-  
santier,

A ce mari d'abord je vais vous présenter.

Je lui dirai, voilà l'amant de votre femme ;

De votre main, monsieur, présentez-le à madame.

C'est la règle à présent.

V A L E R E.

La tête t'a tourné !

L' H Ô T E S S E.

C'est le meilleur mari, docile & façonné

Au manège qui rend nos maris adorables.

V A L E R E.

Rêve-tu ? Quels discours !

L' H Ô T E S S E.

Discours très-raisonnables.

Je vous explique ici très-sérieusement,

Ce que ce mari fait pour vous en ce moment.

Sur ce mari pour vous tout mon espoir se fonde,

Il revit, il revient exprès de l'autre monde,

Pour ôter à la femme un sot mari qu'elle a,

Et pour vous la donner ensuite il remourra.

N'est-il pas bien honnête ?

V A L E R E.

A cette énigme obscure

FAIT ET ROMPU. 279

Je ne comprends rien ; mais par ta gayeté j'augure...  
J'augure bien, je croi ; mais que croire ? On me  
dit,  
Qu'en public ce Damis. . . .

L'HOTESSE.

C'est par moi qu'il revit.

VALERE.

Quoi ? Comment. . . .

L'HOTESSE.

Ce mari n'est qu'un mari postiche,  
L'image du defunt, qu'en public, moi j'affiche ;  
Un faux Damis enfin. Voilà ce grand secret,  
La veuve est scrupuleuse, & vous vif, indiscret ;  
Je vous avois caché l'époux que je suppose.

VALERE.

Ce n'est qu'un faux mari ?

L'HOTESSE.

Non, qu'à l'autre j'oppose.  
L'énigme est éclaircie. Ce n'est qu'un frere à moi,  
Voyons ; j'entens qu'il fait merveille, je le voi.

VALERE.

Je ne sçai où j'en suis ; en ceci tout m'étonne.

L'HOTESSE.

Damis étoit bouffon, & mon frere bouffonne,  
Fait le mauvais plaisant, pour lui mieux ressem-  
bler.

VALERE.

L'entreprise est hardie, elle me fait trembler.



## S C E N E I I.

V A L E R E , L' H O T E S S E ,  
L E F A U X D A M I S .

D A M I S , *une bourse à la main qui donne  
de l'argent.*

**V**OUS m'étrouffez , messieurs , & votre accueil  
affable ,

Votre zele , morbleu , me ruine & m'accable.

Vous criez en chorus , Damis , Damis , Damis ,

Mon nom me coûte cher , tenez mes bons amis ,

Allez tous en buvant raconter mon histoire ,

Et laissez-moi du moins me reposer & boire.

Vous me regrettiez mort , je l'avois mérité

Que c'est un grand plaisir de mourir regretté !

Mais pour le bien goûter , il faut ma foi revivre ,

M'imité qui pourra , l'exemple est bon à suivre .

V A L E R E .

Je ne puis revenir de mon étonnement .

L' H O T E S S E .

Ma lettre ne t'a point parlé de cet amant ?

C'est un amant secret de la charmante veuve ,

Surcroît de gain pour toi .

D A M I S .

J'en accepte la preuve .

V A L E R E .

## FAIT ET ROMPU. 281

V A L E R E.

Prends ces cens loüis , mais vîte , rassure-moi ,  
Comment te prennent-ils pour Damis ? Et pour-  
quoi . . .

D A M I S.

Je suspens les transports de ma reconnoissance.  
Apprenez qu'il ne fut jamais de ressemblance ,  
Telle qu'entre Damis & moi : Caille jamais ,  
Ni Martin Guerre n'ont vû leurs vivans portrai  
Mieux que Damis ne vit le sien dans ma figure.  
Cela nous fit amis , compagnons d'avanture ;  
Et là-dessus ma sœur a formé son projet :  
Par sa lettre de tout , elle m'a mis au fait.  
A Toulon je me donne à quelques gens de marque  
Pour Damis ; sous son nom avec eux je m'embar-  
que :  
Le vaisseau s'est trouvé plein de ces faineans ,  
De ces marins oisifs , que l'ennui rend friands  
D'entendre raconter , par conséquent de croire ;  
Sur leur crédulité je fonde mon histoire.  
La pitié se saisit de leurs affections :  
Et par le merveilleux de mes narrations ,  
Leur faisant admirer mes fausses aventures ,  
De tous mes auditeurs je fais des créatures.  
Nous abordons enfin , & je fors le dernier  
Du vaisseau , dont chacun veut sortir le premier  
Pour conter au public mes fables sans pareilles :  
Mon Journal augmenté de cent & cent merveilles ;

282 LE MARIAGE

Ces zélez narrateurs ont déjà tant conté,  
Raconté, rajusté, corrigé, commenté,  
Qu'étant tous à présent auteurs de mon histoire,  
Ils vont avoir aussi tous à la faire croire  
Presqu'autant d'intérêt & de plaisir que moi.

V A L E R E.

J'écoute, & j'admire.

L' H O T E S S E.

Oh! c'est mon frere, ma foi,  
Pour l'esprit.

D A M I S.

Ecoutez jusqu'au bout.

V A L E R E.

Par avance,  
Je te promets, mon cher, une ample récompense,  
Agis toujours.

L' H O T E S S E.

Au port te voilà donc rendu?

D A M I S.

Oùi; pour Damis j'arrive ici tout reconnu.  
Voyant tout disposé pour ma brillante entrée,  
Car les gens du vaisseau l'avoient bien préparée,  
Je descends & je cours vers les plus empressez,  
Car ordinairement ce sont les moins senez.  
Sur l'épaule de l'un frappant d'un air affable,  
Au bourgeois caressé, je fais croire ma fable;  
Certain cabaretier ne me reconnoît pas.

## FAIT ET ROMPU. 283

*Ce n'est point lui*, dit-il, parlant à demi-bas,  
*Et chez moi le défunt très-souvent venoit boire.*  
Je cours à lui craignant l'effet de sa mémoire.  
Ah ! cher ami, chez toi le bon vin que j'ai bû !  
Je croi t'en redevoir encore quelqu'écu.  
L'espoir d'un peu d'argent joint à la ressemblance,  
S'est emparé d'abord de la réminiscence.  
Un autre devenu creancier à l'instant,  
Me reconnoît aussi pour en avoir autant.  
Certain gascon m'observe & me tient en bras-  
fiere,  
Je le voyois tout prêt à me rompre en visiere ;  
*Venez dîner chez moi, mon cher, n'y manquez pas !*  
*Oùi Cousin*, m'a-t-il dit, *j'accepté le repas.*  
Un faux brave a paru, j'ai juré qu'à la guerre  
Je l'avois vû, morbleu, plus craint que le ton-  
nere.  
Ainsi pour peu qu'on soit libéral & flateur,  
Du crédule public on sçait gagner le cœur.

### L' H O T E S S E.

Oùi ; mais je vois qu'icy ce public entre en foule,  
Ton appartion surquoi ton projet roule,  
A fait croire Damis vivant, c'étoit ton but ;  
Mais s'il falloit qu'enfin quelqu'un te reconnut,  
Te soupçonnât, ceci pouroit changer de face,  
Ne t'expose donc plus à cette populace.  
Pour revoir ce Damis ils veulent tous entrer,  
Allons adroitement les faire retirer.

Aa ij

284 LE MARIAGE

*à Valere à Damis.*

Venez. Toi, reste là, je reviendrai te joindre.

V A L E R E.

Nulle difficulté, n'est-ce pas ?

D A M I S.

Pas la moindre.

L' H O T E S S E.

Tu sçais ton rôle ?

D A M I S.

Oùï ; mais rejoins-moi promptement.

L' H O T E S S E.

*à Valere.*

Vous, je vais vous instruire un peu plus ample-  
ment.

D A M I S.

Vas par l'autre côté m'ouvrir cette autre porte.

L' H O T E S S E.

Eh ! ne crains rien.

D A M I S.

Va donc dissiper la cohorte.

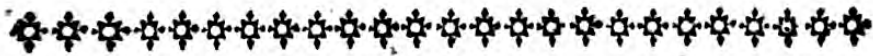
V A L E R E.

Je n'en puis revenir ! un projet si hardi  
Me fait trembler, j'en suis encor tout étourdi,  
Le moindre contre-tems perdroit tout.

D A M I S *seul.*

Bon courage.

Valere est libéral, couronnons notre ouvrage.



S C E N E III.

FAUX DAMIS, GLACIGNAC.

GLACIGNAC *à part.*

C'É Damis est un fourbe à coup sûr.

D A M I S.

Qui vient-là ?

GLACIGNAC.

Mes yeux de plus en plus me confirment qu'il a  
Le portrait du défunt calqué sur son visage.

D A M I S *à part.*

Ah ! ah , c'est ce Gascon qui croit du rivage,  
*J'accepte le repas.* Je tremble cependant,  
Car on m'a dit qu'il est parent du Président.

GLACIGNAC *à Damis.*

Un Cousin que j'avois en trépassant jé pense,  
Vous a par testament légué sa ressemblance.

D A M I S.

Je croyois être lui.

GLACIGNAC.

Qué mé ditéz-vous-là ?

Il est mort. Jé né sçai si vous sçavez cela.

D A M I S.

Je devrois l'être au moins , les périlleux voyages,



286 LE MARIAGE

Les corsaires, la mer, les écueils, les naufrages...  
Mais je suis débarqué sain & sauf, c'est le bon.

GLACIGNAC.

Vous débarqué ! c'est donc de la barque à Caron?

DAMIS.

Oùï, j'ai sur l'estomach encor une onde noire,  
Pour la faire passer, cher cousin allons boire,  
Vous m'avez dit tantôt, j'accepte le repas.

GLACIGNAC.

Non, je suis dé la nôce, & je n'accepté pas.  
La veuvé dé Damis ici sé rémarie.

DAMIS.

Oùï, ma femme vouloit . . . .

GLACIGNAC.

Veuvé donc, je vous prie,  
Veuvé, très-veuvé ; car feu Damis . . . .

DAMIS.

Point de feu.

GLACIGNAC.

Jé vous dis, feu Damis, mon cher, m'aimoit un  
peu.

Feu Damis . . . .

DAMIS.

Oh ! feu, feu . . . l'épithete m'offense.

GLACIGNAC.

Dé tout il mé faisoit exacté confidence.

FAIT ET ROMPU. 287

D A M I S.

J'étois un jour . . . .

G L A C I G N A C.

Non pas.

D A M I S.

J'allai . . .

G L A C I G N A C.

Non, non.

D A M I S.

Comment ?

G L A C I G N A C.

J'étois , j'allai , n'est pas s'exprimer congrument.  
La façon de parler , me semblé , n'est pas bonne :  
Damis , à votre égard , est la tiercé personne ;  
Vous devez dire , vous , il étoit , il alla,  
Non pas , j'étois , j'allai , c'est mal dit qué céla ;  
Jé né pardonne point les fautés de grammaire.

D A M I S.

Ce badinage enfin cessera , je l'espère.

G L A C I G N A C.

Prouvez donc gravément qué vous êtes Damis.  
Vous vous souvenez bien qu'il fut de mes amis ,  
Quoique parent ; un jour , vous en souvient sans  
doute ,

Il vint chez moi , sa bourse étoit à vau de route :

Or devinez combien jé lui prêtai d'argent ?

D A M I S.

Combien , je n'en ai pas le calcul bien présent ;

288 LE MARIAGE.

Car comme étourdimement j'emprunte, je m'en-  
dette,

Étourdimement j'oublie aussi ce qu'on me prête.  
Mais je me souviens bien que quand je vous han-  
tois,

Tantôt vous me prêtiez, tantôt je vous prêtois,  
Et prêterai de plus, je suis toujours le même.

GLACIGNAC.

Avant que de prêter il faut rendre.

DAMIS.

Que j'aime  
Ces maximes d'honneur, d'exacte probité!  
Ma bourse s'ouvre. Eh bien, que m'avez-vous  
prêté!

GLACIGNAC.

Cinquanté louis d'or neufs.

DAMIS *comptant.*

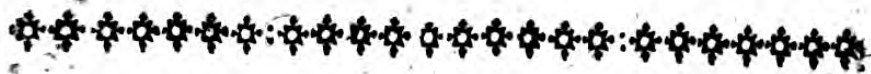
Justement, c'est la somme ;  
Je m'en souviens fort bien ; & même en galant  
homme

*à part.*

Je vous rends sans quittance...on aura son secours  
Pour de l'argent.



SCENE



S C E N E I V.

GLACIGNAC, LE FAUX DAMIS,  
VALERE, L'HOTESSE.

L' H O T E S S E *courant*  
*étourdiment à Damis.*

**J**oignons-le. Ah! mon frere, j'accours...

G L A C I G N A C.

Ton frere!

V A L E R E *bas à part.*

Elle nous perd.

L' H Ô T E S S E.

Oùi, monsieur est mon frere,  
Frere de lait, s'entend; tous deux la même mere,  
Mere nourrice.

G L A C I G N A C.

Eh donc! la sœur d'un Damis faux!  
Immobilés tous deux! jé vous fixe en deux mots,  
Jé vous pétrifie.

D A M I S *d'un air de confiance.*

Oùi.

G L A C I G N A C *à Valere.*

Vous vif commé salpêtré,  
Monsieur, vivacité dont on n'est pas lé maîtré,

290 LE MARIAGE

Jé vous ai vû tantôt très-vif, vû dé mes yeux  
Parler très-vivément à la veuvé ; & tant mieux ;  
Tant mieux , qué vous aimiez cetté veuvé char-  
manté.

Jé vous protégérai contré la présidenté.  
Liguons-nous pour punir l'injusticé qu'elle a.  
Dépétrifiez-vous, jeunt amant, touchez-là.

V A L E R E.

Quel bonheur !

G L A C I G N A C.

Comménçons par vous rendre la sommé  
Qué j'ai prisé par jeu, pour révirer votre hommé.  
J'emprunte un badinant, mais jé rends tout dé  
bon ;

Car en ce cas , mon cher , jé né suis point garçon.

D A M I S,

L'honnête homme !

G L A C I G N A C.

Soyons amis à touté épreuvé.

V A L E R E.

De tout mon cœur.

G L A C I G N A C.

Voici votre adorablé veuvé.

Jé vous laissé tous trois suivre votre projet :  
Pour votre surété, moi , j'aurai l'œil au guet.

V A L E R E.

Que ce projet fera difficile à conduire !



SCENE V.

LE FAUX DAMIS, VALERE;  
L'HOTESSE, LA VEUVE.

L'HÔTESSE.

**D**E ce qu'on lui cacheoit il est tems de l'in-  
struire.

VALERE.

Elle ne sçait donc pas que c'est un faux époux?

L'HOTESSE.

Non, elle s'en croit deux, deux, qu'en rêvant à  
vous,

Elle donne, je croi, de tout son cœur au diable!

VALERE.

Dissipons promptement le chagrin qui l'accable!

LA VEUVE *demi haut.*

Ce mari qui m'avoit trahie en cent façons,

Il faut donc le revoir? il le faut bien, allons.

L'HÔTESSE *imitant la voix de la  
Veuve.*

Faut-il, quand un mari de l'autre me délivre,

Qu'il ne m'en puisse pas délivrer sans revivre?

VALERE.

Suspendez vos chagrins.

LA VEUVE *sans voir Damis.*

Valere , laissez-moi.

*Elle aperçoit Damis.*

Eh , ne voyez-vous pas mon mari ?

L'HÔTESSE

Non , ma foi.

V A L E R E .

Reprenez vos esprits , rassurez-vous , madame,

L'HÔTESSE.

*à Valere.*

Laissez - là dans l'erreur. J'aime à voir que la  
femme

Nous prouve qu'il pourra tromper nos gens.

V A L E R E .

Où ; mais

Elle souffre.

L'HÔTESSE.

On en a plus de plaisir après.

V A L E R E .

Ce n'est point la Damis , madame.

LA VEUVE.

Quoi ? qu'entens-je ?

L'HÔTESSE.

Ce n'est point le deffunt , ni prenez plus le  
change.

LA VEUVE.

Ah ! quelle ressemblance !

**FAIT ET ROMPU. 293**

**D A M I S.**

En cette occasion,

Je ne serai mari qu'avec discrétion.

**L A V E U V E.**

Le même son de voix !

**L' H Ô T E S S E.**

Quelque épouse rusée,

Quelque femme de bien à conscience aisée,  
S'y tromperoit exprès pour t'aimer par devoir.

**V A L E R E.**

Ne perdons point le tems.

**L A V E U V E.**

Faites-moi donc sçavoir

Votre dessein.

**V A L E R E.**

Il est très-simple. On va se plaindre,  
Blâmer le Président, le presser, le contraindre  
A rendre votre dot, à biffer le contrat :  
Par avance je viens d'intimider ce fat.

**L A V E U V E.**

Quoi donc ? il va le voir, lui parler ! ah je  
tremble !

**D A M I S.**

Oubliez-vous déjà qu'à Damis je ressemble ?  
Apprenez que d'ailleurs j'ai sçu tous ses secrets.  
Vous voyez son esprit en moi, comme ses traits.  
Je fus pendant deux ans son ami de voyage.

B b iij

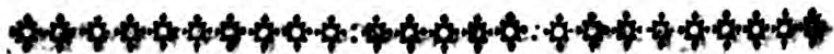


294 LE MARIAGE

Lorsqu'il s'embarqua même au tems qu'il fit nau-  
frage ,  
Il me laissa gardien d'un nombre de papiers ,  
Contrats , titres , journaux , modestes sotifiers ,  
Libelles médifans , sur tout contre ses proches ,  
Contrat de mariage ; enfin j'ai plein mes poches  
De tout ce que j'ai eu me devoir au besoin  
Servir à tout venant de preuve , & de témoin.  
Je ferois son histoire à la famille en face ;  
Et l'histoire en défaut , le roman la remplace.  
Si Damis en un mot revenoit aujourd'hui ,  
Je lui soutiendrois , moi , morbleu que je suis  
lui.

V A L E R E .

Jouïez bien votre jeu , le Président s'avance.  
Je cours le rejoindre.



S C È N E V I .

LE FAUX DAMIS , L'HOTESSE ,  
LA VEUVE , LE PRESIDENT ,  
V A L E R E .

LA V E U V E .

A H ! vous risquez trop je pense  
L'H Ô T E S S E .

Feignons de ne point voir qu'il nous voit .

FAIT ET ROMPU. 221

D A M I S *bas.*

Tenez bon.

*Il hausse la voix.*

Ne tient-il, morbleu, qu'à demander pardon,  
Quand d'infidélité vous êtes convaincuë ?  
Redoutez ma fureur.

L A V E U V E.

Fureur mal entenduë ;

C'est sur le Président qui dispoisoit de moi  
Qu'elle doit retomber.

L' H O T E S S E *bas à la veuve.*

Fort bien, fort bien ! ma foi  
Riposter prestement c'est un talent femelle.

D A M I S.

Quoi c'est le Président qui vous rend infidelle ?

V A L E R E *au Président.*

N'avancez pas, laissons passer cette fureur.

D A M I S.

Ce Président rend donc public mon deshonneur ?  
J'entends le vaudeville, & tout Marseille crie,  
Tu fois le bien venu, ta femme se marie.  
Ventrebleu !

L' H O T E S S E.

Mais, monsieur, des gens nous avoient dit  
Qu'ils vous avoient vû mort.

D A M I S.

Eh ! vous l'avois-je écrit ?

B b iij

296. LE MARIAGE.

LE PRÉSIDENT.

Toujours mauvais plaisant, voilà son caractère.

DAMIS.

Me faire un tel affront, & pardevant notaire !

LA VEUVE.

Je n'y puis plus tenir.

L'HÔTESSE.

Séparez-vous en paix

Du moins.

DAMIS.

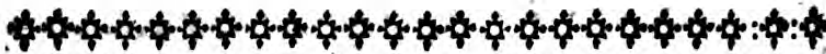
Nous y vivrons ne nous voyant jamais.

LA VEUVE.

Près de ma tante allons chercher un sûr azile.

DAMIS.

Me voilà demi veuf.



SCENE VII.

LE FAUX DAMIS, LE PRÉSIDENT,  
VALERE.

LE PRÉSIDENT.

LE voilà plus tranquille ;  
Avançons.

VALERE.

Je vous laisse.

# FAIT ET ROMPU. 297

LE PRÉSIDENT.

Ah ! ne me quittez pas.

DAMIS *se radoucissant & ôtant son chapeau.*

N'ayez pas peur, monsieur ; j'ai pour les magistrats *en colere.*

Déference, respect... mais rancune tenante,  
Car ventrebleu. . . .

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, en affaire importante,  
Quoique de conseils, moi, je n'aye pas besoin,  
En décidant j'admets un ami pour témoin.

DAMIS.

Pour Juge même, soit ; j'aime un juge d'épée,  
Il expedie en bref : au fait, dot usurpée. . .

*Il tire un contrat.*

Contrat de mariage en main. . . . . mari très-prompt

Lisez. . . comptons. . . rendez. . . reste à vanger l'affront.

VALERE.

Il n'est point question d'affront, ni de vengeance,  
Monsieur le Président veut ici ma présence,

Pour n'avoir avec vous nulle discussion :

Un mot finira tout, sans bruit, sans passion.

Monsieur déjà fâché, qu'à tort chacun le blâme

De vouloir disposer des biens de votre femme,

Veut les rendre.

298 LE MARIAGE

LE PRÉSIDENT.

Oùi , monsieur , non qu'on ait peur de  
vous ;

Mais je veux dissiper les faux bruits.

D A M I S d'un ton doux.

Mon courroux

Sur ce premier article avec raison s'apaise ;

*En colere.*

Passé pour revenir , & c'est par parenthese

Que j'accepte votre offre , & que je suis content.

J'interromps mon courroux , monsieur le Prési-  
dent ,

Par raison , par égards pour votre caractère.

Mais , moi bleu , je reprends le fil de ma colere ,

En pensant qu'il existe un diffamant contrat ;

Chacun l'a vû signer , ma honte a fait éclat.

Au gré de l'offensé , l'offense se répare ;

Chacun a là-dessus son foible ; moi bisarre ,

Délicat sur l'affront , pour le laver , je veux

Lacerer en public ce contrat scandaleux.

LE PRÉSIDENT.

Caprice en effet ; car de lui-même il s'annule ,

Vous vivant.

V A L È R E.

Il est vrai , caprice ridicule.

*Au Président.*

Vous lui devez pourtant ce bisarre plaisir ;

Vous aviez un peu tort.

FAIT ET ROMPU. 299

LE PRÉSIDENT.

Contentons son desir ;  
C'est minutie au fonds qui m'est indifférente.  
A l'égard de la dot je la livre à la rante ,  
Et non pas à vous ; car par mon autorité ,  
Pour mettre le debris des biens en sureté ,  
Je vous fis séparer.

DAMIS.

Séparer ! autre injure  
Qu'on me fit , moi parti , mais par chicane pure.  
Est-ce que l'on separe un mari par deffaut ?  
A certains magistrats... oiii c'est-là ce qu'il faut ;  
Ils sçavent , profitant de ce qui nous afflige ,  
Mettre, ainsi que nos biens, nos femmes en litige.

VALERE au Président.

C'est un reste de fiel ; excusez.

DAMIS.

Notre dot ,  
Du moins si je mourrois , n'ira plus à ce sot ,  
Frere de votre femme ; avec horreur je pense  
Qu'il puisse avoir par vous ma femme en survi-  
vance.

VALERE.

Vous voilà donc d'accord ?

LE PRÉSIDENT.

Je vais prendre la haut  
Le contrat , les billers , enfin ce qu'il vous faut.

300 LE MARIAGE

Messieurs , entrez toujours dans la salle prochaine :

Je vous joins à l'instant.

D A M I S.

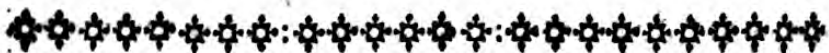
Je renonce sans peine

A la dot , car sur mer je gagne assez d'argent.

Le desir de vengeance est un desir urgent ,

Contentons-le J'irai joindre après ma chaloupe ;

Heureux qui fuit sa femme avec le vent en poupe.

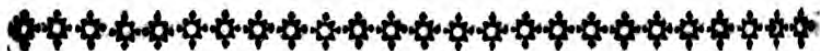


S C E N E V I I I.

LE PRESIDENT *seul.*

J' Ai bien mené cecy , prudence , fermeté  
Prévoyant tout , en tout de la formalité ,  
Suivant exactement les loix les plus severes.

J'admire mon talent pour les grandes affaires,  
Prononçant , décidant, je suis content de moi!



S C E N E I X.

LE PRESIDENT , LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE *à part.*

I L faut approfondir un peu ce que je voi.  
*au Président.*

Je vous cherche par tout.

FAIT ET ROMPU. 301

LE PRÉSIDENT.

Je vous cherche de même.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai point respiré depuis le trouble extrême,

Que m'a causé tantôt ce grand événement.

Enfin j'ai réfléchi de sang froid, murement ;

Mais qu'a produit la peur que vous a fait Valere ?

LE PRÉSIDENT.

J'ai sans m'intimider, en traitant cette affaire,

Gardé le decorum, & parlé hautement.

Je vais livrer la dot à la tante.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ?

LE PRÉSIDENT.

Je croi avoir bien fait, parlez.

LA PRÉSIDENTE,

Que puis-je dire ?

Dès que vous décidez, c'est à moi de souscrire,

LE PRÉSIDENT.

D'accord ; mais vous devez m'approuver ample-  
ment.

LA PRÉSIDENTE.

Je me tais.

LE PRÉSIDENT.

Je veux, moi, je veux absolument

Que vous parliez.

LA PRÉSIDENTE.

Parlons, mais par obéissance.



302 LE MARIAGE

Ne livrez rien encor.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que par prudence,  
J'avois déjà tout seul d'abord imaginé.

LA PRÉSIDENTE.

Suspendez . . . .

LE PRÉSIDENT.

Oùi , j'étois déjà déterminé  
A suspendre pour . . . .

LA PRÉSIDENTE.

Pour aprofondir un doute.

LE PRÉSIDENT.

Ce doute m'est venu ; parlez , je vous écoute.

LA PRÉSIDENTE.

Quelqu'un m'a dit tout bas qu'il croit ce Damis  
faux.

LE PRÉSIDENT.

J'en ai quelque soupçon , il m'a dit certains  
mots. . . .

LA PRÉSIDENTE.

Il faut dissimuler , l'affaire est délicate.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que je vous dis , avant que l'on éclate,  
Je suis d'avis de . . . de . . .

LA PRÉSIDENTE.

Pour aprofondir mieux

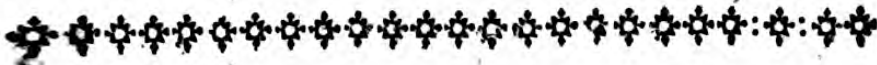
Des faits , qui là-dessus m'ont fait ouvrir les yeux ;

FAIT ET ROMPU. 303

Laissez-moi seule agir , sur ce que je soupçonne.

LE PRÉSIDENT.

Oiii , ma femme , agissez seule , je vous l'ordonne.



SCÈNE X.

LA PRÉSIDENTE *seule.*

**J**E jouë icy gros jeu ; car si c'est ce Damis ,  
Qui devint le plus grand de tous mes ennemis ,  
Après avoir été la trop crédule amante ,  
S'il sçavoit que c'est moi qui suis la Présidente ,  
Il me perdrait d'honneur , pour se vanger de  
de moi . . .

Le parti que je prens est le plus sûr , je croi.  
Sous un nom étranger à Damis annoncée ,  
Je pourai m'éclaircir , le voir coëffe baissée ;  
Si c'est lui , livrons tout , il n'y faut plus songer ,  
Et si ce n'est pas lui , j'éclate sans danger.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

---

## SCENE PREMIERE.

### LE FAUX DAMIS *seul.*

**O**N ne vient point finir , ce contre-tems m'étonne.

Me soupçonneroit-on ? Pour peu qu'on me soupçonne ,

Ma foi, pour esquiver , regagnons notre esquif ;

Ravoir la dot pourtant , c'est le point décisif ;

S'ils me vont disputer mon nom , ferai-je face ?

Voyons ; car j'ai tantôt gagné la populace ;

Mais au moindre revers je ne m'y fierois plus.

La faveur populaire est un flux & reflux ,

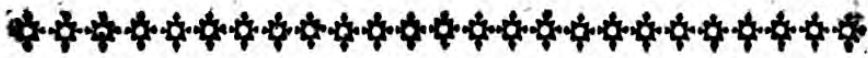
Tantôt blâme excessif , tantôt louïange outrée ,

A Damis avec joye ils ont fait une entrée ;

Avec joye ils verroient leur Damis au carcan.



SCENE



SCENE II.

LA PRESIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRESIDENTE *seule.*

**I**L me paroît Damis, mais assurons-nous-en ;  
Pour l'observer de près, & n'être point con-  
nuë,

Parlons-lui coëffe basse.

D A M I S.

Oüi, cette-dot reçüe,  
*appercevant la Présidente.*

Je disparoitrois...mais on m'examine fort.

Que me veut cette femme ? Evitons son abord.

Mais je ne puis rentrer, elle barre la porte.

L A P R E S I D E N T E *à part.*

Ce n'est pas lui.

D A M I S *à part.*

Morbleu, faisons du moins en sorte  
D'é luder l'embarras du questionnement.

L A P R E S I D E N T E.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement ;  
Je voudrois bien sçavoir...

D A M I S.

Avant de vous entendre,

## 306 LE MARIAGE

Madame, je voudrais d'abord par vous apprendre . . .

**LA PRÉSIDENTE.**

Répondez-moi d'abord.

**DAMIS.**

Je vous réponds après.

**LA PRÉSIDENTE.**

Répondez-moi, monsieur, d'abord sur quelques faits.

**DAMIS.**

Dites-moi si . . .

**LA PRÉSIDENTE.**

Parler tous deux, c'est se confondre ;  
Tous deux questionner, au lieu de se répondre.  
Je veux sur une affaire un éclaircissement ;  
Ecoutez-moi, je vais m'énoncer clairement.

**DAMIS.**

Souffrez que le premier clairement je m'énonce.

**LA PRÉSIDENTE.**

Par politesse au moins, d'abord une réponse.

**DAMIS.**

Sçachons . . .

**LA PRÉSIDENTE.**

C'est éluder un peu grossièrement.

**DAMIS.**

Je n'élude point ; c'est que naturellement  
En conversation je prends mon avantage.

## FAIT ET ROMPU. 307

Chacun a pour briller ses talens en partage.  
Tel en répondant juste à chaque question,  
Fait voir modestement son érudition :  
A bien questionner moi je mets ma science.

LA PRÉSIDENTE.

N'oser répondre, c'est marquer sa défiance,  
Ou c'est me mépriser ; car au premier venu  
Vous contez, racontez ce que vous avez vû  
En voyageant.

DAMIS.

D'accord ; mais las de verbiages,  
Je vais faire imprimer ma vie & mes voyages,  
Qui se vendront chez Jean Gilles Joffe à Lyon,  
Vous pourrez acheter toute l'édition.

LA PRÉSIDENTE.

En plaisantant ainsi vous croyez m'éconduite ;  
Mais si sur deux points seuls vous ne daignez  
m'instruire,  
Je ne vous quitte point, je vous suivrai partout.  
Je suis femme obstinée, & je vous pousse à bout.

DAMIS.

S'il s'agit de deux mots, je suis civil, honnête,  
Et pour les Dames, j'ai toujours réponse prête.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez donc.

DAMIS.

Parlez, je réponds si je puis.

C c ij

308 LE MARIAGE

LA PRESIDENTE.

Je voudrois bien sçavoir de vous . . .

D A M I S.

Quoi ?

LA PRESIDENTE , *elle ôte sa coëffe.*

Qui je suis ?

D A M I S.

Qui vous êtes ? parbleu vous devez vous con-  
noître.

LA PRESIDENTE.

Voyez , examinez , rêvez qui je puis être.

Mon autre question c'est de vous demander ,

Qui vous êtes ?

D A M I S.

Fort bien. C'est fort bien préluder !

Jamais femme n'a fait questions plus sensées ,  
Plus précises surtout , ni moins embarrassées...

LA PRESIDENTE.

J'y pourois mettre encor plus de précision.

Un seul mot des deux points fait la décision ;

Dites-moi qui je suis , je sçaurai qui vous êtes.

D A M I S.

Toutes vos questions sont sentences complètes :

Vous m'inspirez , madame , une estime pour  
vous ,

Un desir de lier connoissance entre nous.

LA PRÉSIDENTE.

C'est dire, que jamais elle ne fut liée.

DAMIS.

C'est dire que l'on peut vous avoir oubliée :

Je vous remets pourtant, cette bouche, ces yeux...

Un certain assemblage, & noble & gracieux....

Mais dans trois ou quatre ans j'ai vû dans mes  
voyages,

En femmes seulement vingt milliers de visages;

Ils sont tous gravez-là; mais quoi? Vous sçavez  
bien

Que le plan d'un cerveau n'est pas plus grand qu'  
rien.

Tous ces portraits y sont peints les uns sur les  
autres,

Tant de traits différens mêlez avec les vôtres,

Font un broüillamini que je débrouïillerai;

Et tantôt à coup sûr je vous reconnoîtrai.

Mais j'ai pour le présent une affaire pressée.

LA PRÉSIDENTE *à part.*

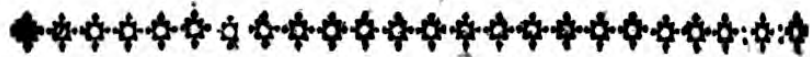
N'éclatons pas d'abord; mais en femme sensée,

En démasquant le fourbe, assûrons-nous de lui,

Pour pouvoir achever notre nôce aujourd'hui.







SCENE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC,  
L'HOTESSE.

DAMIS.

**L**A voilà partie. Ah ! ceci me déconcerte.  
Monsieur de Glacignac, la trame est découverte.

L'HOTESSE.

Je ne le sçai que trop ; je suis au désespoir.  
La prude soupçonnoit , elle a voulu te voir.

DAMIS.

Quoi , c'est la Présidente ?

GLACIGNAC.

Elle-même.

DAMIS.

Qu'entens-je ?

GLACIGNAC.

Paix , né mé troublés pás ; là-dessus jé m'arange.

DAMIS.

Surquoi ?

GLACIGNAC.

Tu m'as montré ces papiers de Damis,  
Ces journaux , qu'en mourant le défunt t'a remis.

FAIT ET ROMPU. 315

D A M I S.

Et bien ?

L' H Ô T E S S E.

Sur ces papiers, qu'elle est votre esperance ?

D A M I S.

Parlez donc.

L' H Ô T E S S E.

Hâtons-nous.

G L A C I G N A C.

Jé pensé & jé répensé. . . .

D A M I S.

Mais je suis découvert ; pensés dont promptement.

G L A C I G N A C.

Les expédiens sûrs mé viennent lentément ;

Mais nous aurons main forté , en tout cas.

D A M I S.

Ah ! je tremble.

G L A C I G N A C.

A mon égard jé suis tranquillé , cé mé semblé ;

Au sujet dé Damis , si l'on m'inquiétoit ,

Jé dirois bonnement j'ai crû que cé l'étoit ;

Vous né pouriés pas vous , diré , jé croyois l'être.

D A M I S.

Vraiment non. C'est pourquoi , moi , je veux disparaître.

G L A C I G N A C.

Révoyons ces papiers , ces lètrés du défunt.

312 LE MARIAGE

D A M I S.

Tenez ; mais je n'ai vû parmi ces noms d'em-  
prunt

Aucun de ceux , qu'a pris jadis la Présidente.

L' H Ô T E S S E.

Damis fut son amant pourtant , chose constante.

G L A C I G N A C.

Lifons tranquillement.

D A M I S.

Lifez , mais hâtez-vous.

G L A C I G N A C.

Voici bien des billets , jé veux les lire tous

A mon aisé.

D A M I S.

Morbleu ! mais nul nom de la prude.

L' H Ô T E S S E.

Il faut voir. Ce doit être à tous trois notre étude.  
Selon ceux qu'elle aimoit , en changeant de pays,  
Elle changeoit d'état, de nom, comme d'habits ;  
En intrigues d'amour ce fut un vrai Prothée.

D A M I S.

Moi , j'ai vû du défunt chaque intrigue cottée  
Sur son journal galant.

L' H Ô T E S S E.

Moi , je sçais quelques faits.  
Voyons s'ils quadreroient au journal, aux billets.  
N'y

## FAIT ET ROMPU. 313

N'y trouverions-nous point une modeste Hortense ,

Qui gaignoit tous les cœurs par sa fine innocence,  
Quand les filles encor plaisoient par la pudeur ?

D A M I S.

Damis étoit du goût d'aprént , par malheur ;  
Sur son journal galant je n'ai point vû d'Hortense ;

L' H Ô T E S S E.

De ce Prothée en fille, autre histoire : En Provence,  
Sur mer , on lui donnoit une fête , un cadeau ,  
Opéra , dieux marins, mascarade sur l'eau ;  
Elle y faisoit Thétis ; il survint un orage ;  
Tout enfonce , un Triton la prend sur son dos ;  
nage ,

Et veut, toujours nageant, promesse d'épouser ;  
Elle étoit fiere ; mais comment le refuser ?

Il peut par désespoir se noyer avec elle :

J'épouse , sauvez-moi , dit enfin la cruelle.

Mariage dans l'eau , qui ne tint pas, dit-on.

D A M I S.

Je rêve... Non, Damis ne fut point ce Triton ;  
Du moins dans son journal je n'en ai point de  
note.

L' H Ô T E S S E.

Attendez , attendez : La prude eut la marotte  
Jadis de ces romans, dans le goût pastoral....

D A M I S.

Ah! sur ce ton, j'ai vû des traits dans mon journal.

*Tome IV.*

D d

314 LE MARIAGE

L'HOTESSE.

En Provence autrefois, mascarades champêtres,  
Nos amans en bergers chantoient au pied des  
hêtres

Et Tirfis & Silvie, & Damon & Philis....

GLACIGNAC.

Jé voy dans cé billet du Damon.

L'HOTESSE.

Ou ?

GLACIGNAC.

Tiens, lis,

L'écriture fans doute est dé la Prédidenté,  
Jé la connois.

DAMIS.

Lifons ; est-elle convainquante ?

L'HOTESSE.

Non, voyons l'autre : Oüi, c'est son écriture  
aussi ;

Car elle a devant moi fait une liste icy  
Des priés pour la nôce.

DAMIS.

Ah ! parbleu je respire.

L'HOTESSE.

Cette lettre vaut bien la peine de la lire.

DAMIS.

Jé n'aurois jamais pu deviner sans vous deux...

## FAIT ET ROMPU. 315

L' H O T E S S E.

Dans celle-ci Damon est encore amoureux;  
Voyons l'autre. Ah ! ma foi Damon cesse de l'être,  
Parce qu'on l'a rendu trop-tôt heureux peut-être.  
Justement ! on s'en plaint en champêtre jargon.

*Elle lit.*

La fidele Silvie au volage Damon.

Hon ! hon !

*Traître , parjure , tu dis que les bergers délicatement amoureux , s'offensent du mot de contrat. ; mais ce contrat ne me le promis-tu pas, lorsque ta délitatesse exigeât de la mienne que le don libre de nos cœurs précédât la signature ? Que la signature le suive donc , ingrat ; que Damon & Silvie , après avoir suivi la loy des bergers , subissent enfin la loy du contrat ?*

D A M I S.

Je tirerai parti de ce billet lyrique.

L' H O T E S S E.

Il faut voir en secret cette Silvie antique ;  
Qui de nous la verra ?

G L A C I G N A C.

Cé né peut être moi ;

Ellé croiroit. . . .

L' H O T E S S E.

Voyez là-bas , je l'apperçoi.

D d ij

316. LE MARIAGE

D A M I S.

Est-elle seule ?

L' H O T E S S E.

Oüi.

D A M I S.

Bon. Je risque l'abordage.  
Faites le guet, pendant que je la contregage.

L' H O T E S S E.

Oüi ; car en cas d'allarme on le feroit sauver.

G L A C I G N A C,

Comptez sur nous.



S C E N E IV.

LE FAUX DAMIS, LE PRESIDENT,  
LA PRESIDENTE.

*Ces deux derniers dans le fond du Théâtre.*

D A M I S à part.

**A**llons ; mais qui la vient trouver ?  
Ah ! c'est le Président : morbleu , si je retarde ,  
Il ne sera plus tems peut-être....on me regarde....  
On vient à moi....risquons. Oüi , le mari présent  
Rendra le coup plus vif , plus fort , & plus pres-  
sant.

FAIT ET ROMPU. 317

LE PRÉSIDENT.

Mais en public du moins je veux qu'il se retracte,

LA PRÉSIDENTE.

Vous pourriez le punir; votre justice exacte  
Cede à votre bonté pour éviter l'éclat ;  
Mais soyez sûr , monsieur , que c'est un scélérat ?  
Non , ce n'est point Damis , ce n'est qu'un insigne  
fourbe.

LE PRÉSIDENT.

Qu'aprens-je ici , monsieur ? joier un rôle in-  
digne !

DAMIS.

Je respecte l'arrêt que madame a donné ,  
Je me tiens criminel , si je suis condamné  
Par la plus pénétrante & la plus équitable ,  
Par la plus vertueuse & la plus respectable....  
En un mot je souscris à sa décision;  
Mais la prenant pour juge avec soumission ,  
Je puis , sans l'offenser , recuser sa mémoire.  
Vous souvient-il d'un fait , ( il est à votre gloire )  
Sur lequel j'ai reçu plusieurs lettres de vous ?

LA PRÉSIDENTE.

De moi , monsieur ?

LE PRÉSIDENT.

Non , non ; vous vous mocquez de nous ;  
Jamais autre que moi n'eut lettres de ma femme.

D d iij





318 LE MARIAGE

D A M I S.

Celles que j'ai , monsieur , font honneur à ma-  
dame.

L A P R E S I D E N T E.

Vous avez , dites-vous ? . . . .

D A M I S.

Belles moralitez ,  
Lettres de votre main , par où vous m'exhortés  
A réformer mes mœurs sur quelque bon modele.

*Au Président.*

Madame...à ses devoirs ne borne point son zele ,  
Elle se charge encor de la vertu d'autrui.

L E P R E S I D E N T.

Monsieur vous connoît bien , j'en conviens avec  
lui.

D A M I S *à part.*

Bien mieux qu'elle ne croit.

L A P R E S I D E N T E *à part.*

Oùais , que voudroit-il dire ?

D A M I S.

Je ris de souvenir , vous même en allez rire ,  
Quand je vous aurai dit à quelle occasion  
Madame m'écrivit une exhortation.  
En amour , j'étois vif , folâtre en mon jeune âge ;  
Mais à présent...ma foi , je ne suis pas plus sage.  
J'étois donc scélérat assez passablement ;  
Ah ! madame , j'étois un scélérat charmant.

## FAIT ET ROMPU. 319

*Vers elle.*

Je devins le Damon...de certaine...Silvie...  
Nous goûtions les douceurs d'une champêtre vie  
Rien que de pastoral dans notre passion ;  
Toujours traitant l'églogue en conversation.  
C'étoient ardents soupirs dans un sombre bocage,  
De gazouillans ruisseaux , rossignols , doux ta-  
mage ,  
Musettés , verts gazons , houlettes , chalumeaux ;  
Bergeres & bergers dormans sous les ormeaux ,  
Oublians leurs moutons épars dans la prairie ;  
Tendres galimatias , jargon de bergerie ,  
Déliçats sentimens , tirans sur la fadeur :  
En vrai Damon ainsi j'exprimois mon ardeur ,  
Lorsque sur cette intrigue innocente & rustique ,  
Une mere grossière , injuste & politique ,  
Ignorant des bergers la naturelle loi ,  
Voulut mettre un notaire entre Silvie & moi.  
Mais , comme franc berger , moi j'envoyai tout  
pâître.

LE PRÉSIDENT.

*A la Présidente.*

Ce récit paroît franc ; nous nous trompons peut-  
être.

D A M I S.

De Silvie en ce tems prenant les intérêts ,  
Madame m'exhorta par cinq ou six billets.....

*Il donne une lettre à la Présidente.*

Si malgré celui-ci votre oubli continuë ,

D d iij

Par d'autres à l'instant vous serez convaincuë.  
 J'en puis encor montrer d'autres éloquens,  
 Bien plus forts en morale, en un mot convain-  
 cans.

LE PRESIDENT.

En morale toujours ma femme scût écrire.  
 Elle a fait des recüeils qu'on est charmé de lire.  
 Montrez-moi ce billet.

LA PRESIDENTE.

Je m'en garderai bien.

LE PRESIDENT.

Pourquoi donc ?

LA PRESIDENTE.

Le secret d'autrui n'est pas le mien,  
 Cette jeune Silvie est icy dévoilée.

LE PRESIDENT.

Voilà toujours ma femme, avec excès zélée.  
 Montrez-moi ce billet.

LA PRESIDENTE.

Le voilà déchiré.

DAMIS.

Quel dommage, monsieur, vous l'auriez admiré!

LE PRESIDENT.

J'eusse été curieux de le voir.

DAMIS.

J'en ai d'autres,

FAIT ET ROMPU. 321

Madame , & j'ai gardé les miens avec les vôtres.  
J'ai les broüillons de ceux que je vous écrivois;  
Tâchant de mériter ceux que je recevois.  
Je relimois les miens , j'y faisois cent ratures ,  
Pour les faire imprimer avec mes aventures.

LA PRESIDENTE.

*Au Président.*

Oüi , plus je l'examine avec attention ,  
Plus je voi mon erreur , mon indiscretion.

*A Damis.*

Que vos traits font changez ! c'est une chose  
étrange ,  
Qu'un petit nombre d'ans , hélas si fort nous  
change !

DAMIS.

Mon aimable Silvie est bien changé aussi.

LA PRESIDENTE.

Par sagesse , monsieur conduisoit tout ceci  
Sans éclat , mieux que moi. J'avois été trop  
promte ;  
Pardon , vous méconnoître ! ah ! que j'en ai de  
honte !

DAMIS.

C'est moi qui suis honteux d'avoir vieilli si fort.

LE PRESIDENT.

C'est la premiere fois que vous avez eu tort ,  
Ma femme.

322 LE MARIAGE

LA PRESIDENTE *au Président.*

Obtenez donc de lui qu'il me pardonne.

D A M I S.

Oh! suffit que madame ait la memoire bonne.

L A P R E S I D E N T E.

Je remets à present tous ses traits , je dis tous.

L E P R E S I D E N T.

Moi qui ne l'avois vû que très-peu , croiriez-  
vous

Que je trouve aussi toute sa ressemblance ?

L A P R E S I D E N T E.

Ca, monsieur, il faut donc pour reparer l'offense,

Qu'a pû faire à Damis mon injuste soupçon ,

Voir ce qu'il veut de nous , & lui faire raison.

Par vous tantôt l'affaire étoit bien décidée :

J'admire que toujours votre premiere idée

Est la meilleure ! car vous vouliez dès tantôt

Tout mettre entre les mains de la tante.

L E P R E S I D E N T.

Il le faut.

L A P R E S I D E N T E.

Allez prendre là-haut ce contrat qui le blesse.

L E P R E S I D E N T.

Oüi.

L A P R E S I D E N T E.

Les lettres de change.

L E P R E S I D E N T.

Oüi.

FAIT ET ROMPU. 323

LA PRESIDENTE.

Mais pour votre nièce  
Il faut qu'il ait aussi des égards, & je vais  
L'exhorter.....

LE PRESIDENT.

Exhortez-le à ne la voir jamais ;  
C'est ce qu'il peut de mieux.



SCENE V.

LA PRESIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRESIDENTE *à part.*

**C**E fourbe m'embarasse.

DAMIS *à part.*

Elle craint à present de me revoir en face.

LA PRESIDENTE *à part.*

D'où peuvent lui venir mes lettres ? il faut bien  
Qu'il les ait de Damis.

DAMIS *à part.*

Je ne risque plus rien.

LA PRESIDENTE *à part.*

Menageons l'imposteur, gagnons-le pour mon  
frere.

*Ici une Scene muette entre eux.*

Tome IV.

D d vj

324 LE MARIAGE

DAMIS à la Présidente.

Quand on a de l'esprit on se tire d'affaire.

LA PRÉSIDENTE à Damis.

L'on n'en a pas besoin quand on est innocent.

DAMIS.

Il en faut pour le monde, il est si médifant.

LA PRÉSIDENTE.

Je fermerai les yeux sur tout ce qui se passe ;

Mais vous m'accorderez une petite grace :

Pour me la refuser vous êtes trop sensé.

DAMIS.

Je fermerai les yeux sur ce qui s'est passé,

Mais vous m'accorderez une grace assez grande.

LA PRÉSIDENTE.

Accordez-moi d'abord ce que je vous demande.

Vous avez, dites-vous, d'autres lettres de moi ?

DAMIS.

En voici quatre ou cinq, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Je le voi

Sans vous faire prier vous allez me les rendre.

DAMIS.

Oùii, mais grace pour grace, & vous devez m'en rendre.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous devez me craindre en cette occasion.

DAMIS.

Nous avons tous deux eu de la discrétion.

**FAIT ET ROMPU. 325**

**Comme berger discret j'ai caché le mystère.....**

**LA PRÉSIDENTE.**

**Et moi j'ai découvert que vous servez Valere;  
J'entrevois vos projets, mais à force d'argent  
Puis-je les changer ?**

**DAMIS.**

**Non ; je ne suis plus changeant.**

**Parlons net : il me faut la veuve pour Valere ;  
Servez-le, votre honneur vous est plus cher qu'un  
frere ;**

**Votre sagesse enfin vous donne un ascendant  
Sur le cœur, sur l'esprit de ce bon Président ;  
Conservez-le.**

**LA PRÉSIDENTE,**

**Il revient.**

**DAMIS.**

**Soyez très-complaisante ;  
Je vous rends vos billets pourvu qu'on me con-  
tente.**







SCENE VI.

LE PRESIDENT , LA PRESIDENTE.  
LA TANTE , LA VEUVE,  
DAMIS.

LE PRESIDENT *à la Tante.*

**J**E ne me mêle plus de rien ; c'est son époux  
Qui laissera, s'il veut, son épouse avec vous,  
Ou dans un couvent.

DAMIS.

Moi, j'ai promis à madame  
De ne point exiger le couvent pour ma femme.

LE PRESIDENT.

Finissons. De nos faits nous sommes convenus,  
Monsieur ; en bons billets voici cent mille écus ;  
Je les livre à ma sœur.

LA PRESIDENTE *bas à Damis.*

Mes lettres ?

DAMIS *bas.*

*haut.* Patience,  
Le contrat ?

LE PRESIDENT.

Et voici le contrat.

DAMIS.

Ma vengeance

FAIT ET ROMPU. 327

Va donc se contenter ; déchirons.

**LA PRÉSIDENTE** *arrachant le contrat des  
mains de Damis.*

Doucement :

Il alloit déchirer ce contrat brusquement  
Sans le voir. Il faut voir au moins ce qu'on dé-  
chire :

La confiance aveugle est blamable.

**LE PRÉSIDENT.**

J'admire ;

Que vous voulez qu'en tout on voye clair.

**DAMIS.**

Voyons.

**LA PRÉSIDENTE** *bas à Damis,*

Mes lettres ?

**DAMIS** *bas,*

Tout à l'heure.

**LE PRÉSIDENT.**

Afin que nous partions ;

Voyez vite.

**LA PRÉSIDENTE.**

Attendez.

**LE PRÉSIDENT.**

Excès d'exactitude,

D'ordre !

**DAMIS** *bas.*

En donnant , donnant.

328 LE MARIAGE

LA TANTE à part.

Que j'aime à voir la prude

Au supplice !

LE PRESIDENT.

Est-ce fait ?

DAMIS.

Oüi ; quand on a bien vü

On est beaucoup plus sûr.



SCENE VII.

LE PRESIDENT , LA PRESIDENTE ,  
LA TANTE , LA VEUVE ,  
GLACIGNAC , DAMIS , L'HOTESSE.

GLACIGNAC.

IL est bien reconnu  
Pour être vrai Damis , mon parent & le vôtre ;  
Le nouvel époux fuit , un mari chassé l'autré.

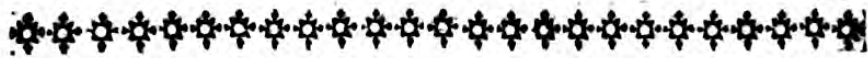
LA PRESIDENTE.

Partons,

*A la Veuve.*

Puisse Damis faire votre bonheur.

SCENE



SCENE VIII.

DAMIS, LA TANTE, LA VEUVE,  
VALERE, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

**B**On les voilà partis.

VALERE.

Ah ! je n'ai plus de peur !

LA TANTE.

Je puis donc à présent, comme tante & maîtresse,

Par un nouveau contrat disposer de ma nièce.

LA VEUVE.

Me voilà donc à vous ?

VALERE.

Quel comble de bonheur !

DAMIS.

Oùi, vous êtes heureux qu'une prude ait eû peur ;

Contre ses intérêts qu'une prude réduite,  
Ait assez de pudeur pour masquer sa conduite ;  
Chose rare à présent ! l'on en trouve si peu,  
Qui prennent encor soin de bien cacher leur  
jeu.

330 LE MARIAGE, &c.

Tout bien considéré, franche coquetterie,  
Est un vice moins grand, que fausse pruderie.  
Les femmes ont banni ces hypocrites soins,  
Le siècle y gagne au fond, c'est un vice de moins.

F I N.

L E  
FAUX SINCERE.  
COMEDIE

*Représentée pour la première fois le 26 Juin  
1731.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,  
à la Science.

---

M. D. CCXXI.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



## ACTEURS.

MONSIEUR FRANCHARD.

MADAME ARGANT. \*

ANGELIQUE, } *filles de Madame*  
MARIANNE, } *Argant.*

LA MARQUISE.

LE CHEVALIER VALERE.

DORANTE *amant de Marianne.*

LAURETTE *suyvante de la Marquise.*

RAPIN.

UN COMMIS.

UN LAQUAIS.

*La Scene est à Paris.*

\* Le Lecteur lira s'il lui plaît par toute la Piece  
Madame Argant, quoiqu'on ait imprimé Argante  
par méprise.



LE  
FAUX SINCERE  
COMEDIE.

---

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

MARIANE , DORANTE.

MARIANE.



E la campagne enfin me voici de  
retour ,

Toûjours même gayeté , mais un peu  
plus d'amour.

Dorante , à vous aimer votre ardeur ma con-  
trainte ;

Que je me sçai bon gré d'avoir vaincu ma crainte!

Je craignois que l'amour ne me changeât l'hu-  
meur ,



Ne me rendit l'esprit lourd , sérieux , reveur ;  
 Au contraire, plus j'aime, & moins j'ai de tristesse :  
 Mais qui vous rend chagrin , inquiet ?

D O R A N T E.

Ma tendresse,  
 La crainte d'un tuteur.

M A R I A N E.

Que craignez-vous de lui ?  
 Il est si bon.

D O R A N T E.

Helas ! ce tuteur aujourd'hui  
 Revenant à Paris après quatre ans d'absence,  
 Voudra vous épouser : j'en fremis quand j'y  
 pense.

M A R I A N E.

Non , il vous cédra les droits qu'il a sur moi.

D O R A N T E.

Je cesse d'espérer dès que je vous revoi ;  
 Par vos charmes toujours ma peur se renouvelle ;  
 Pourra-t-il vous céder en vous voyant si belle ?  
 Vous ne sçauriez jamais me le persuader :  
 Quelqu'un vous cederait pouvant vous posséder !  
 Non, non.

M A R I A N E.

Monsieur Franchard a le cœur insensible.

D O R A N T E.

Il a des yeux du moins. Non il n'est pas possible  
 Que vos charmes . . . . .

SINCERE. 335

MARIANE.

Laissons mes charmes un moment ,  
Nous y reviendrons bien , parlons solidement.  
Je vous ai dit vingt fois que nous servant de pere,  
Quand le nôtre mourut , il promit à ma mere  
De se déterminer entre ma sœur & moi.

DORANTE.

Mais il panchoit pour vous.

MARIANE.

Bon ! sans sçavoir pourquoi.  
Et sitôt qu'il sçaura votre amour . . . .

DORANTE.

Ah ! je tremble.

MARIANE.

Rassurez-vous , ici son retour nous rassemble.  
Au bon monsieur Franchard vous direz libre-  
ment ,  
( Comme nous parlons tous à lui gauloisement , )  
Vous direz : *Mariane est aimable , je l'aime.*  
Lui d'un ton brusque & franc vous répondra de  
même.

*Vous aimez Mariane ? eh bien , épousez-la ,  
Je prendrai son aînée , ajustons tout cela ,  
Consultons ma comere , & l'une & l'autre fille.*

On tiendra là-dessus le conseil de famille.  
Sans cérémonial , sans fard nous opinons ,  
Monsieur Franchard & nous ensemble nous vi-  
vons

Comme de bons amis, que leur bon cœur dispense  
De cent égards gênans dont l'amitié s'offense.

D O R A N T E.

Ah l'aimable famille & charmante union !  
Mais vous vous flatiez trop en cette occasion :  
Comptez - vous qu'Angelique accepte à votre  
place

Votre monsieur Franchard, & vous en débarrasse ?  
Comptez-vous qu'elle n'ait aucun engagement ?  
Je crains bien que son cœur . . . . .

M A R I A N E.

Vaine crainte d'amant ;

Ma sœur aimer ! ma sœur ! elle est d'une indo-  
lence . . . .

D O R A N T E.

Pour l'une de vous deux votre mere, je pense,  
Sur certain Chevalier a formé des desseins.  
Peut-être je le crois , parce que je le crains :  
Mais enfin votre mere en paroît entêtée.

M A R I A N E.

Elle s'entête ainsi cinq ou six fois l'année,  
Et c'est sans conséquence.

D O R A N T E.

Elle forme un projet.

M A R I A N E.

Non, croïez moi , Dorante ; elle n'a pour objet  
Que de trouver quelqu'un qui la flate sans cesse  
Sur

Sur la bonté de cœur, sur la délicatesse,  
 Sur les raffinemens, non pas de bel esprit,  
 Car elle n'en a guere, entre nous deux soit dit;  
 Et le peu qu'elle en a, si fort elle l'affine,  
 Qu'il se réduit à rien.

DORANTE.

Cet homme me chagrine.  
 Je connois votre mere, il prendra son esprit,  
 Il est très-dangereux. Hier il me surprit,  
 Voulant lier, dit-il, avec moi connoissance,  
 Il exige d'abord entiere confiance:  
 Il me dit ses défauts, & ceux qu'il trouve en  
 moi;  
 Mais il les adoucit; & dans l'instant je vois  
 Que par le même tour il me blame & me louë;  
 Qu'en blamant avec art, habilement il jouë  
 Sous le jeu d'un censeur celui d'un complaisant.  
 Il n'est point flateur, non, c'est un ton different.  
 Il paroît s'échaper par des traits véridiques,  
 Mais chaque mot le mène à ses fins politiques:  
 Quand il vous croit en garde, il se découvre un  
 peu  
 Pour vous faire avancer & se donner beau jeu:  
 Profitant de l'amour qu'on a pour la franchise,  
 Fait parade du vrai, qu'il farde & qu'il déguise;  
 Faux, même en disant vrai, faux sincere....

MARIANE.

Tome IV,

Ha, ha!

Ff

C'est de la nouveauté pour moi que ce mot là ;  
Il exprime pourtant , il marque un caractère.

D O R A N T E .

Caractere de cœur. J'entens par faux sincere ,  
Celui qui sçait piper sur la sincerité,  
Comme un fin courtisan fait sur la probité:  
Qui dit vrai trente fois pour pouvoir mentir une  
Dans une occasion qui fasse sa fortune :  
Hipocrite en franchise est à peu près le mot ;  
Pourquoi pas faux sincere? on dit bien faux devot.

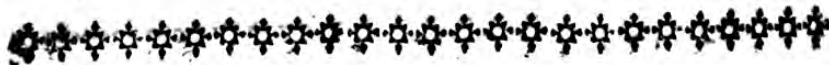
M A R I A N E .

Ma sœur vient m'embrasser après un mois d'absence,

Laissez-nous.

D O R A N T E .

Vous m'avez redonné l'esperance.



## S C E N E II.

M A R I A N E , A N G E L I Q U E .

M A R I A N E *à part.*

J E me plais à la voir marcher nonchalamment.  
Marque d'un cœur tranquille.

A N G E L I Q U E *à part.*

En moi quel changement !  
Sensible à l'amour , moi ! toujours indifferente.

MARIANE *à part.*

D'avoir monsieur Franchard , qu'elle sera contente !

ANGELIQUE *à part.*

Ce Chevalier me charme , on y pense pour moi.  
Monsieur Franchard , à qui par raison je me doi ,  
Ne m'embarasse plus , ma sœur s'en est chargée.

MARIANE *à part.*

Oüi , de monsieur Franchard je serai dégagée.

ANGELIQUE *à part.*

Rien n'est plus naturel que cet arrangement.

Ma sœur , monsieur Franchard : moi ; cet homme charmant.

MARIANE *à part.*

Ma sœur , monsieur Franchard , moi , Dorante que j'aime.

Tout cela va d'abord s'arranger de soi-même.

ANGELIQUE *à part.*

Nulle difficulté.

MARIANE *à part.*

Nul obstacle.

ANGELIQUE *à part.*

Je vais . . . .

MARIANE.

Tu viens bien lentement.

ANGELIQUE.

Ici je te cherchois.

J'allois . . .

MARIANE.

Et moi je cours, ma sœur, &amp; je t'embrasse.

ANGELIQUE.

De bon cœur . . . .

MARIANE.

Et pourtant embrassade à la glace.

Mais quand on aime autant que l'on peut, c'est  
beaucoup.

ANGELIQUE.

Et toujours quelque trait badin, qui porte coup.

MARIANE.

C'a de te réjouir je suis impatiente.

Quel plaisir d'animer une sœur indolente !

Celles, à qui le cœur sur l'amour ne dit rien,

D'ordinaire ne sont sensibles qu'au grand bien.

ANGELIQUE.

Ce grand bien t'est acquis, monsieur Franchard  
t'épouse.

MARIANE.

A son départ, ma sœur, tu fus un peu jalouse,

Un peu fâchée, ayant droit d'aînesse sur moi,

Qu'un tuteur opulent me préférât à toi.

ANGELIQUE.

Je n'en ai, je te jure, aucune jalousie.

MARIANE.

Tu ne l'avoueras pas. Mais si sa fantaisie

Par mes soins se tournoit enfin de ton côté ?

ANGELIQUE.

Je t'en dispense.

MARIANE.

Il peut changer de volonté ?

Il ne veut après tout qu'une femme, un ménage.

Je te le cede.

ANGELIQUE.

Non.

MARIANE.

Oh ! c'est ton vrai partage.

ANGELIQUE.

Bon bon , monsieur Franchard me convient-il à moi ?

MARIANE.

A qui peut-il jamais mieux convenir qu'à toi ?

Dont l'humeur est toujours tranquille, reposée...

ANGELIQUE.

A toi, dont l'humeur est toujours gaye, enjouée...

MARIANE.

Un homme âgé se plaît dans la tranquillité.

ANGELIQUE.

Monsieur Franchard vivra cent ans par ta gayeté

MARIANE.

Toi, qui seras pour lui complaisante, attentive,

Tu le ménageras mieux que moi, qui suis vive.



Il quitte le commerce, il ne veut plus de soins,  
Tu le gouverneras.

ANGÉLIQUE.

A ta gayeré tu joins

Un cœur, comme le sien, fait pour l'indiffé-  
rence.

MARIANE.

Chacun sçait que le tien est paitri d'indolence,  
Et tu te vantes d'être insensible à l'amour.

ANGÉLIQUE.

Ah chère sœur !

MARIANE.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Le cœur change en un jour.

MARIANE.

Acheve.

ANGÉLIQUE.

Cette fille indolente . . .

MARIANE.

Aime-t-elle ?

ANGÉLIQUE.

Tu l'as dit : j'aime.

MARIANE.

Oh Ciel ! conjoncture cruelle !

J'aime aussi,

SINCÈRE. 343

ANGÉLIQUE.

Comment ?

MARIANE.

Mais, non, tu n'aimes pas toi.  
Cela ne se peut pas.

ANGÉLIQUE.

Pour te railler de moi,  
Qui suis changée ainsi, tu feins, je crois, de  
l'être.

MARIANE.

Le chagrin qui me prend, te doit faire connoître  
Que je te parle, hélas, très-sérieusement.  
J'aime Dorante.

ANGÉLIQUE.

Et moi, j'aime un homme charmant  
Sans qu'il le sçache encor. Le Chevalier Valere...

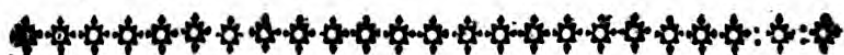
MARIANE.

Valere!

ANGÉLIQUE.

Valere, oui, qu'en venant chez ma mere,  
Sans qu'il m'ait vûë, hier je vis dans le jardin,  
Et qui s'y promenoit encore ce matin,  
Lorsque je me suis mise une heure à la fenêtré,  
En passant je le viens encor de voir paroître.  
Ma sœur, qu'il est charmant! c'est un malheur  
pour toi...





## SCENE III.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE,  
MARIANE.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

**E**Nfin je revois donc mes deux filles chez moi !

Toi , depuis si long-tems à la campagne absente ;  
Toi , d'un autre côté restant chez ta parente ,  
Vous ne connoissez pas l'homme le plus joli ,  
Dont en huit jours j'ai fait un véritable ami.

MARIANE.

Un ami véritable en huit jours !

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Véritable.

C'est ce qu'il m'a prouvé , que je trouve admirable :

Et vraiment délicat. Car entre deux cœurs francs  
Huit jours , dit-il , huit jours , font l'effet de  
cent ans.

Car on se voit à fond d'abord ; enfin je l'aime ;  
Dans le cœur , dans l'esprit délicatesse extrême  
Qui dès le premier jour me ravit , m'enchanté.  
Je vis en lui , si-tôt qu'on me le présenta ,  
Je vis que de franchise il avoit le sublime.

SINCERE. 345

MARIANE.

Sublime en franchise !

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Oüi. C'est ce que j'en-estime.  
Franc à l'excès.

MARIANE.

Il faut plutôt se défier  
Des vertus dont l'excès a trop de singulier.

ANGELIQUE.

En franchise l'excès ne fut jamais blâmable.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

L'excez du Chevalier en tout est admirable ;  
Car j'ai bien vû des gens francs & sinceres, mais  
Il a des sentimens que je ne vis jamais ;  
Des finesses de cœur qu'on n'a jamais oüi dire ;  
Plus que personne il a plus . . . de ce qu'on ad-  
mire ,  
Plus . . .

MARIANE.

Et c'est ce qu'il a de trop que ce plus là ;  
Et le vrai m'est suspect quand on va par-delà.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

D'ailleurs si gracieux . . . ne pouvant pour moi-  
même ,  
Plûtôt n'osant l'aimer , pour ma fille je l'aime ;  
Si j'étois plus jeune ah ! . . . pour lui j'aurois des  
yeux.  
J'en fais mon gendre au moins, n'en pouvant faire  
mieux.

ANGELIQUE.

Votre gendre ! est-ce moi . . . .

MARIANE.

Qu'entens-je ! votre gendre !

ANGELIQUE *à part.*

J'espere . . .

MARIANE *à part.*

Quel malheur !

M<sup>c</sup>. ARGANTE.

Achevez de m'entendre.

Mon compere Franchard , absent depuis quatre  
ans ,

A son départ encor vous voyoit comme enfans :

Ta gaieté lui plaisoit , Mariane , &amp; je pense

Qu'il t'eût choisi alors ; apresent convenances ,

Age , esprit , humeur , tout m'a fait résoudre à  
moi*à Angelique.*

De lui donner l'aînée ; il t'épousera toi.

ANGELIQUE.

Moi , ma mere !

M<sup>c</sup>. ARGANTE.

Oüi.

ANGELIQUE.

Mais . . . .

M<sup>c</sup>. ARGANTE.

Patron de ma famille ;

La primauté lui sied, & ma première fille  
Quadre mieux par respect, par âge, par hu-  
meur.

La sérieuse aimée au sérieux tuteur :

Le joli Chevalier quadre avec la cadette.

M A R I A N E.

Avec moi, ma mère!

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Oiii. Double union parfaite.

M A R I A N E.

Mai vous aviez parlé de Dorante pour moi.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

à *Angelique.*

Oh je n'en parle plus ; monsieur Franchard pour  
toi.

Tu sçais que lui complaire en tout c'est ma mé-  
thode.



S C E N E I V.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE,  
MARIANE, LAURETTE.

L A U R E T T E.

M Adame, pardonnez si l'on vous incom-  
mode.

M<sup>c</sup>. A R G A N T E.

Comment ?

L A U R E T T E.

Monsieur Franchard dont le credit,  
dit-on,

S'étend jusqu'au Mexique, aux Indes, au Japon,

A plusieurs commerçans donne longue audience.

Il nous envoie ici l'attendre en patience :

Madame la Marquise ose vous demander

Si dans ce salon-ci, sans vous incommoder,

Il lui seroit permis ? . . .

M<sup>c</sup>. A R G A N T E.

Madame la Marquise

Peut disposer ici de tout avec franchise.

Je fors, pour la laisser en pleine liberté

*A ses Filles.*

Suivez-moi.

L A U T E T T E.

Nous rendrons grace à votre bonté.



## S C E N E V.

LA MARQUISE, LAURETTE.

L A U R E T T E.

**M**Adame, entrez ici. Le Chevalier Valere  
Viendra vous avertir, lorsque sur votre  
affaire

Monſieur Franchard pourra vous parler en ſecret.  
Mais ce bon commerçant ſera-t-il fort diſcret ?

LA MARQUISE.

Il me l'a trop promis. Ne crains point de ſurpriſe.  
Hé quoi ! veux-tu douter auſſi de ſa franchise ?

LAURETTE.

Pour celui-là , d'accord. Il eſt franc du colier,  
Plût à Dieu qu'il en fut ainſi du Chevalier !  
Vous ne me verriez pas vous fatiguer ſans ceſſe  
*Vivement.*

Et blâmer fortement votre aveugle tendreſſe.  
Vous n'auriez pas beſoin de la juſtifier.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? Pour être franc faut-il être groſſier ?

LAURETTE.

Eh cela n'y nuit pas. Ah quelle différence !  
Monſieur Franchard dit tout , même plus qu'il  
ne penſe ;  
Propos interrompus , peu de ſens , mais fort net ,  
Hors qu'il n'a point d'eſprit , c'eſt un homme  
parfait.

Mais votre Chevalier . . . .

LA MARQUISE.

Sa franchise eſt charmante.

LAURETTE.

Tout ce que j'ai pû voir encore , c'eſt qu'il s'en  
vante.

Raiſon pour l'éprouver.



Laurette, tu vois bien  
Qu'à suivre tes conseils je ne néglige rien.

LAURETTE.

Il faut de son amour une preuve certaine.  
Des Indes il vous vient cent mille écus d'aubaine.  
Cette succession arrivant en secret,  
Vous m'aidez, j'en conviens, à suivre le projet.  
Que j'ai conçu d'avoir aujourd'hui quelque preuve  
S'il aime en vous, madame, ou l'argent ou la  
veuve.

LA MARQUISE.

Mais tu sçais qu'en m'aimant il me croit peu de  
bien.

LAURETTE.

Peu! c'est un pis-aller pour celui qui n'a rien.  
D'ailleurs depuis un tems il a moins de tendresse.  
Il vous voit moins souvent.

LA MARQUISE.

Peut-il me voir sans cesse?  
Suivre par-tout mes pas? J'exige moins de lui.  
T'a-t-il jamais paru plus tendre qu'aujourd'hui?

LAURETTE.

Plus tendre? Ah je le crois, & le seroit peut-être  
Si dans ce logis hier, où je le vis paroître,  
De vos cent mille écus il avoit eû le vent.

SINCERE. 351

LA MARQUISE.

Oùi , je serai discrète encor sur cet argent.

LAURETTE.

Courage , ma raison fait revenir la vôtre :  
Nous avons grand besoin & de l'une & de l'autre.  
Deux raisons , est-ce trop contre un amour maudit ,

Car enfin , croyez-moi , je vous l'ai déjà dit ,  
Tous ces jeunes amans ont acquis l'art de feindre  
D'un certain air aisé , naïf , sans se contraindre ,  
Ils joignent de si près les transports au sang  
froid

Qu'en voyant un amant on ne sçait ce qu'on voit.

LA MARQUISE.

Tu me fais là très-mal le portrait de Valere.  
Des transports , me 'dis-tu ? croi moi , son caractère . . .

LAURETTE.

Est moins vif , j'en conviens. Il prend un autre  
ton ,

Un amour mitigé , mélangé de raison.  
Et d'autant plus suspect. Vous voyant raisonnable  
Il affecte un amour au vôtre tout semblable ,  
Comme il affecteroit l'amour extravagant  
Pour plaire à la plupart des femmes d'aprésent.

LA MARQUISE.

Comme je ne suis plus dans la grande jeunesse ,

Peut-il avoir pour moi cette vive tendresse ?...

LAURETTE.

Il vient. Est-ce-là l'air, dites, d'un homme franc ?

LA MARQUISE.

Qu'il est aimable !

LAURETTE.

Bon. Voilà de but en blanc,  
Passant sur ce qu'on craint, aller à ce qui charme.  
Mais sa présence ici, m'inquiète & m'allarme,  
Il vous a dit tantôt que pour un sien ami  
Aubon monsieur Franchard ayant affaire aussi  
Il vouloit lui parler. Ah c'est de notre affaire  
Dont il prétend par lui pénétrer le mystère ;  
Il sçaura le secret de vos cent mille écus :  
Monsieur Franchard pourra dire . . . .

LA MARQUISE.

Soins superflus,  
Nous l'avons engagé de garder le silence.



SCENE VI.

LA MARQUISE, LAURETTE,  
LE CHEVALIER *révant.*

LAURETTE.

LE Chevalier Valere avec lenteur s'avance.  
Observez-le un moment, car il ne nous voit  
pas ;

Son

SINCERE. 353

Son air sombre rêveur marque quelque embarras.  
Je l'observois hier chez nous dans un passage,  
Une noirceur couvroit & fermoit son visage.  
Je parus, tout à coup son visage s'ouvrit ;  
C'est comme un rideau noir qu'il tire . . .

LE CHEVALIER.

Ah !

LAURETTE.

L'ai-je dit ?

LE CHEVALIER.

Monsieur Franchard demande un peu de patience ;  
Madame, & vous aurez de lui longue audience.  
Quoique je n'aye pû lui parler qu'un instant,  
Vous me voyez charmé de ce bon commerçant.  
Il semble en arrivant ici de Picardie  
Ramener à Paris la franchise bannie :  
De son accueil gaulois la liberté vous rit :  
Sa cordialité, qui lui tient lieu d'esprit,  
Ravit, enchante ; au moins moi qui toujours  
préfère,

A tout l'esprit du monde, un trait naïf, sincère.  
Sa candeur rend pour moi ses discours éloquens :  
Sur son visage ouvert on lit ses sentimens :  
Au premier entretien tout son cœur se déploie ;  
Avec pareilles gens je me sens une joye . . .  
L'ouverture de cœur me prend-là, me saisit . . .

LAURETTE.

De franchise, monsieur, me feroit apétit,

*Tome IV.*

Gg

Il en parle avec goût. Qu'il a d'esprit, madame!

LA MARQUISE.

Sans cesse contre vous ma Laurette déclame.

LE CHEVALIER.

Cela prouve du moins son grand zèle pour vous.  
Je la loué en cela.

LAURETTE *à part.*

Redoublons donc nos coups.

LA MARQUISE.

Je ne m'en cache point, je prens des conseils  
d'elle ;

Je suis pourtant en garde un peu contre son zèle.

LAURETTE.

Moi contre votre amour, & le tour singulier  
De celui qu'a pour vous monsieur le Chevalier.  
Je me défie un peu d'un amant assez sage  
Pour sçavoir de sang froid prendre son avantage.  
On se trompe bien moins aux amans transportez.

Chacun leur croit le faux des jeunes-emportez.  
Dont la tendresse n'est qu'une brusque folie,  
Mais monsieur est nouveau; par sa façon polie,  
Il a pris finement votre cœur par raison.  
En cas d'amour, morbleu, raison c'est trahison.

LE CHEVALIER.

Elle croit plaifanter : mais la raison solide.

SINCÈRE. 355

De tous mes sentimens à votre égard décide :  
Les vôtres ont gagné mon estime d'abord ,  
Estime forte ; mais . . . simple estime.

LA MARQUISE.

Ai-je tort ?

Laurette , entens-tu bien ce sincère langage ?  
Je mérite l'estime , hélas , rien d'avantage.

LE CHEVALIER.

Vous méritez l'amour , on le voit. Mais enfin  
Je dis ce que je sens , rien plus.

LAURETTE.

Le tour est fin !

LE CHEVALIER

Et naturellement sur moi le vrai mérite ,  
Les nobles sentimens , l'esprit & la conduite  
Font plus d'impression encor que la beauté.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas-là me dire avec sincérité ,  
Sans me flatter crûment , que ma beauté se passe.

LAURETTE.

Il connoît le terrain.

LE CHEVALIER.

Ne donnez point , de grace ,  
A mes discours , Marquise , un ridicule tour.  
Je le répète encor , vous méritez l'amour.  
Mais on peut sensément traiter un mariage.

G g ij

356 LE FAUX

Sans avoir pour objet ni la beauté ni l'âge.

LA MARQUISE.

Ni l'âge. N'est-ce pas , sans crainte d'offenser ,  
Dire qu'à la jeunesse il me faut renoncer ?  
Est-ce-là flatter ?

LAURETTE.

Oiii. D'une façon nouvelle ;  
C'est une flatterie , oiii , je la soutiens telle :  
C'est parler selon vous , c'est prendre votre ton.  
Sur l'âge & la beauté vous outrez la raison ;  
Sur le bon esprit seul vous voulez qu'on vous  
loue.

Le rôle , qui vous plaît , finement il le jouë.  
Pardon , monsieur , pardon , si de vous je m'édis.  
Mettons en cas d'amant toujours la chose au pis :  
Nous en rabattons bien. Répétons-le , madame ,  
Monsieur vous connoissant sur l'âge très-peu  
femme ,  
Et sçachant à quel point vous aimez les gens  
francs ,  
Vous flatte & vous paroît sincère en même-  
tems.





SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER ;  
LAURETTE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

**M**onsieur Franchard, madame, est prêt à vous entendre.

LA MARQUISE.

Je n'ai qu'un mot à dire, & vous pouvez m'attendre.

LAURETTE.

Il est expeditif le bon monsieur Franchard,  
La parole lui vient sans réserve, sans art.

LE CHEVALIER *voulant donner la main  
à la Marquise.*

Je....

LA MARQUISE.

Non, pour le contrat passez chez le notaire,  
Et sitôt que j'aurai terminé mon affaire  
Nous irons toutes deux vous rejoindre chez moi.  
Je veux signer ce soir.

LAURETTE *à part.*

C'en est fait.







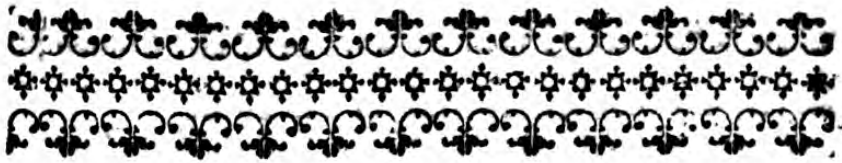
## SCENE VIII.

LE CHEVALIER *seul.*

**N** On, ma foi.

Je ne veux pas encor presser la signature,  
 Ce n'est qu'un pis aller depuis mon aventure.  
 La Marquise m'a dit qu'elle a très-peu de bien:  
 Chez ce riche marchand venant chercher le  
 mien,  
 Quel bonheur d'y trouver une riche alliance!  
 Pour quoi cacheis-je ici mon nom & ma nais-  
 sance?  
 Rapin, fils d'un marchand, pour eux j'eusse été  
 bon;  
 Mais avec la Marquise aiant pris un beau nom,  
 Sur celui de Rapin il a falu me taire.  
 Puisque monsieur Franchard me croit un vrai  
 Valere,  
 Pour avoir le dépôt, joüions toujourns au fin,  
 Feignant de n'être ici que l'agent de Rapin.  
 A Paris: éloigné de ceux qui m'ont vû naître,  
 Personne pour Rapin ne peut m'y reconnoître.  
 Observons tout ici d'abord secrettement.  
 La Marquise dehors, j'agirai librement.

*Fin du premier Acte.*



## A C T E II.

---

SCENE PREMIERE.

UN COMMIS *suivi de plusieurs personnes*, R A P I N.

U N C O M M I S.

**J**E n'écoute plus rien, monsieur le babillard,  
Je ne suis que commis, voiez monsieur Franchard.

Ils n'ont qu'une chanson qu'ils repetent sans cesse.  
Vous... venez dans huit jours : vous... allez à la  
caisse :

Monsieur Franchard ira. Morbleu, je suis si las...  
Repeter, repeter... ils ne finissent pas.

Qu'est-ce ? allez-vous encor, vous, sur la même  
affaire :

M'en reparlant cent fois, me remettre en colere ?

R A P I N.

Moi, monsieur ! dans l'instant je descens de  
cheval,

Et loin d'avoir encor parlé ni bien ni mal,

360      L E F A U X

Je vous suivois de loin dans un profond silence,  
Et laissois écouler la foule en patience.

U N C O M M I S.

Ah, ce n'est donc pas vous ? parlez en peu de  
mots.

R A P I N.

Monsieur Franchard apporte ici plusieurs dépôts :  
Un entre autres , monsieur , qu'un Rapin à Li-  
gourne . . .

U N C O M M I S.

Je ne m'étonne pas si la tête me tourne ,  
Me-reparler encor pour l'héritier Rapin &

R A P I N.

Qu'est-ce à dire , encor ?

U N C O M M I S.

Oh ! je m'emporte à la fin ;  
Car depuis quinze jours pour cette même affaire ,  
Je me vois sur le corps un Chevalier Valere ,  
Qui chargé d'un pouvoir d'un Rapin héritier ,  
Voulant être payé . . .

R A P I N.

Comment un Chevalier ? . . .

U N C O M M I S.

Croit que ses beaux discours , en remplissant ma  
caisse ,  
Hâtent le paiement auquel il s'intéresse.

R A P I N.

RAPIN.

Arrêt sur ce dépôt, monsieur; ne payez rien.

UN COMMIS.

De payer de huit jours je me garderai bien.

Je punis l'importun en le faisant attendre;

C'est mon plaisir.

RAPIN.

Tant mieux; car vous pourrez m'entendre.



## SCENE II.

UN COMMIS, LAURETTE, RAPIN.

LAURETTE.

**M** Adame la marquise enfin voudroit sçavoir,  
Si vous lui livrerez l'argent avant ce soir.

UN COMMIS.

Encor. Oh! parsembleu plus d'argent pour per-  
sonne,

Voyez monsieur Franchard.



## SCENE III.

LAURETTE, RAPIN.

RAPIN à part.

**R** Apin vivant m'étonne!

Pour mieux approfondir il faut cacher mon nom.

L A U R E T T E .

C'est Rapin !

R A P I N à part.

Qui me vient nommer hors de saison.

On ne peut un moment . . . ,

L A U R E T T E .

Où, c'est Rapin lui-même.

R A P I N à part.

Quel parti prendre ?

L A U R E T T E .

Enfin par un bonheur extrême,

Je retrouve à Paris l'agréable Rapin ,

Cet ami de Roijen, ce gracieux voisin.

Mais me méconnois - tu ? quel accueil ! quel  
visage !

Depuis cinq ou six ans mes droits de voisinage ,

De conversation , & de société ,

Sont-ils oubliez ? quoi ! plus d'affabilité ?

Un bureau de tabac & cinq ans d'opulence ,

Vous ôtant belle humeur , bon cœur & complai-  
sance ,

D'un homme sociable auroient-ils fait un fat ?

R A P I N .

Pas encore. Mais étant prêt à changer d'état ,

S I N C E R E. 363

Prêt d'être tout, ou rien ; de monter ou descendre,  
Entre deux fers, je rêve au ton que je dois prendre ;  
De quel air avec vous je me comporterai ;  
Si de vous avoir vûë ailleurs je conviendrai ;  
Si l'oubli méprisant que donne l'opulence ,  
Me fera riposter à votre révérence  
Par un demi coup d'œil sur vous de haut en bas ;  
Vous disant froidement : je ne vous remercie pas ,  
Mademoiselle : ou si reconnoissant Laurette ,  
Et laissant échaper une joye indiscrete ,  
T'embrassant , comme étant avec toi de niveau ,  
Comme une ancienne amie & voisine . . . .

L A U R E T T E .

Tout beau . . . .

D'une Marquise, moi , je suis compagne presque

R A P I N .

Et moi , presque Seigneur , mais c'est peinture  
à fresque ,

Seigneurie en détrempe , & qui ne tiendra pas ;  
J'en ai bien peur , du moins c'est-là mon embarras .

Des Indes il me vient un million peut-être ,

Par un monsieur Franchard qu'ici tu peux con-

noître .

Peut être rien aussi ; car la succession  
 Vient de si loin, qu'elle est sujette à caution.  
 Quelque soit ce dépôt enfin , chere Laurette,  
 Chez ce monsieur Franchard j'en viens faire re-  
 cette.

Le parent dont j'hérite . . . .

LAURETTE.

Héritier ! toi ?

RAPIN.

Moi , moi,

LAURETTE.

Toi , des successions ? as-tu des parens , toi ?

RAPIN.

Helas ! j'en ai trop d'un , Laurette , dont j'en-  
 rage :

Aprens à ce sujet mon fécond parentage.

J'ai des ayeux nombreux autant que ceux des  
 Rois ,

Mais moins nobles un peu , quoique du même  
 bois.

Deux mille ans changent bien l'état d'une lignée.

Je suis Claude Rapin , né de la branche aînée  
 Du brillant clinquailier Boniface Rapin.

Certain Jean cru défunt jadis , & mon cousin

De Caën en sept cent un sortit dès son enfance ;

Il se fit , disoit-on , brochant sur sa naissance

Recevoir Chevalier : moi , moins ambitieux ,

Je me fis recevoir commis en sept cent deux :

Or, ce Rapin cru mort, j'aprens qu'il est en vie.

L A U R E T T E.

Puisse-t-il remourir au gré de ton envie,  
Mon pauvre Rapin.

R A P I N.

Chut. Laissons en blanc mon nom;  
Pour le remplir, sçachons si l'héritage est bon.  
Rapin est un nom pauvre, & selon l'opulence  
Je réglerai le nom, l'habit & la dépense.  
Archinoble, si j'ai richement hérité :  
Sinon, toujours Rapin, dans mon obscurité  
Et dans mon sur-tout brun enveloppé, je reste.

L A U R E T T E.

Fort bien! soit en sur-tout, en justau-corps ou  
veste,  
Ce n'est pas apresent ce qui fait mon souci.  
Je vais guetter un homme.....

R A P I N.

Et j'en quitte un aussi,  
Qui vient par la moitié trancher mon héritage;  
Qu'ici j'obtienne au moins que ta langue soit  
sage.

L A U R E T T E.

Et ma langue & mes yeux : & quand je te verrai,  
Pour te faire plaisir je te méconnoîtrai.

R A P I N *à part.*

Un Chevalier Valere à Rapin s'interesse!

H h iij



Pour connoître cet homme ufons ici d'adresse :  
Je puis changeant d'habit être mieux éclairci....

LAURETTE *à part.*

Ce Valere est tenace , il ne fort point d'ici.

RAPIN *à part.*

Oüi , courons nous parer. Dans le tems où nous  
sommes ,

La parure du moins aide à parler aux hommes.

LAURETTE *seule.*

Puis-je fans être vûe observer avec soin....

Il vient , éloignons-nous.



## SCENE IV.

LE CHEVALIER *seul.*

EN me voyant de loïn ,  
Et me montrant au doigt à cette bonne mere ,  
Ce caissier lui parloit ; est-ce de mon affaire ?  
Me soupçonneroit-il de n'être que Rapin ?  
Qu'auroit-il dit de moi ? j'en veux être certain.





SCENE V.

M<sup>e</sup> ARGANTE, LE CHEVALIER.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

**L**orsque de vous revoir je suis toute joyeuse,  
Que votre reverence est froide & sérieuse !  
Vous paroissez fâché, quasi presqu'en couroux ?

LE CHEVALIER.

Tout ce que je parois, je le suis.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER.

Contre vous du chagrin, même de la colere.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Contre moi !

LE CHEVALIER.

Contre vous.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Ai-je pû vous déplaire ?

LE CHEVALIER.

Oùi, vous m'avez déplû, voulant trop m'obliger.

Je vous ai déjà dit ce que j'ose exiger ;

C'est que vous me disiez tous mes défauts en face ;

Avec moi les égards ne sont jamais en place :  
 Je sçai que quelques gens ont mal parlé de moi ,  
 Je sçai qu'à leurs discours n'ajoutant pas de foi ,  
 Vous leur en voulez mal , & c'est ce qui me  
 blesse.

Quoi suis je homme à vouloir une aveugle ten-  
 dresse ?

Non , s'aveugler pour moi par excez d'amitié ,  
 Du plaisir d'être aimé c'est m'ôter la moitié.

Je m'en plains , & voici là-dessus mes scrupules ,  
 Que gens moins délicats trouveront ridicules.

Je blâme tout ami qui me flate d'abord ;

Qui croit que j'ai raison sans sçavoir si j'ai tort ;

Qui prend trop mon parti contre la médifance :

En me justifiant sans m'entendre , il m'offense ;

Car je ne veux point être innocent par faveur ;

Je veux que la raison me juge & non le cœur ;

Je veux qu'on se défie & qu'on aprofondisse :

Ensuite quel plaisir quand on me rend justice !

M<sup>c</sup> A R G A N T E .

Ah je vous la rends bien , monsieur , assurément ,  
 Vous m'enchantez.

L E C H E V A L I E R .

Eh bien , voilà l'entêtement ;

On vous aura donné quelque soupçon peut-être ?

Et vous ne voulez pas me le faire connoître ,

Vous me loüiez encor.

M<sup>c</sup> A R G A N T E .

Oùi , vous le méritez.

LE CHEVALIER.

Encor ? quand je vous dis toutes vos véritez ;  
Car vous le sçavez bien, je vous blâme sans cesse :  
Et vous , madame, & vous , vous avez la foiblesse  
De n'oser me blâmer en face.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Mais , sur quoi ?

Car enfin... Attendez. Quelqu'un m'a dit, je crois,  
Que vous vous vantez trop d'être franc.

LE CHEVALIER.

Je l'avoie....

Sur cet article j'aime un peu trop qu'on me loue ;  
A primer là-dessus sans cesse je prétens.  
Aucuns par vanité veulent paroître francs ,  
Et moi je paroïs vain à force de franchise.  
Libre dans mes discours , il faut bien que je dise  
Un peu de bien de moi, comme j'en dis le mal.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Pourvû qu'on dise vrai , c'est-là le principal.

LE CHEVALIER.

Que vous dit-on de plus ?

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Le point qui m'inquiète ,  
Sur quoi l'on glose un peu , c'est ma fille cadette.  
Sans l'avoir vûë encor , dit-on , peut-il l'aimer ?  
Il feint donc ?

## LE FAUX

LE CHEVALIER.

Distinguons. On pouroit me blâmer ;  
 Si j'appellois amour l'ardeur impatiente  
 De voir celle qu'ici chacun me peint charmante :  
 Mais je dis seulement que je suis prévenu  
 Pour un objet, par vous, par vos recits connu ;  
 Car vous m'avez dépeint ses traits , son caractere :

De plus j'ai deviné la fille par la mere.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Elle a de mon air , oüi , beaucoup.

LE CHEVALIER.

J'ai cru la voir ,  
 Et je la vois en vous comme dans un miroir.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Et vous l'imaginant à moi très-ressemblante .  
 Vous avez deviné par moi ? . . .

LE CHEVALIER.

Qu'elle est charmante :  
 Certains traits . . . certain air . . .

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Oüi.

LE CHEVALIER.

Quelque chose . . . là . . .  
 Un certain . . .

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Justement.

SINCERE. 371

LE CHEVALIER.

Certain....

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Vous y voilà.

C'est-à-dire à peu près ; car elle a la jeunesse :  
Il est vrai , je n'ai pas encore la vieillesse ;  
Mais en cas de beauté , j'ai presque fait mon  
tems.

Vous verrez dans ma fille un éclat, des brillans....  
Je ne brille plus ; mais voiant briller ma fille ,  
Je m'imagine être elle, & que c'est moi qui brille.

LE CHEVALIER.

Vous vous imaginez être elle . & c'est ainsi  
Que j'imagine moi la voir en vous aussi.  
Et je vous prouverai malgré la médifance ,  
Qu'aimer sur des recits est dans la vraisemblance.  
Qu'est-ce qui fait l'amour ? l'imagination.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Mais là-dessus autre réflexion.

Je crois que dans un sens ...

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Dans un sens ...

LE CHEVALIER.

Pour bien faire ,

On devoit avant tout sçavoir le caractère

Des femmes qu'on épouse , & ne les voir qu'a  
près ,

Afin de n'être point dupe de leurs attraits.

En commençant par voir c'est l'amour qui dé-  
cide ,

On ne peut plus juger du mérite solide :

Au lieu qu'en commençant d'abord par estimer ,  
Sans aucun risque après on se laisse charmer.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

J'ai compris tout d'abord cette finesse extrême,  
C'est qu'il ne faut point voir les gens quand on les  
aime.

LE CHEVALIER.

Parlons d'affaire.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Oùi-da : monsieur Franchard venu,  
Je vais lui déclarer ce que j'ai résolu.  
Il est par l'amitié , par les bienfaits de même ,  
Maître du choix.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il ait celle qu'il aime.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Il n'aime rien lui , bon ; je vous l'ai cent fois dit,  
Ni délicat de cœur , ni délicat d'esprit,  
Mon aînée est son fait ; car outre que l'aînée  
Au chef de ma fille a droit d'être donnée ,  
L'autre vous convient mieux par l'esprit *fin*  
qu'elle a.

Vous l'allez voir bientôt, restez un moment là.  
 Voyons si sa parure est à peu près rangée,  
 Arrivant de campagne elle étoit négligée.  
 Elle s'ajuste.

LE CHEVALIER.

Et c'est ce que je n'aime pas;  
 Du négligé, du simple. Eût-elle mille apas,  
 Si le fard s'en mêloit . . . .

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Farder! c'est autre chose.

LE CHEVALIER.

Non, ainsi que le fard trop de parure impose,  
 Et fait qu'on est moins bien en voulant être  
 mieux :

En un mot se parer, c'est imposer aux yeux,  
 C'est ajouter un faux au vrai de la nature,  
 Et c'est presque un mensonge enfin que la pa-  
 rure.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Voilà vos sentimens, trop forts à ce qu'on dit,  
 Mais c'est un beau défaut que la force d'esprit.  
 Ça, si vous rejoignez avant moi mon compere,  
 Ne parlez point encor de notre grande affaire;  
 La première je veux lui dire ce secret.  
 Soyez discret encor.







## S C E N E V I.

L E C H E V A L I E R *seul.*

**F**ort bien, foyez discret.

Mais cependant avant de voir cette cadette,  
Il faut ſçavoir de lui le point qui m'inquiete,  
S'il la veut céder.



## S C E N E V I I.

L E C H E V A L I E R , M. F R A N C H A R D.

M. F R A N C H A R D.

**A**H ! monsieur le Chevalier,  
Pour un certain Rapin, m'a dit là mon caissier,  
Vous vous intéressez.

L E C H E V A L I E R.

A demain cette affaire,  
Je vous demanderai le conseil nécessaire.

M. F R A N C H A R D.

Oùi da, pour du conseil j'en donne tant qu'on  
veut,

Je le dis comme il vient , il vient tout comme il  
peut.

A demain donc Rapin.

LE CHEVALIER.

Là-dessus rien ne presse ;  
Tout autre chose , hélas ! apreset m'intresse.  
Si je vous en parlois je serois imprudent ,  
Je n'en dois point parler avant madame Argant.  
Un mot m'échaperà , j'ai peu de retenüe.  
Monsieur , pour Mariane avez - vous quelque  
vüe ?

M. FRANCHARD.

Pour elle je n'ai point eu de vüe autrement ,  
Si ce n'est que je veux l'épouser seulement.

LE CHEVALIER.

Mais vous aimiez aussi son aînée.

M. FRANCHARD.

Oüi je l'aime ;  
Et d'abord je voulois l'épouser tout de même.  
Pas tant pourtant ; je vais vous expliquer tout  
cela.

Je connois de tout tems cette famille là ,  
Tous comperes , voisins , de la même fabrique.  
Presqu'au coin de mon feu j'ai vü naitre Ange-  
lique ;

Pour l'autre je ne l'ai pas tant vü naitre ; car  
Quand feu son pere l'eût , j'étois vers Gibraltar ;

Au détroit : mais je l'ai pourtant , toute petite ;  
Tenue entre mes bras , & puis plus grande en-  
suite,

En un mot comme en cent , de ces deux filles-ci ,  
L'une est ce qu'il me faut , mais l'autre l'est aussi ;  
Car au fond ce sont bien les deux meilleures  
ames !

Je cherche , voyez-vous , la bonté dans les fem-  
mes.

J'ai vû ces deux-ci croître , & j'en suis caution ,  
Je les aime d'enfance & d'éducation.

LE CHEVALIER.

Vous ne sçauriez jamais que bien choisir entre  
elles ;

Elles sont , m'a-t-on dit , très - aimables , très-  
belles.

M. FRANCHARD.

Bon ! c'est bien la beauté qui fait mon embarras ,  
Ma foi le plus souvent je n'y regarde pas.

Les yeux plus ou moins grands , la bouche plate  
ou ronde ,

Le teint ou blanc ou brun , la tête ou noire ou  
blonde ,

Comment peut on aimer les femmes pour cela ?

LE CHEVALIER.

Je suis homme à donner , moi , dans ce foible-la.  
La raison j'en conviens est bien plus désirable.

M. FRANCHARD

M. FRANCHARD.

C'est la raison qui rend la femme raisonnable.

LE CHEVALIER.

L'aînée en a , dit-on ; son esprit sérieux . . .

M. FRANCHARD.

De l'autre la gayeté pour mon âge fait mieux ;

Riant toujours , de rire elle me fait envie ,

La Mariane.

LE CHEVALIER.

On suit son penchant dans la vie ,

L'on a raison.

M. FRANCHARD.

Enfin m'y voilà résolu ,

Je veux la Mariane , à cela j'ai conclu ;

Mais j'ai là d'autres gens , des femmes qui m'at-  
tendent ;

Et tour à tour je vais à ceux qui me demandent.



SCENE VIII.

LE CHEVALIER *seul.*

Puisqu'il veut Mariane , il n'y faut plus son-  
ger ;

Mais d'un autre côté le moyen de changer ?

Le moyen de trouver une défaite adroite ,

Après avoir paru charmé de la cadette ,

Sur les portraits flatteurs que sa mere m'a faits ?  
Que faire ?



S C E N E I X.

M<sup>e</sup> ARGANTE, LE CHEVALIER.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

**E**N ce moment je comble vos souhaits,  
Vous allez voir l'objet que vous aimez d'avance.  
J'accours, car j'entre fort dans votre impatience :  
Quand on est, comme vous, en amour tendre &  
vif,  
On est impatient du moment décisif.



S C E N E X.

M<sup>e</sup> ARGANTE, LE CHEVALIER;  
MARIANE, ANGELIQUE.

MARIANE *à part.*

**L**On me destine à lui : conjoncture cruelle !

ANGELIQUE *à part.*

Pourquoi me plaît-il tant, s'il doit être pour  
elle ?

M<sup>e</sup> ARGANTE à part.

Angelique la suit , c'est curiosité.

*haut.*

Mariane , avancez : j'ai l'esprit agité,

Le cœur en ce moment me bat & me palpite.

*haut.*

Vous allez prononcer , j'en suis comme interdite ;

Je crains de vous avoir trop vanté sa beauté ;

Car on rabat toujours d'un objet trop vanté ;

Et je crains ce rabais comme si j'étois elle ,

Et que j'eusse dessein de vous paroître belle.

Vous êtes interdit aussi , vous me charmez :

Votre embarras muet prouve que vous l'aimez ,

Plus que tous les portraits que j'ai pû vous en  
faire.

LE CHEVALIER.

En cette occasion que ne puis-je me taire ?

C'est ici qu'il seroit permis de feindre un peu ;

Car je vais vous déplaire en faisant un aveu....

Madame , l'embarras où je suis est extrême ,

Je ne me comprends point , je me cherche en moi-  
même ,

Je tâche à démêler la cause d'un effet

Qui n'est pas naturel ; car je vois un objet

Plus gracieux , plus beau que l'objet en idée ;

Sur quoi ma passion s'étoit d'abord fondée.

Cependant mon ardeur semble se rallentir ,

Je suis tout étonné. J'espérois ressentir

Ce que cause aux amans découverte nouvelle ;

Des transports vifs ; mais non. En vous voïant si  
belle,

Il me reste pourtant encor à desirer ,

Je ne suis point touché , je ne fais qu'admirer ;

Mais j'admire beaucoup. En vous rendant justice,

De mon froid sentiment je blâme le caprice.

M<sup>e</sup> A R G A N T E *à part.*

Froid sentiment , dit-il !

M A R I A N E *à part.*

Où tend donc ce discours ?

A N G E L I Q U E *à part.*

Que dit-il ?

M<sup>e</sup> A R G A N T E.

Met-on du froid dans les amours ?

Déclarez-vous donc mieux, la chose est ambiguë.

L E C H E V A L I E R.

Ma déclaration n'est que trop ingénüe.

Je le repete encor ; je trouve tous vos traits ,

En les examinant , plus beaux , oüi plus parfaits

Que ceux dont mon amour m'avoit tracé l'image.

Mais . . . .

A N G E L I Q U E.

Mais !

L E C H E V A L I E R.

Je n'ose pas en dire davantage.

Je vous offense trop en vous ouvrant mon cœur ,

Mais j'ai dû rendre un compte exact de ma froi-  
deur.

ANGELIQUE *à part.*

Froideur !

M<sup>c</sup> ARGANTE *à part.*

Il est trop franc.

MARIANE.

Cette froideur m'étonne,  
Mon visage n'avoit encor glacé personne ;  
Mais jamais de déplaire on n'eût tant de plaisir.  
Votre offensant aveu comble ici mon desir,  
Et de vous je me vois par-là débarrassée.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Mon esprit surpris va de pensée en pensée.

LE CHEVALIER.

Je suis bien plus surpris, madame, quand je  
vois . . . .

Que cette vûë, hélas, est fatale pour moi !  
Pourquoi faut-il trouver, lorsque le moins j'y  
pense,

Entre Angelique & vous bien plus de ressem-  
blance ?

Ah! pourquoi vois - je ici, madame, tous vos  
traits ?

Tous ces charmes dépeins par vous dans vos por-  
traits ?

Pourquoi vous vois - je toute enfin dans votre  
ainée,

Qui par malheur pour moi ne m'est pas destinée ?



M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

En effet mon aînée est mon portrait aussi.

M A R I A N E.

Je ne prévoiois pas la fin de tout ceci.

A N G E L I Q U E.

Que cet aveu me plaît ! qu'il me paroît sincere !

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

J'admire ici l'effet que la franchise opere ;

L'un &amp; l'autre est surpris d'un amour imprévu.

Il dit que tu lui plais, &amp; je vois qu'il t'a plû ;

Car je lis dans tes yeux malgré ta modestie.

A N G E L I Q U E.

Quoi ! vous croyez ?

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Tant mieux , c'est-là la simpatie.

M A R I A N E.

J'interromps vos plaisirs : j'entrevois ses raisons ;

Ma vanité du moins me donne des soupçons :

Votre froideur pour moi n'est qu'une feinte habile ;

Ou vous croyez ma sœur à gagner plus facile ,

Ou Dorante voulant devenir mon époux ,

Vous craignez que ce soit un obstacle pour vous.

A N G E L I Q U E.

Soupçons très - mal fondés , ton amour les fait naître.

Monsieur exclut Dorante à qui tu voudrois être

SINCERE. 383

M<sup>c</sup>. ARGANTE.

Angélique a raison, monsieur Franchard pour toi,  
Monsieur pour elle.

MARIANE.

Ainsi mon intérêt à moi

M'oblige donc, monsieur, à vous être contraire.  
Je n'épargnerai rien pour détromper ma mère.

LE CHEVALIER.

Courage, intriguez-vous selon votre intérêt,  
Si je blâme l'intrigue au moins l'éclat me plaît.  
Et quoique dans le fond je blâme toute ruse,  
Dès qu'elle se déclare en un sens je l'excuse.  
Jamais de souterains, tout à jeu découvert,  
Projets développez, franchise, cœur ouvert :  
Quand on se haïroit, chacun suivant sa pointe,  
Qu'à la haine du moins la Franchise soit jointe ;  
J'aime mieux plus de fiel, & qu'il soit moins  
caché.

MARIANE.

Je cache peu le mien ; & j'ai déjà cherché  
De quoi du moins, de quoi . . . mais là-dessus si-  
lence,  
Avec vous qui sçavez parer les coups d'avance.

M<sup>c</sup>. ARGANTE.

Ah que j'ai de plaisir à voir que par hasard  
Votre amour vous accorde avec monsieur Fran-  
chard ;

Car il m'a déclaré qu'il vouloit la cadette.  
L'aînée est donc pour vous, c'est une affaire faite.  
Vous ne m'écoutez pas, puis-je vous dire mieux.

LE CHEVALIER

Ah ! mon attention est toute dans mes yeux.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

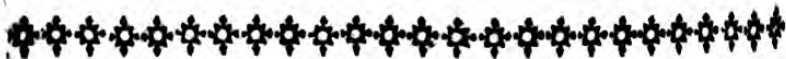
Voilà ce qui s'appelle aimer en deux paroles.  
Pour abreger aussi des discours vains, frivoles,  
Allons à mon compere expliquer nos desirs,  
C'est-à-dire combler par contrat vos plaisirs.

*à Mariane.*

Venez tendres amants. Vous, prenez patience.

MARIANE *seule.*

Je ne la prendrai pas, & dans l'instant je pense...



SCENE XI.

MARIANE, LAURETTE.

LAURETTE.

AH ! je triomphe enfin, j'ai vû, tout entendu.

Trop rusé Chevalier, tu seras confondu !  
Je sçai qu'il vous traverse ici, mademoiselle,  
Aussi pour vous servir j'emploirai tout mon  
zele.

MARIANE

MARIANE.

Ne vous connoissant point j'ignore quel intérêt  
Vous peut . . . .

LAURETTE.

Vous le sçavez ; permettez, s'il vous plaît,  
Que j'aille à ma maîtresse apprendre ce mystere.  
Suffit : nous le tenons, cet homme si sincere.

MARIANE *seule.*

Qu'entens-je ? que dit-elle ? hélas ! puis-je es-  
perer ? . . . .  
Pour quelque tems du moins faisons tout differer

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, DORANTE.

DORANTE.

Cette Marquise encor ne paroît point ici.  
Je tremble...

MARIANE.

Elle viendra : n'ayez point de souci.  
Elle veut à ma sœur dévoiler ce mystere ;  
Et confondre & punir le Chevalier Valere.  
Sa Laurette qui sort vient de m'en assurer ;  
Le coup est assomant , il ne peut le parer.  
Ah ! s'il faut qu'une fois la Marquise s'explique  
Devant le Chevalier & devant Angelique,  
De détromper ma mere ensuite il est aisé.

DORANTE.

Pas tant que vous pensez ; cet homme est bien  
rusé :  
Jamais sur ses discours il ne donne de prise,

SINCERE. 387

Nul mensonge grossier, mais le vrai qu'il déguise  
Sert à ses fins sans risque, & mieux que s'il men-  
roit.

MARIANE.

Il vient, n'éclatons point, sans doute il prévien-  
droit . . .



SCENE II.

MARIANE, DORANTE,  
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

**J**E vous parle de loin de peur de vous sur-  
prendre,

Quand on n'a rien à craindre ainsi l'on doit s'y  
prendre.

Vous de votre côté sans surprise agissez.

Qu'en avez-vous besoin ? je me découvre assez.

Des preuves contre moi ! je les donnerois toutes,

Je vous éclaircirois moi-même sur vos doutes.

DORANTE.

Vous êtes trop prudent, & vous n'en ferez rien.

LE CHEVALIER.

C'est pourtant ma maxime, & je m'en trouve  
bien.

Aveux francs & naïfs, entre gens raisonnables

KK ij

388      L E F A U X

De la société sont les liens durables ;  
 En cent occasions , entre amis , entre amants ,  
 Entre époux refroidis les éclaircissements  
 Préviennent le danger d'un silence équivoque ,  
 Qui cœuve le venin d'un soubçon réciproque.  
 Dans les emportements , dans les vivacitez ,  
 Quand même on se diroit de dures véritez ,  
 L'abondance de cœur rendant tout supportable ,  
 Tout jusques à l'injure enfin devient aimable.

D O R A N T E ,

Si par ces aveux francs , dangereux aujourd'hui ,  
 Tel sçavoit ce que tel au vrai pense de lui ,  
 Que de gens changeroient en haine leur estime !  
 La froideur saïfiroit l'ami le plus intime ;  
 Glace entre les amants , haine entre les époux ;  
 Chez les hommes enfin si tous s'ouvroient à tous ,  
 Bientôt cette franchise au fond si desirable ,  
 Par son excez à tous seroit insupportable.

L E C H E V A L I E R .

Votre maxime est donc qu'il faut très-peu parler ;  
 C'est à dire en françois beaucoup dissimuler ?  
 Qui cache sa pensée altere la franchise.

D O R A N T E .

Qui la cache ? non pas , dites qui la déguise.

L E C H E V A L I E R .

Ne pas tout dire c'est dissimulation.

D O R A N T E .

Tout dire c'est souvent une indiscretion.

## LE CHEVALIER.

L'on est rarement franc avec tant de prudence.

## DORANTE.

Etre franc, ce n'est pas dire tout ce qu'on pense ;  
C'est ne dire jamais ce qu'on ne pense pas.

## MARIANE.

Nous sommes trop discrets c'est-là votre em-  
baras.

## LE CHEVALIER.

Je vais si rondement que rien ne m'embarasse.  
Mais brisons là-dessus, & dites-moi de grace,  
Pourquoi sur nos desseins ne nous pas concerter ;  
Quand nous n'avons ici rien à nous disputer ?  
Sommes-nous rivaux ? non, nous n'aimons pas la  
même :

J'aime, je suis aimé : vous aimez, on vous aime.  
Monsieur Franchard pouroit, par accommodement,

Aux pupilles laisser chacune leur amant :

Mais de gayeté de cœur vous voulez me détruire,  
C'est en vain ; car au fond par où peut-on me  
nuire ?

Parlez, il vaut bien mieux ménager un accord.

Monsieur Franchard vous va céder ses droits  
d'abord ;

Voyons, concertons-nous, sur cent moyens fa-  
ciles ;

Entrons dans les détails...



## LE FAUX

DORANTE.

Pour nous très-inutiles.

MARIANE.

Vous le sçavez fort bien ; mais votre intention ,  
 C'est d'échauffer d'abord la conversation ,  
 Afin que parlant trop à l'envi l'un de l'autre ,  
 Nous cachant vos secrets vous démêliez le nôtre.

DORANTE.

En cela vous avez un de ces grands talents  
 Des négociateurs & des fins courtisans ,  
 Qui feignant avec art de ne pouvoir se taire ,  
 Font briller leur esprit en l'air sur une affaire ,  
 Pour engager leur homme enfin à trop parler.

LE CHEVALIER.

Avoir en parlant trop l'art de dissimuler !  
 Moi, moi qui me trahis par l'excez des paroles ,  
 Qui me déployant trop . . .

DORANTE.

Laissons les hiperboles ,  
 Et naturellement, monsieur , déployons-nous.  
 Je vois qu'il en est tems.

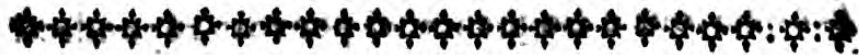
MARIANE.

Franche , mais comme vous ,  
 Je vous fais un aveu lorsque j'y suis contrainte.  
 Quand je vois que je puis me déclarer sans  
 crainte ,  
 Jamais de souterains , tout à jeu découvert ,

Projets dévelopez , franchise , cœur ouvert.  
 Je vous déclare donc qu'on détrompe Angelique,  
 La Marquise qui vient avec elle s'explique ,  
 Un éclaircissement les doit instruire à fond  
 Que votre cœur est vaste , en amour très-fécond.

D O R A N T E.

Voici les deux objets de vos feintes tendresses ,  
 Je vous laisse , monsieur , entre vos deux maî-  
 tresses.



S C E N E I I I.

LA MARQUISE , ANGELIQUE ,  
 MARIANE , LE CHEVALIER.

A N G E L I Q U E.

**J**E ne veux plus le voir , il m'est trop odieux.

L A M A R Q U I S E.

Aprenons lui du moins que nous ouvrons les  
 yeux.

A N G E L I Q U E.

Peut-on trop mépriser , trop haïr un cœur double ?

L A M A R Q U I S E *au Chevalier.*

Cette explication par avance vous trouble ;  
 Vous avez beau vouloir reprendre vos esprits ,  
 Vous n'êtes pas , je crois , moins confus que sur-  
 pris.

LE CHEVALIER.

Ce que l'on n'attend point cause de la surprise ;  
Mais dans un autre sens je puis dire , Marquise ,  
Qu'on n'est jamais surpris , c'est-à dire troublé ,  
Quand on va droit.

MARIANE.

Comment ? n'être point accablé  
Les voyant toutes deux prêtes à vous confondre !

LA MARQUISE.

Par quel tour d'éloquence ici pouvoir répondre ?

LE CHEVALIER.

Tour d'éloquence , moi ! pour me justifier ,  
Je ne répondrai pas un mot.

LA MARQUISE.

Tour singulier !

Qui donc me fera voir à moi votre innocence ?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Moi , qui reçois une offense ?  
C'est envers moi plutôt , monsieur le Chevalier ,  
Qu'il vous faudroit quelqu'un pour vous justifier.  
Qui sera-ce donc ?

LE CHEVALIER.

Qui ? madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Moi parler pour vous ? moi !

LE CHEVALIER.

Oüi : que chacun redise  
 Les faits simples, les faits ; parce que vous direz  
 L'une à l'autre, sans moi vous me justifierez.

ANGELIQUE.

Vains discours !

LA MARQUISE.

Tours subtils !

LE CHEVALIER.

Mais je ne puis comprendre  
 Que vous seules sans moi, toutes deux sans m'en-  
 tendre ,

Ne vous soyez pas dit d'abord ce fait si clair.

MARIANE *à part.*

Avec ce Chevalier on a l'esprit en l'air.

LA MARQUISE.

Vous vous moquez d'oser tenir un tel langage.  
 Lorsque par un solide & sensé mariage ,  
 Ce sont vos propres mots, on songe à s'arranger,  
 Et que de l'inconstance on prévient le danger ,  
 En fondant sur l'estime & sur la convenance  
 Un établissement . . . .

LE CHEVALIER.

Oüi, ce sont là je pense  
 Mes termes, s'arranger, un établissement,  
 Estime, convenance : & c'est-là justement  
 Ce qui me justifie à l'aimable Angelique.

Puis-je écouter cela ? que ce discours me pique !  
Après m'avoir juré l'amour le plus ardent ,  
Le plus vif , le plus tendre , & le plus violent ,  
Tantôt devant ma mere , & tout à l'heure en-  
core . . . .

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure , d'accord , j'ai dit je vous adore ,  
Tout à l'heure , ce mot prouve ma bonne foi.

*à la Marquise.*

Elle me justifie , en vous disant pour moi  
Qu'un instant m'a changé. Tantôt j'ai dit j'é-  
pouse ,  
A present je dis j'aime. En fussiez-vous jalouse ,  
Madame , vous prouvez , vous , de votre côté ,  
Qu'un arrangement seul entre nous arrêté  
Ne peut me rendre ici coupable d'inconstance.  
Si cet amour subit , & dont la violence  
Vient troubler en un jour tous mes arrangemens,  
Entre vous deux m'agite & me tient en suspens ,  
Sans que j'aye encor pû parler , me reconnoître ,  
En quoi suis-je coupable ? ou puis-je le paroître ?

MARIANE.

Pour se justifier le tour est délicat.  
Mais votre amour subit fait du moins un ingrat,  
Qui manque de parole . . . .

LE CHEVALIER.

Et non pas de franchise.

SINCERE. 395

J'ai promis de l'estime, & rien plus; qu'on le dise.

LA MARQUISE.

Il me parloit ainsi, j'en conviens.

ANGELIQUE.

Mais vraiment

Vous l'avez accusé, ma sœur, injustement.

En quoi trompe-t-il donc ?

MARIANE.

En tout comme en tendresse.

De te laisser duper auras-tu la foiblesse ?

ANGELIQUE.

S'il est tendre en effet comme il me l'a paru,  
S'il n'a point partagé son cœur comme on a cru,  
S'il n'aimoit pas madame, il n'est pas si coupable.

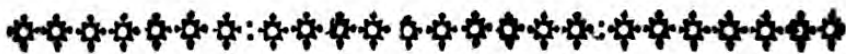
LA MARQUISE.

Il ne vous en paroît à vous que plus aimable ;  
Mais cet aveu doit faire un autre effet sur moi.  
Sur son amour pour vous est-il de bonne foi ?  
Il peut l'être, il est vrai, je vous cede en jeunesse:  
Il peut ne l'être pas, je vous cede en richesse.  
Suivez, monsieur, suivez votre nouvel amour,  
*à part.*

Je vous laisse. Peut-être aurai-je aussi mon tour,  
Et mes cent mille écus qui sont secrets encore,  
Donneront du dessous à celle qu'il adore.

MARIANE *à part.*

Je suis au desespoir de tout ce que je vois.



## SCENE IV.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

**M**onsieur le Chevalier vous n'aimez donc  
que moi ?

LE CHEVALIER.

Eh ! qui pourois-je aimer après vous avoir vûë ?  
Rejoignons votre mere ils l'ont tous prévènuë.  
Leurs brigues contre moi . . .

ANGELIQUE.

Ne nous nuiront en rien.

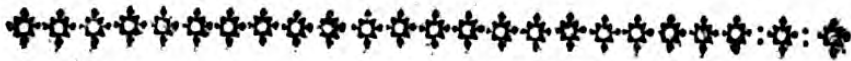
LE CHEVALIER.

Ne feront qu'augmenter mon amour.

ANGELIQUE.

Et le mien.





S C E N E V.

M. FRANCHARD, ANGELIQUE,  
LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

**A** H ! monsieur, apprenez un succès qui m'en-  
chante.

En dépit des soupçons dont ma sœur nous tour-  
mente,

Sa franchise a paru plus brillante en ce jour.

Je suis charmée aussi de son fidelle amour,

Charmée . . .

M. FRANCHARD.

Oh ! va conter tes charmes à ta mere.

ANGELIQUE.

J'y cours.



S C E N E V I.

M. FRANCHARD, LE CHEVALIER.

M. FRANCHARD.

**J**'y cours. Ils vont tous trop vite en  
affaire,

Et vous aussi, monsieur ; car tous ces amoureux,



Quand ils ont dit d'amour une parole ou deux,  
 Ils croient que c'est fait. Ma comere de même,  
 Bien aise tout d'abord de voir que sa fille aime,  
 Parce qu'elle aimoit elle, étant jeune, aisément :  
 Hé vite, a-t-elle dit, marions promptement.  
 Voilà comme elle est faite ; elle est femme, on  
 pardonne,

Mais vous êtes un homme, ainsi donc je m'é-  
 tonne

Que vous ayez déjà si vite fait éclat :  
 Sans qu'on ait fait encor articles ni contrat,  
 Vous amenez déjà vos parens à la nôce.

LE CHEVALIER.

Mes parents, dites-vous ?

M. FRANCHARD.

Oùi, j'entens un carosse,  
 Je regarde, & j'en vois descendre un plumet noir,  
 Ou d'une autre couleur, je n'ai pas bien pû voir.  
 Il s'est nommé bien haut, car bien haut il pro-  
 nonce,  
 Le Chevalier Valere, hé laquais qu'on m'an-  
 nonce.

LE CHEVALIER.

Hen ? comment dites-vous ?

M. FRANCHARD.

Je n'ai point confondu.  
 Le Chevalier Valere, oùi, j'ai bien entendu ;  
 De même on est venu l'annoncer.

LE CHEVALIER *à part.*

Ah ! qu'entens-je !

Un vrai Valere ici ! ce nom seul me dérange.

M. FRANCHARD.

Or vous étant ici , cet autre étant là-bas ,  
Si je calcule bien , ce sont deux , n'est-ce pas ?  
A votre nôce donc ce parent vient peut-être.  
Nous le sçaurons bientôt , car je le vois paroître.



S C E N E V I I.

M. FRANCHARD, LE CHEVALIER;  
R A P I N.

R A P I N *à part.*

Tous deux ensemble ! bon ! Profitons de l'instant

Pour découvrir le fait qui m'intéresse tant ,  
Et connoître quel est ce Chevalier postiche ,  
Qui vient à mes dépens , je crois , se faire riche,  
*haut.*

Vive monsieur Franchard , vive sa probité ,  
Salut , honneur & gloire à son intégrité.  
Qu'un pareil comerçant ait le pas dans l'histoire  
Sur l'illustre guerrier , dont bien souvent la gloire  
Appauvrit les humains ; au lieu qu'un comerçant  
Aucontraire s'illustre en les enrichissant ,

Comme vous qui venez contre vent & marée  
 D'apporter par dépôt mainte somme ignorée,  
 Affrontant les écueils, la tempête & les flots,  
 Et les tentations que donnent les dépôts.

M. F R A N C H A R D.

Je n'ai pas trop besoin de complimens de gloire;  
 Venez-vous à la nôce ici, sans tant d'histoire?  
 Monsieur est Chevalier Valere comme vous,  
 Et vous tout comme lui; voyons, expliquons-  
 nous.  
 Etes-vous Chevaliers de la même famille?

R A P I N,

Cela se pourroit bien; car la mienne en fourmille.

L E C H E V A L I E R.

Je connois deux maisons fort bonnes de ce nom,  
 L'une de Provence.

R A P I N,

Où, très-ancienne maison.

Dans les brouillards on voit la tige des Valeres;  
 De Valere Maxime on fait venir nos peres;  
 C'est là notre roman; mais plus modestement  
 Nous nous contenterons de venir seulement  
 Monsieur Valere & moi, des Comtes de Provence.

L E C H E V A L I E R.

Ne plaifantons jamais sur des faits d'importance.  
 Ceux dont vous me parlez sont bons, très-il-  
 lustrez,  
 Comtes, Barons, Marquis, en un mot bien  
 titrez.

Mais

SINCERE. 401

Mais moi je ne suis point de ces brillants Valeres,  
Très-commune noblesse est celle de mes peres,  
Gens simples, gens unis, ils étoient tous Picards.

RAPIN.

Race féconde ! ainsi dans l'univers épars  
Nos peres remplissant Picardie & Provence,  
Peut-être nous avons entre nous alliance.  
Quoiqu'il en soit, étant tous deux de même nom,  
Vous Valere Picard, comptez sur moi Gascon.

M. FRANCHARD.

Gascon, Picard, je vois là-dedans quelque chose.  
Sans aller & venir je veux qu'on se repose.  
Monsieur vous fait aller des Gascons aux Picards.  
Et comme a dit monsieur, je vois là des brouil-  
lards.

RAPIN.

Nous les dissiperons. Le seul point qui m'amene,  
C'est de prendre votre heure en vous donnant la  
mienne,  
Pour la succession d'un feu Rapin . . .

LE CHEVALIER *à part.*

Rapin!

O ciel ! Rapin vivant !

RAPIN *à part.*

Seroit-ce mon cousin ?

Il pâlit, il se trouble.

M. FRANCHARD.

Oùais ! mais cela m'étonne ;

Je ne vois point ici de Rapin en personne ;

Monfieur parle pour un , vous pour un autre auffi.  
Je n'y connois plus rien ; qu'est-ce que tout ceci ?  
Parlez.

## L E C H E V A L I E R .

Cette aventure eft toute naturelle ,  
C'eft un Rapin pour qui par bonté je me mêle ,  
Un pauvre diable . . .

## R A P I N .

Eh oïï , c'eft tout comme le mien.  
Mon pauvre diable à moi d'hériter fait fort  
bien ,  
Car il n'avoit vaillant rien que fon industrie.

## M. F R A N C H A R D .

Je ne m'attendois pas à tant de brouillerie ,  
Il faut chez nous un gendre en tout franc , claire-  
ment.

Je ne ſçais où j'en ſuis de voir que juſtement  
Pour les deux héritiers il me vient deux Valeres,  
Chacun a fon Rapin.

## R A P I N .

Mes preuves ſeront claires ;  
Tantôt titres en main on vera ſûrement  
Que mon ami Rapin eſt un homme exiſtant.  
Seulement j'ai voulu par ce préliminaire  
Voir , comme je le vois , à qui j'aurois affaire.  
Monſieur protégera ſon homme avec chaleur ,  
Moi je protégerai le mien avec ardeur ,  
Non comme proteſteur de cour fait en paroles,

Vaines ostentations , & promesses frivoles ,  
 Mais par bonté de cœur , & beau jeu , bon argent.  
 Pour nos Rapins enfin notre zele est ardent ,  
 Comme si j'étois , moi , mon bon Rapin que  
 j'aime ,  
 Et que vous fussiez , vous , votre Rapin vous-  
 même.  
 Tantôt papier en main nous débrouillerons tout ,



## S C E N E V I I I .

M. FRANCHARD , LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à part.*

**A** vant qu'il ait le tems de me pousser à bout,  
 Pressons le mariage.

M. FRANCHARD.

Il veut papier sur table ,  
 Et c'est par-là qu'on voit le discours véritable.  
 Vous ne dites plus mot , vous ?

LE CHEVALIER.

Non , je me suis tu :  
 J'abrege l'entretien avec qui m'a déplu.  
 Il m'a déplu d'abord par ses plaifanteries ,  
 Je suis le faux brillant des traits de railleries.  
 Ces grands verbiageurs n'auroient jamais fini ,  
 Cela me rend muet , moi , qui suis simple , uni .

M. FRANCHARD.

Simple, uni ! mais de vous je ne dis pas de même  
D'un côté vous aimez Angelique.

LE CHEVALIER.

Oùï , je l'aime.

M. FRANCHARD.

De l'autre une Marquise; en amour ce font deux.  
Deux ! . . . dans ce chiffre là vous êtes malheu-  
reux ;

Car après deux amours, deux Chevaliers Valeres,  
Encore deux Rapins, je crois là des misteres.  
Ma comere a beau dire, il est fidelle amant,  
Car en tout il agit toujourns tout simplement :  
C'est son dicton ; mais moi je vois là bien du  
double,

Tout votre deux à deux me déplaît & me trouble.

LE CHEVALIER *brutalement*.

Vous trouble, vous déplaît. Oh c'est tant pis  
pour vous.

M. FRANCHARD.

Comment tant pis pour moi ?

LE CHEVALIER.

Tant pis ; car entre nous  
Se troubler tout d'abord sur des choses si claires,  
Sur des événemens naturels, ordinaires,  
Duplicité de nom, d'interêt ; c'est avoir,  
Lachons le mot, l'esprit très-lent à concevoir.

M. FRANCHARD.

Mais....

LE CHEVALIER.

C'est votre défaut : marque d'esprit solide ;  
D'accord , un esprit lent plus sûrement décide ,  
Pourvû qu'il ne soit pas si brusque en décidant :  
Autre défaut en vous.

M. FRANCHARD *à part.*

Oùais ! mais il faut pourtant  
Qu'il soit franc , il me dit mes défauts sans rien  
craindre.

LE CHEVALIER.

Je ne sçai pas , d'accord , mieux que vous me con-  
traindre ;

Mais je ne pousse pas l'offense à cet excez.

Dire que je suis double & que je vous déplais !

M. FRANCHARD.

Oùi, ces deux mots me sont échapez de la bouche.

LE CHEVALIER.

Il m'en échape aussi , mais non quand cela touche  
L'essentiel ; ces mots sont d'un homme grossier.

M. FRANCHARD.

Mais , c'est que je le suis , monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Trop est trop.

M. FRANCHARD.

Mais vraiment , il a ma brusquerie.  
J'aime cela.



LE CHEVALIER.

D'abord par pure brouillerie,  
Faute d'approfondir m'imputer deux amours !

M. FRANCHARD.

Oh sur ces amours là je me broüille toujours,  
Je n'en ai jamais eu d'amour.

LE CHEVALIER.

Quel caractère !

En vous il me repugne, & je ne puis m'en taire,  
Une ame sans amour a plus de fermeté,  
D'accord, de vertu, mais . . . gare la dureté.  
L'on en est moins bon.

M. FRANCHARD.

Oh ! comme vous je me fâche,  
Sur le mot de moins bon, ma colere se lache.

LE CHEVALIER.

Ce mot m'est échapé, comme les deux à vous,  
Et l'indiscretion est égale entre nous.  
Quand on est vif on va bien souvent à l'extrême.

M. FRANCHARD.

Vous avez mal parlé, je suis la bonté même,  
Plus que personne bon, je m'en vante, morbleu.

LE CHEVALIER.

Me voilà bien encor : se vanter, prendre feu,  
Vous vanter d'être bon, & moi d'être sincere,  
Et nous en vanter trop : dans notre caractère

Deux grands défauts; mais quoi? l'on ne se refond point.

Nous nous ressemblerons encore sur un point,

Je pardonne d'abord.

M. FRANCHARD.

Moi je reviens sur l'heure.

LE CHEVALIER.

Aucune aigreur...

M. FRANCHARD.

Nul fiel sur mon cœur ne demeure.

LE CHEVALIER.

J'aime mieux même un homme après l'avoir fâché.

M. FRANCHARD.

Mais c'est tout comme moi; j'en avois bien cherché

Des gens qui fussent faits tout juste à ma manière:

Vous voilà tout trouvé, car ressemblance entière.

Dire tout ce qui vient, brusquer, parler bien fort,

Se fâcher tout d'un coup, puis pardonner d'abord.

N'est-il pas vrai, monsieur, mon portrait c'est le vôtre.

LE CHEVALIER.

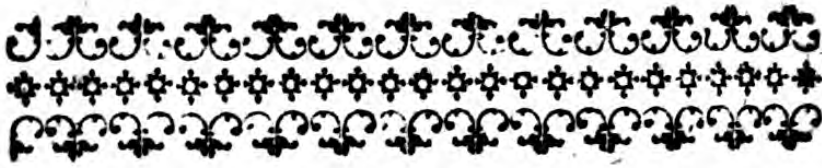
J'en conviens avec vous, tous deux faits l'un pour l'autre.

M. FRANCHARD.

Plus de Dorante donc, finissons au plutôt.

Deux contrats pour nous deux c'est autant qu'il en faut.

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

---

### SCENE PREMIERE.

M. FRANCHARD , ANGELIQUE ,  
MARIANE , DORANTE.

MARIANE.

**D**E grace, suspendez dans cette conjon-  
ture ;

Je commence à voir clair , & pareille aventure...

ANGELIQUE.

Ton amour t'aveugle.

MARIANE.

Oh ! le tien t'ouvre les yeux.

ANGELIQUE.

Ton amour juge mal.

MARIANE.

Le tien juge-t-il mieux ?

M. FRANCHARD.

Ton amour ! ton amour ! ma patience est lasse  
D'entendre

D'entendre pour raison, sur tout ce qui se passe,  
 Dire l'amour, l'amour..... Oh tous ces amours-là  
 Font que je suis fâché des disputes qu'on a.  
 Que je haïs les amours ! ils troublent les familles.  
 En revenant d'Amiens je crois trouver deux filles,  
 Je m'attens que quelqu'une au moins m'épousera,  
 Comme autrefois je crois que c'est à qui m'aura ;  
 A présent c'est à qui ne m'aura pas....courage,  
 Soupirez ; mais pourtant il faut mon mariage..

ANGÉLIQUE.

Vous sçavez bien, monsieur, que je suis toute à  
 vous.

MARIANE.

J'y suis aussi, monsieur, vous pouvez tout sur  
 nous.

LAURETTE.

Sans doute ; mais, monsieur, conclurez-vous  
 l'affaire,

Quand vous-même, surpris de ce second Valere,  
 Avez pris du soupçon ?

M. FRANCHARD.

Bon, j'en suis revenu.

Là-dessus le conseil de famille est tenu,  
 Et la mere & l'aînée ayant leur voix chacune,  
 J'ai calculé cela, ce sont deux voix contr'une.

DORANTE.

Mais.....

M. FRANCHARD.

Mais autre calcul, que je fais par mes doigts.  
Vous, moi, ce Chevalier, pour épouser font  
trois :

Une, & deux sœurs ; comment voulez-vous que  
l'on fasse ?

A nos filles, pour vous, je ne vois plus de place.

M A R I A N E.

J'en vois une, en chassant un Chevalier trom-  
peur.

A N G E L I Q U E.

Vous impatientez monsieur Franchard, ma sœur.

D O R A N T E.

Faites au moins l'épreuve, elle est simple & fa-  
cile,

Et quelquefois un rien confond un homme ha-  
bile.

Sur ce qui s'est passé l'on a quelque soupçon  
Qu'il n'est point Chevalier, qu'il a pris un faux  
nom.

M. FRANCHARD,

Je lui demanderai s'il s'appelle Valere.

D O R A N T E.

Fort bien : Mais nous avons une autre épreuve à  
faire,

Beaucoup plus simple encor, un seul mot suffira.

M. FRANCHARD.

Ah s'il ne faut qu'un mot, tant mieux, on le dira.

S I N C È R È. 411

D O R A N T E.

Il se vante, on le sçait par des gens très-croyables,  
D'avoir en son pays des biens considérables.

Vous lui demanderez , êtes-vous riche, ou non ?

M. F R A N C H A R D.

Oïïi , je lui dirai bien ce mot , il est fort bon.  
Car pour peu que l'on mente en cas de mariage,  
On est un affronteur.



S C E N E II.

M. F R A N C H A R D , A N G E L I Q U E ,  
M A R I A N E , D O R A N T E ,  
L E C H E V A L I E R.

L E C H E V A L I E R.

L'On prend son avantage,  
L'on vous tient contre moi seul , en particulier,  
Votre animosité me fait peu de quartier:  
Mais vous êtes suspects , & pour moi votre haine  
Doit rendre en ce moment la médifance vaine.  
Car il faut distinguer.

M. F R A N C H A R D.

Distinguer m'ennuieroit ,  
Me feroit oublier mon mot , m'embroïlleroit  
M m ij

412      L E F A U X

Un mot vaut mieux ici que tant de verbiage,  
On demande toujours pour faire un mariage,  
Etes-vous riche, ou non ?

A N G E L I Q U E .

Ce détail est grossier,

L E C H E V A L I E R .

Nullement. Quand on est prêt à se marier ,  
On doit sur ces détails , & sans délicatesse ,  
Questioner , répondre . . .

A N G E L I Q U E .

Oiii , mais cela me blesse.

L E C H E V A L I E R .

Délicatesse outrée ; & monsieur a raison ,  
De s'informer d'abord si je suis riche ou non,  
D'être vrai là-dessus le plus franc se dispense ,  
L'usage n'en fait point un cas de conscience :  
L'on joint aux biens réels son crédit , ses amis ,  
On passe tout en compte , on croit qu'il est per-  
mis

De briller sur le fond d'une somme empruntée ,  
D'affirmer franche & quitte une terre endettée ;  
Mais moi , qui ne croit point de mensonge inno-  
cent ,

Qui me fais là-dessus des scrupules d'enfant ,  
Et qui pousse toujours la franchise à l'extrême ,  
Je vais exactement compter avec moi-même.  
Il faut vous faire au juste un état de mon bien . . .

M. FRANCHARD.

Voyons l'état.

LE CHEVALIER.

Parlons franchement, je n'ai rien.

M. FRANCHARD.

Ah, ah!

LE CHEVALIER.

Mais je dis, rien.

M. FRANCHARD.

C'est toujours quelque chose.

LE CHEVALIER.

Par cet aveu sans doute au refus je m'expose.

Mais quoi, vous citerois-je ici, comme un bien  
clair,

Quelques successions, qui sont peut-être en l'air,  
Des terres en décret, dont je ne suis plus maître,  
Que quelqu'argent comptant dégageroit peut-  
être.

Mais un bien en litige au fond est-il le mien?

Non, répétons-le donc encore, je n'ai rien.

ANGÉLIQUE.

Eh qu'importe, est-ce-là ce qui nous intéresse?

Il est bien question avec nous de richesse.

Ni ma mère, ni moi...

MARIANE.

C'est ce qu'il a prévu.

M m iij



Tu méprises le bien , c'est ce qu'il a connu.  
 Près de monsieur jugeant le bien peu nécessaire,  
 Ne pouvant rien risquer non plus près de ma  
 mere . . .

M. F R A N C H A R D.

Tu rafine comme elle en esprit ; mais le mien  
 Voit que tu pers ta cause ; il a dit je n'ai rien.

D O R A N T E.

Je vous attens , monsieur , contre un second Va-  
 lere,  
 Qui vous doublant ici , cache quelque mystere ,  
 Comme vous aux Rapins prenant grand intérêt.  
 Enfin monsieur Franchard voudra bien , s'il lui  
 plaît ,  
 Jusqu'à ce qu'il l'ait vû , différer & suspendre.

M. F R A N C H A R D.

Oiii ; mais après cela je ne veux plus attendre.  
 Qu'il vienne vite au moins.

D O R A N T E.

Voyons s'il est ici ,  
 Que cet événement soit sur l'heure éclairci.





## SCENE III.

M. FRANCHARD, LE CHEVALIER,  
LAURETTE.

M. FRANCHARD.

Ils ont cet homme en tête, il faut que je le voye.

LAURETTE à *M. Franchard.*

Ma maîtresse vous cherche, elle est dans une joie.

Ses trois cens mille francs me ravissent aussi.

Sont-ils prêts, monsieur ?

M. FRANCHARD.

Où.

LAURETTE au *Chevalier.*

Quoi ! vous êtes ici,

Monsieur le Chevalier ? bon, mon plaisir redouble

De voir que cet argent vous échappe & vous trouble.

Vous avez, pour changer, bien mal pris votre tems.

M. FRANCHARD.

J'ai dans mon cabinet ces trois cens mille francs,

J'y vais.

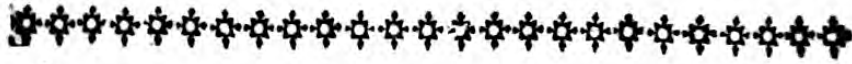
LAURETTE.

*Au Chevalier.*

Nous vous suivons. La chance est bien changée

M m iij

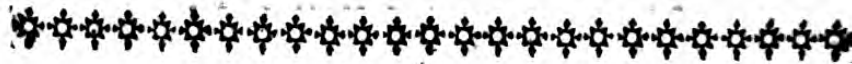
Je puis dire aprésent que me voilà vannée.  
Sans rancune , monsieur.



## S C E N E IV.

L E C H E V A L I E R *seul.*

C E revers est piquant.  
Qui l'eût pû deviner ? cent mille écus comptant !  
Je les perds. Dans quel tems ! quand tout me dé-  
concerte ,  
Quand cet autre Valere ici cause ma perte.



## S C E N E V.

L A M A R Q U I S E , L E C H E V A L I E R ,  
L A U R E T T E .

L A U R E T T E *à la Marquise.*

C 'Est dans ce cabinet , qu'on va compter l'ar-  
gent.  
Mais où tournez-vous donc ? c'est-là qu'on vous  
attend ,  
Là , que monsieur Franchard vous doit livrer la  
somme....  
C'est-là qu'il faut aller : & non pas vers un homme

Déserteur en amour , perfide , renégat.  
 Voyant votre dépit tantôt après l'éclat ,  
 De votre passion je vous croyois guérie ;  
 J'ai cru que votre amour étoit à l'agonie ;  
 Mais en amour la femme , hélas , revient de loin.

LA MARQUISE.

Laisse-moi.

LAURETTE.

Mais de moi n'auriez-vous pas besoin ?

LA MARQUISE.

Laisse-moi, te dis-je.

LAURETTE *à part.*

Ouais ! craindre ainsi ma présence ?

Molliroit-elle ?



SCENE VI.

LA MARQUISE , LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à part.*

AUrois-je encor quelqu'espérance ?  
 Veut-elle m'aborder ? l'aborderai-je , moi ?  
 Que pourai-je lui dire ? elle hésite , je croi.  
 Ah j'en augure bien , l'amour me la ramene.

LA MARQUISE.

Je vous vois agité , la démarche incertaine ,

418      L E F A U X

Vous, qui devez jouir d'un tranquile bonheur.  
En quel état est donc à présent votre cœur ?

L E C H E V A L I E R.

A dire vrai, je crois qu'il est presque le même.  
Entre ce que j'estime, hélas ! & ce que j'aime,  
Je suis, comme j'étois, incertain, indécis,  
Tantôt passionné, tantôt de sens rassis :  
Vois-je l'objet ? je suis la pante qu'amour donne :  
Vous revois-je ? aussi-tôt je suspens, je raisonne.  
A me déterminer il faut que vous m'aidiez,  
En bonne amie, il faut que vous me conseilliez,  
Qu'en cette occasion vous me serviez de guide.  
Je crains de me flatter, ou d'être trop rigide,  
De croire mon amour plus ou moins fort qu'il  
n'est.

Se connoît-on ? peut-être en secret l'intérêt  
Sur vos biens augmentez à mon insçû m'abuse,  
Me fait voir mon amour moins fort, je m'en  
accuse ;

De peur de vous tromper je me donne le tort.  
Près d'Angelique aussi peut-être ai-je d'abord  
Exagéré l'amour d'une façon trop forte ?  
Car d'un objet brillant la présence transporte.

L A M A R Q U I S E.

Un homme toujours vrai doit-il exagérer ?

L E C H E V A L I E R.

L'exagération, ouïi, se peut tolérer

SINCERE. 419

Dans les mots sur l'amour consacrez par l'usage,  
Brûler, être enchanté, l'on entend ce langage :  
J'expire, ou je mourrois plutôt que de changer.  
La mort réellement se peut-elle exiger ?  
Ces termes ne se sont jamais pris à la lettre,  
L'usage ayant fixé le taux qu'on y doit mettre ;  
Toute monnoye est bonne à qui sçait son vrai  
prix,  
Et tous termes sont vrais quand ils sont vrai-  
ment pris.

LA MARQUISE.

Je puis donc me flatter qu'en amour vos paroles  
Près d'Angélique étoient de fortes hiperboles,  
Dans votre bouche un vif & violent amour ;  
Est-ce à dire qu'il perd sa force en moins d'un  
jour ?

LE CHEVALIER.

Le mot de violent promet-il la constance ?  
Au contraire . . . .

LA MARQUISE.

C'est-là flatter mon espérance :  
Car on sçait qu'en effet ces especes d'amour ,  
Comme le vôtre, nés, formez en peu de jours ,  
Souvent cessent de même.

LE CHEVALIER.

Eh ! c'est ce qui m'allarme.  
Dans Angélique, c'est la beauté qui me charme,  
Mais c'est la beauté seule au fond,

**LE FAUX  
LA MARQUISE.**

Quelqu'un m'a dit ;  
Et j'ai cru même voir qu'elle a fort peu d'esprit.  
Mais sur elle, après tout, je m'aveugle peut-être,  
Comme sur vous.

**LE CHEVALIER.**

Tantôt ce qui m'a fait connoître,  
Que j'aimois un peu moins, c'est qu'effective-  
ment  
Son esprit, qui d'abord m'avoit paru charmant,  
Une bouche agréable, un son de voix impose,  
Ma paru médiocre. Enfin je crains, je n'ose,  
Me promettre d'aimer Angélique long-tems.  
Ce seroit la tromper.

**LA MARQUISE.**

Selon ce que j'entens  
Ne la revoyant point vous guéririez, je pense.

**LE CHEVALIER.**

L'amour, nouveau sur-tout, se guérit par l'absence.  
Que me conseillez-vous ?

**LA MARQUISE.**

Mais . . . de ne la plus voir

**LE CHEVALIER.**

Je suivrai ce conseil, & je crois le pouvoir.  
Je le pourrois plutôt, en joignant à l'absence  
La force du devoir, de la reconnoissance.  
De solides liens m'engageroient d'abord,  
Hâtant ma guérison . . .

LA MARQUISE,

D'autres liens.... d'accord.

LE CHEVALIER.

Me feroient oublier, même avec moins de peine..

Où, le devoir rendroit ma guérison certaine.

Conseillez-moi, madame.

LA MARQUISE.

Où, par devoir, je croi,

Vous oublieriez bien-tôt Angélique pour moi,

Ainsi par un contrat j'aurois pleine assurance

De votre oubli pour elle, & de votre inconstance.

LE CHEVALIER.

Est-ce inconstance, hélas! qu'un retour de raison?

LA MARQUISE.

Si ce retour subit est naturel, ou non,

Je ne puis en juger que par les circonstances;

Car vous avez fort bien observé les nuances,

Pour passer finement d'un amour rallenti

A la raison qui prend le plus riche parti.

Dans mon aveuglement je m'y ferois trompée;

Mais dans cet entretien m'étant tout occupée

A démêler en vous l'amour & l'intérêt,

Je vois . . . .

LE CHEVALIER.

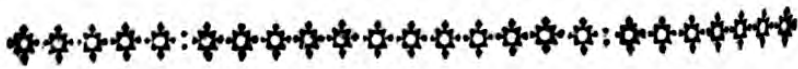
Expliquez-vous, madame, s'il vous plaît,

LA MARQUISE.

Je ne vois plus en vous que feinte & politique,



L'interêt vous a fait adorer Angelique ,  
 L'interêt à present vous fait changer de ton.  
 Si vous faites ceder l'amour à la raison ,  
 De mon côté je dois devenir raisonnable ;  
 Car votre amour pour elle est faux ou véritable :  
 Véritable , il me fait trembler pour votre cœur :  
 Et s'il est faux , je dois rompre avec un trompeur.



## S C E N E V I I .

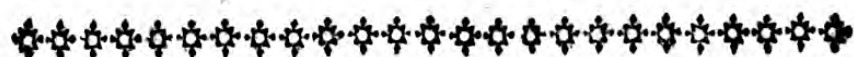
LE CHEVALIER *seul.*

O U me vois-je réduit ? conjoncture cruelle !  
 Broüillé chez ces marchands, je retourne  
 vers elle ,

Son abord m'y convie , & je suis confondu.  
 Mais de ce côté-ci voyons ; suis-je perdu ?  
 Ah ! j'aperçois celui qui m'est ici contraire ,  
 Qui se dit comme moi le Chevalier Valere ,  
 Qui sert l'autre Rapin. Lui - même n'est-il  
 point ? . . . .

Car l'air de son visage à mes soupçons se joint.





## SCENE VIII.

LE CHEVALIER, RAPIN.

RAPIN *à part.*

C'Est mon cohéritier; tantôt je l'ai fait craindre :

Voyons si par la peur je pourai le contraindre  
A me dédommager de ce qu'il est vivant.

LE CHEVALIER *à part.*

C'est ce cousin, je crois; gagnons-le; mais comment . . . .

Si pour me perdre il est d'accord avec Dorante,  
Ma démarche l'instruit & devient imprudente:  
Pas périlleux!

RAPIN *à part.*

Il veut m'aborder, tenons bon.

LE CHEVALIER *à part.*

S'il me connoît, il a déjà dit mon faux nom.  
Voyons-le de plus près.

RAPIN *à part.*

Il vient à l'abordage.

LE CHEVALIER.

L'on vous attend, monsieur, & votre témoignage

Chez ces bons bourgeois-ci , je ne sçai pas pour-  
 quoi ,  
 Devient en cet instant essentiel pour moi.

R A P I N.

Essentiel ? tant mieux. Qui peut servir ou nuire,  
 Peut se faire valoir autant qu'il le desire.  
 Certain rival ici liberal , séduisant ,  
 Demande du secours en un besoin pressant.  
 Tout ainsi que l'argent peut rendre un nom il-  
 lustre ,  
 L'argent peut par hasard aux noms ôter du lustre.  
 Ce rival donneroit la moitié de son bien,  
 Pour pouvoir dégrader votre nom par le mien.  
 Quoique notre nom brille , il a plus d'une face.  
 Venez , monsieur , venez discuter notre race.  
 Des Valeres au vrai , tant gascons que picards ,  
 Je connois de tout tems même jusqu'aux batards.  
 Venez.... hésitez-vous ?

LE CHEVALIER *à part.*

Ah ! c'est Rapin lui-même.  
 Tâchons de le gagner dans ce péril extrême.  
 Quel tour prendre ? je vois que j'en suis reconnu.

R A P I N.

Qu'avez-vous donc , monsieur ? vous paroissez  
 ému.

LE CHEVALIER.

Je suis ému , mais c'est sur votre ressemblance.  
 Plus

Plus que tantôt saisi , mon trouble recommence.  
 Plus je vous envisage , & plus je sens en moi....  
 Ah ! je vais me trahir par trop de bonne foi.  
 En la vie une fois ne pourai-je me taire ?  
 Je sçai , je suis certain que vous m'êtes contraire,  
 Et ne puis cependant cacher ces mouvemens.  
 Mon cœur me perd enfin par ses épanchemens.

R A P I N.

Moi je suis plus discret , & mon sang froid re-  
 double  
 Pour gagner du terrain sur celui qui se trouble.

L E C H E V A L I E R.

Je me trouble en effet , vous en profiterez ,  
 Maître de mon secret vous le révélez :  
 Mais non ; car vous devez avoir par simpatic  
 La tendre émotion que pour vous j'ai sentie.  
 Mes entrailles . . . .

R A P I N à part.

Voici la crise , tenons bon.

*haut.*

Entrailles ! c'est foiblesse à gens d'un certain  
 nom.

L E C H E V A L I E R.

Vous faites l'esprit fort , non , il n'est pas possi-  
 ble

Qu'à ces rapports du sang vous soyez insensible ;  
 Un seul mot , mon nom seul , vous touchera le  
 cœur.

RAPIN, *à part.*

J'attens les mots touchans qu'amenera la peur.

LE CHEVALIER.

Rapin par vous cru mort, après vingt ans d'absence,  
 sence,

Vous embrasse, c'est moi.

RAPIN.

Froide reconnoissance,

Qui m'endurcit le cœur au lieu de m'attendrir.

Vous vivez, vous vivez, c'est à moi de mourir.

LE CHEVALIER.

Quoi la force du sang ? . . . .

RAPIN.

N'agit point, je vous jure ;

Le seul langage encor que me tient la nature .

En vous reconnoissant, ma seule émotion ,

Mon seul trouble est causé par la succession.

Quand je crois toucher tout, je vois revivre un  
 homme,

Homme cru mort, qui vient couper en deux ma  
 somme.

LE CHEVALIER.

Quels sentimens ! mais non, si, comme je le vois,

La voix de la nature est étouffée en toi ,

C'est le cruel effet de ton besoin extrême.

Je te plains, cher cousin, & c'est ton besoin  
 même,

Qui redoublant en moi de tendres mouvemens ,  
M'invite à t'inspirer de plus vrais sentimens.

Va . . . je te donne tout.

R A P I N.

Parole simpatique !

Jusqu'à mon cœur parvient ton discours paté-  
tique.

Tu me cedes ta part de la succession ?

Vingt mille francs en moi causent l'émotion  
Par les rapports du sang & de la simpatie.

Je comprends par l'ardeur qu'à l'instant j'ai sentie,

Que l'instinct pour l'argent est le plus naturel ,

Plus fort que fraternel , paternel , maternel :

Il fait sur moi l'effet du tendre cousinage :

J'entens de la nature à présent le langage ;

Puisque par toi j'hérite ainsi de toi vivant.

A cet illustre effort je reconnois mon sang ;

Je t'embrasse à mon tour , & par tendresse pure ,

Pour te servir ici j'irai jusqu'au parjure.

L E C H E V A L I E R.

Ne consulte , cousin , là-dessus que ton cœur.

R A P I N.

Mon cœur sur l'intérêt n'est jamais en erreur.

Admirables effets du tendre parentage !

Par la force du sang tu cede l'héritage ,

Par la force du sang je te fais riche époux ,

Par la force du sang je les trahirai tous.

Pour commencer, apprens qu'Angélique surprise  
De t'avoir vû parler tantôt à la Marquise,  
De tous côtez te cherche avec empressement.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

RAPIN.

Qu'elle veut un éclaircissement.

Mais crois moi, si tu n'as rien de bon à répondre,  
Evite un entretien qui pourroit te confondre,  
Et pour paroître, attens qu'on signe le contrat.  
Je vais agir pour toi, mettre tout en état.....  
Mais on vient. Traitons-nous de cousin sans  
miffere,

Apellons-nous tout haut, mon cher cousin Valere,  
Valere tout haut, & ... plus bas, cousin Rapin.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

M<sup>e</sup> ARGANT, LE CHEVALIER,  
RAPIN.

M<sup>e</sup> ARGANT.

Q<sup>U</sup>'ai-je entendu de loin, de Valere & cou-  
sin ?

RAPIN.

Le cousin m'a prouvé qu'il est vraiment Valere.

M<sup>e</sup> ARGANT.

Dorante médit donc en disant le contraire ?

Répétez-moi le fait ; vous, vous, mon cher gendre,  
 Vous seul, quand vous parlez, je vous crois plus  
 que tous.

LE CHEVALIER.

Je suis son cousin.

RAPIN.

Oùï ; mais son sang froid me pique.  
 Quand on le calomnie, être ainsi flegmatique !

LE CHEVALIER.

Souvent le faux est joint au vif emportement.

RAPIN.

Quel flegme !

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Ah le beau flegme !

RAPIN.

Enfin je fais serment . . .

LE CHEVALIER.

Non, cousin, les sermens sont faits pour ceux  
 qui mentent ;

Du fait simple allegué les gens vrais se contentent.

Sitôt que j'ai dit oùï, je sens que j'ai prouvé.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

En effet je le sens aussi. Quel gendre j'ai !

Sentir que quand il prouve, il dit oùï, je l'admire.

C'a plus d'obstacles donc ; venez là-dedans dire  
 Froidement vous, & vous avec emportement



Qu'on a calomnié l'homme le plus charmant.  
Venez vite tous deux.

LE CHEVALIER.

Non, je n'y veux pas être,  
De dire ce qu'il sçait, je veux le laisser maître.

RAPIN.

Non non, ne craignez rien, devant vous je dirai  
Librement tout le mal que de vous je sçaurai.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Venez, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Non, je crains sa complaisance,  
Il n'auroit point, étant gêné par ma présence,  
L'ouverture de cœur, la cordialité  
Qu'il faut, pour dire en tout nûment la vérité.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Toujours contre lui-même, à lui-même con-  
traire.

RAPIN.

Ah! c'est en équité mon vrai cousin Valere.

*Fin du quatrième Acte.*



# ACTE V.

---

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

**A** Chevons l'entretien.

LE CHEVALIER.

Rejoignons votre mere.

ANGELIQUE.

Je veux sur la Marquise une réponse claire.

Qui des deux a voulu se reconcilier ?

Est-ce elle ? ou si c'est vous , monsieur le Che-  
valier ?





## SCENE II.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER,  
RAPIN.

RAPIN *à part.*

J'ai bien joué mon rôle : à tous je puis répondre ;  
Je les mettrois au pis, morbleu pour me confondre.

ANGELIQUE.

Mais répondez-moi donc, d'où vient votre embarras ?

RAPIN *à part.*

Que vois-je ! il est ici dans quelque mauvais pas.

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous dit enfin ? & qu'a dit la Marquise ?

RAPIN.

Témoin de l'entretien, témoin de sa franchise,  
Madame, malgré lui je puis vous révéler  
Ce que son cœur discret voudroit dissimuler.

LE CHEVALIER.

Ah cousin !

RAPIN.

Je veux dire....

LE CHEVALIER.

Un peu de retenue.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Eh de grace. . . . .

RAPIN.

Sçachez que dans cette entrevuë  
La Marquise plus tendre & plus vive. . . .

LE CHEVALIER.

Oh tais-toi.

RAPIN.

Elle m'a fait pitié. Je souffre, quand je vois  
Femmes, à qui l'amour fait faire quelque avance,  
Et qu'un homme reçoit avec indifférence ;  
L'amour qui porte à faux, pour la femme est  
mortel.

La Marquise au cousin présentoit le cartel ,  
Contrat prêt à signer. Allez chez moi m'at-  
tendre ,

Disoit-elle, d'un ton... d'un ton à pierre fendre.  
Lui d'un air rebutant. . . .

LE CHEVALIER.

Oh je n'y puis tenir.

RAPIN.

Sec, méprisant. . . .

LE CHEVALIER.

Encor!

ANGELIQUE.

Eh laissez-le finir.

Continuez ; eh bien ?

R A P I N

Il vous la congedie.

Elle désesperée . . . .

L E C H E V A L I E R .

Oh cesse , je te prie.

R A P I N .

Les yeux baignez de pleurs. Quoi nul tendre re-  
tour ?

Non , j'adore Angelique.

L E C H E V A L I E R .

Ah ! c'est de mon amour ,

Cousin , en ce moment que tu la dois instruire.

Oùi , charmante Angelique , on ne peut trop vous  
dire ,

Ni trop exagerer mes tendres sentimens.

Dis tout ce que tu sçais là-dessus , j'y consens.

R A P I N .

Madame , il est trop vrai , pour vous il la mè-  
prise ,

L E C H E V A L I E R .

Ah ! brifons là-dessus , respectons la Marquise.

A N G E L I Q U E .

Voilà donc d'où venoit votre discretion ?

Le respect empêchoit votre explication.

J'aime en lui ce respect , lorsqu'il la sacrifie.

L E C H E V A L I E R .

Retranchons donc ce mot ; car c'est ce que je me

SINCERE. 435.

ANGELIQUE.

Je crois que vous avez refusé poliment.

LE CHEVALIER.

Non, en nulle façon.

RAPIN.

Il se fâche.

LE CHEVALIER.

Oùi vraiment.

RAPIN.

Le voilà si piqué, que malgré sa franchise,  
Il soutiendrait que c'est elle qui le méprise.

ANGELIQUE.

Quel charme pour moi! non, tous les autres  
amans

Pour les femmes n'ont plus de tels ménagemens.

RAPIN.

Ni ce noble mépris pour l'or; car cette amante  
Offroit à mon cousin dix mille écus de rente.

LE CHEVALIER.

Pour ce noble mépris que tu veux m'imputer,  
Je ne l'ai point.

RAPIN.

Il l'a.

LE CHEVALIER.

Non, c'est trop me flater.

Me donner pour les biens un mépris héroïque!  
Je ne m'en pique point, adorable Angelique,

O o ij

Je suis moins généreux qu'il ne dit, j'en conviens,

Et naturellement j'estime assez les biens.

Je vous fais cet aveu, quoiqu'il me mortifie ;  
Mais plus les biens sont chers ; & plus l'on sacrifie  
Quand l'amour... mais voilà trop de discussions,  
Je vous sacrifierois, hélas ! cent millions.

R A P I N.

Sacrifice héroïque, & plus grand qu'on ne pense !  
Car, madame, sçachez qu'avec tant de naissance,  
L'un & l'autre venant d'un rejetton cadet,  
Nous n'avons pas le sou, je l'avouë à regret,  
Quand tout est possédé par le chef de famille.  
Par bleu depuis le tems que mon aîné me pille.  
Tous les biens apreset devroient bien être à  
moi.

Je voudrois là-dessus qu'on réformât la loi,  
Que chacun fût l'aîné par quartier, par semestre.  
Pourquoi mettre les biens d'un cadet en sequestre  
Dans les mains d'un aîné dont on attend la mort ?  
La loi fait qu'un cadet la souhaite. A-t il tort ?  
Fiefs, terres & châteaux, sur l'aîné tout abonde,  
Parce qu'un an plutôt il arrive en ce monde.  
Ce monde, où les cadets ne mangent qu'à demi,  
Est-ce une hôtellerie en pays ennemi,  
Cù le premier venu par droit de diligence,  
Pille tout, rasle tout, mange tout, fait bon  
ba ce,





DORANTE.

Je vois pour mon malheur qu'on ne peut plus  
surseoir.

MARIANE.

Dorante je vous pers.

DORANTE.

Je suis au desespoir.



## SCENE IV.

LA MARQUISE , MARIANE ,  
DORANTE , LAURETTE .

*LAURETTE à la Marquise.*

**A**vec monsieur Franchard votre affaire est  
conclüe ,

Votre raison de plus pour toujourns revenuee .

Voilà bien des bonheurs, madame, en moins d'un  
jour ;

Toucher cent mille écus, & n'avoir plus d'amour.

LA MARQUISE.

Il manque à mon bonheur de pouvoir être utile ,

A ces tendres amans, contre un trompeur habile.

Je voudrois que chez vous on eût d'assez bons  
yeux ,

Pour pouvoir démêler son manège odieux.

MARIANE.

Il les aveugle tous, madame, il nous déssole.

LA MARQUISE.

J'ai vû qu'il sçait masquer jusques à sa parole :  
 Dans ses tours & détours il ajuste à propos  
 Par des rapports forcez le vraisemblable au faux ;  
 Avec tant d'art enfin il sçait se contrefaire ,  
 Qu'à force d'être fourbe il leur paroît sincere.

DORANTE.

En effet, par quel art, par quel enchantement  
 Leur rend-il vraisemblable un tel événement ?  
 Car il est naturel que deux cousins Valeres  
 Viennent de deux Rapins suivre ici les affaires ?  
 Qu'une succession. . . . .

LAURETTE.

Succession, cousins,  
 Deux Valeres ici, dites-vous, deux Rapins ?  
 J'entrevois . . . .

MARIANE.

Quoi ?

DORANTE.

Comment ?

LAURETTE.

Un éclair qu'il faut suivre,  
 Je connois un Rapin déjà, je vous le livre.

MARIANE.

Tu connois un Rapin ?

LAURETTE.

Oiii tantôt je l'ai vû,  
 Pour hériter d'un oncle il est ici venu.

O o iij

M A R I A N E.

Il est ici ?

L A U R E T T E.

Lui-même.

D O R A N T E.

Ils en ont fait mystère.

Ceci cache un complot.

M A R I A N E.

Ah ! Dorante, j'espère...

D O R A N T E.

Ce Rapin doit connoître un de ces deux parens.

M A R I A N E.

Où le trouveroit'on ?

L A U R E T T E.

Ne perdez point de tems,

Ici chez le caissier il est encor peut-être.

D O R A N T E.

Suivons ceci de près, il pouroit disparoître.



## S C E N E V.

LA MARQUISE, MARIANE,  
LAURETTE.

L A M A R Q U I S E.

M O i, je vais par pur zele apprendre à votre  
sœur

Ce qui la doit enfin tirer de son erreur.

LAURETTE.

Avec ce zele pur vous lui ferez suspecte ;  
Il ressemble un peu trop à celui qu'on affecte ,  
Pour décrier l'amant qu'on veut garder pour soi.

LA MARQUISE.

Je persuaderai ; car je ne sens en moi  
Qu'un desir d'obliger les filles & la mere ;  
Contre le Chevalier ni dépit ni colere.  
Un dépit vif ne fait que suspendre l'amour ,  
Mais un juste mépris le guérit sans retour.



SCENE VI.

MARIANE, LAURETTE.

MARIANE.

J'Espere que ma sœur connoitra sa foiblesse.

LAURETTE.

Moi, je n'espere rien d'une aveugle tendresse ;  
C'est, si vous m'en croiez, au seul monsieur Fran-  
chard

Que vous devez . . .





## SCENE VII.

MARIANE, LE CHEVALIER,  
RAPIN, LAURETTE.

LE CHEVALIER à *Rapin*.

Pourquoi me tirer à l'écart ?

RAPIN à *Chevalier*.

Je veux mes sûretés avant la signature ;  
Je veux en ce moment un écrit qui m'assure  
Que tu ne prétens rien à la succession.

LE CHEVALIER à *part*.

Encor Laurette ? ô Ciel !

RAPIN à *Chevalier*.

Quelle exclamation.

Quoi ! refuserois-tu de tenir ta promesse ?  
Après avoir . . . .

LE CHEVALIER à *Rapin*.

Eh non. Un autre soin me presse.

LAURETTE.

Je cours chercher Rapin... ah ah ! que vois-je là ?

RAPIN à *Laurette*.

Mon nom n'est plus Rapin, souviens-toi de cela.

LAURETTE.

Ah ! ma foi c'est lui.

SINCERE. 443

RAPIN à *Laurette*.

Paix, silence, sois discrète.

MARIANE.

D'où vient l'étonnement que je vois à *Laurette* ?

RAPIN.

C'est un petit secret qui roule sur un fait ...  
à *Laurette*.

Appelle-moi Valere, & pour cause.

LAURETTE.

En effet.

Ma surprise est grande.

RAPIN à *Mariane*.

Oùi, je vous dirai la chose.

à *Laurette*.

Je tire ici parti de ma métamorphose ;  
Ce Chevalier Valere est comme moi Rapin ;  
Le cousin m'enrichit, j'annoblis le cousin,  
Troc pour troc.

LAURETTE.

Ah! je suis bien aise d'être instruite.

RAPIN.

à *Laurette*.

à *Mariane*.

Du secret... c'est ici de secrets une suite.

Vous sçauvez tout un jour.

LAURETTE.

Oùi, tout vous sera dit.

RAPIN à *Laurette*.

Tous deux Valeres.

Bon.

RAPIN à *Laurette*.

Payons ici d'esprit.

Tu m'entens ?

LAURETTE.

Grand secret qu'encor j'ai peine à croire ;  
Monsieur est ce cousin . . . .

RAPIN.

Mais tu pers la mémoire.

Je t'ai parlé vingt fois , à propos de cela ,  
D'un cousin Chevalier , eh bien c'est celui-là ,  
Que je revois enfin après quinze ans d'absence.

LAURETTE.

Ah ah ! je me remets cette grande alliance.  
Cousins tous deux ? tous deux Valeres , n'est-ce  
pas ?

RAPIN.

T'y voilà.

MARIANE à *part*.

Le cousin est dans quelque embarras.

*haut.*

Vous vous connoissez donc ?

RAPIN.

Elle a servi ma tante ?

C'est un bon cœur de fille , elle est sage & pru-  
dente.

LAURETTE.

Je respectai toujours ceux de cette maison.

Monſieur le Chevalier premier, premier du nom,  
 Vous Chevalier ſecond auſſi je vous revere ;  
 Vous allez terminer une importante affaire,  
 Je vous en félicite, & de bon cœur, vivat.  
 Monſieur va donc ſigner en ſecond le contrat,  
 Il fera de la nôce, & nous allons bien rire.

*à Mariane,*

Venez, vous tendre amante, on pourra vous in-  
 ſtruire  
 D'un fait rare & plaſant qui peut vous conſoler.  
 Mais à monſieur Franchard d'abord il faut parler.

RAPIN à *Laurette.*

Songes que tu me pers.

LAURETTE.

Oh je ferai prudente ;

Meſſieurs les Chevaliers je ſuis votre ſervante.



SCENE VIII.

LE CHEVALIER, RAPIN.

RAPIN,

**D**U ton qu'elle prend-là que je ſuis allarmé !

LE CHEVALIER.

Mets-moi vîte au fait.

RAPIN.

Ouf, j'en ſuis preſque aſſomé.

Helas ! mon cher couſin, nous tombons en roture,



De notre parenté Laurette va conclure  
Que nous sommes tous deux Rapins.

LE CHEVALIER.

Que me dis-tu ?

RAPIN.

Elle me connoît moi , te voilà reconnu.

LE CHEVALIER.

Juste Ciel !

RAPIN.

Je devine à son ton ironique ,  
Qu'à present contre nous la perfide s'explique.

LE CHEVALIER.

Pourai-je me tirer de ce pas ?

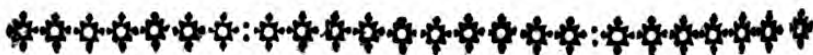
RAPIN.

Mais au fond ,

Au roturier Franchard ta naissance répond ,  
Et d'Angelique enfin l'amoureuse foiblesse  
Peut te servir ici de lettres de noblesse.

LE CHEVALIER.

Laisse-moi.



## SCENE IX.

M<sup>e</sup>. ARGANTE , LE CHEVALIER.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

**T**out va bien , & sitôt que j'ai vû

Que ce noble cousin vous avoit reconnu ,  
 J'ai moi-même ici près couru chez le notaire ,  
 Pour finir tous débats en finissant l'affaire. .  
 Le contrat se fait.

LE CHEVALIER.

Quoi ! l'on dresse le contrat ,  
 Madame ?

M<sup>c</sup>. ARGANTE.

Oùii , dans l'instant.

LE CHEVALIER.

Il faut donc être exact ,  
 Il est tems de parler , je ne puis m'en défendre ,  
 Puisque je suis enfin sûr d'être votre gendre.  
 Jusqu'au contrat j'ai dû vous cacher ce secret ;  
 Il faut être sincere , & non pas indiscret.

M<sup>c</sup>. ARGANTE.

Indiscret ; & touûjours maxime délicate !  
 Mais cette confiance à moi seule me flatte.  
 Quel est donc ce secret ?

LE CHEVALIER.

Il m'est très-important.  
 Car si vous n'estimez en moi qu'un nom brillant,  
 Que la naissance . . . .

M<sup>c</sup> ARGANTE.

En vous j'estime les mérites.  
 Le nom n'est rien.

LE CHEVALIER.

Fort bien, le grand mot que vous dites !

Car noblesse, naissance . . . .

M<sup>e</sup> A R G A N T E,

Oh tout cela n'est rien

Au prix de la personne.

L E C H E V A L I E R,

Ah ! que vous pensez bien !

Enforte que le fils d'un marchand , . . .

M<sup>e</sup> A R G A N T E,

Nous le sommes.

L E C H E V A L I E R,

Vous l'estimez autant . . . .

M<sup>e</sup> A R G A N T E.

Que les plus nobles hommes.

L E C H E V A L I E R,

L'on sçait que les Rapins, dont je suis, sont  
marchands,

Et viennent comme vous de fameux commerçans.

Mal-à-propos l'usage, usage que j'abjure,

Veut qu'en France être fils d'un marchand, soit  
roture.

M<sup>e</sup> A R G A N T E.

La France a tort, monsieur, l'usage a tort aussi.

Quoi de cela, monsieur, vous aviez du souci ?

Vous moquez vous ?

L E C H E V A L I E R,

J'ai tort d'en avoir fait mystere ;

Car à l'égard du nom de Chevalier Valere,

Premierement

Premierement l'usage à plus d'un Officier  
A la guerre a donné le nom de Chevalier,  
Sans conséquence.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Oïï, oïï.

LE CHEVALIER.

Pour le nom de Valere  
J'eus contre un capitaine une sanglante affaire,  
Une affaire d'honneur ; il faut cacher son nom,  
On en prend au hazard, alors tout nom est bon.  
C'est ce que vous disiez, votre maxime est bonne ;  
Au fond un nom n'est rien, un nom n'est à per-  
sonne ;  
Le plus honnêtes gens se donnent du relief,  
S'appropriant le nom d'une terre, d'un fief.  
Remarquez que d'ailleurs, madame, à le bien  
prendre,  
Un nom n'est rien qu'un mot.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Un mot.

LE CHEVALIER.

Pour faire entendre,  
Un tel est un tel, c'est un signe seulement.

M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Signe.

LE CHEVALIER.

Vous comprenez cela très-clairement,  
Vous : mais monsieur Franchard d'une façon  
grosnière,

450      L E F A U X

Peut-être en expliquant la chose à sa manière,  
Sur ce fait délicat ne s'attachant qu'aux mots,  
Appellera faux nom . . . .

M<sup>c</sup>. A R G A N T E.

Oh très-mal à propos.

Laissez-moi là-dessus être votre avocate,  
Je lui ferai goûter vos raisons, je m'en flatte;  
Car je rends, quand je veux, son esprit plus  
pliant . . . .



S C E N E X.

M<sup>c</sup>. A R G A N T E , F R A N C H A R D ,  
LE CHEVALIER , LAURETTE.

M. F R A N C H A R D.

**J**E vous cherche fâché.

M<sup>c</sup> A R G A N T E.

Moi, je vais en riant

vous appaiser.

M. F R A N C H A R D.

Non non. Il s'agit ma comere;

Qu'il a pris un faux nom.

M<sup>c</sup> A R G A N T E.

C'est l'usage ordinaire,

L'usage n'est qu'un signe, & . . .

SINCERE. 451

M. FRANCHARD.

Quoi prendre un nom faux.

M<sup>c</sup>. ARGANTE.

Eh non, nom de relief.

M. FRANCHARD.

Mais....

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Ecoutez ses mots.

M. FRANCHARD.

C'est fausseté.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Non pas ; car c'est comme une terre.

M. FRANCHARD.

Je vous dis moi que c'est....

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Nom d'honneur, nom de guerre

M. FRANCHARD.

Ecoutez.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Ecoutez le fin de ses discours.

M. FRANCHARD *d'un ton très-vif.*

Paix donc, tout à la fois vous me parlez toujours,  
Du moins je parle, moi, tout seul l'un après  
l'autre.

M<sup>c</sup>. ARGANTE.

Prenez un ton plus doux.

M. FRANCHARD.

Radoucissez le vôtre, ]

P p ij

452      L E F A U X

Vous vous fâchez.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

C'est vous qui parlez durement.

M. F R A N C H A R D.

De compere à comere on parle doucement.

M<sup>e</sup> A R G A N T E.

Sans choquer l'amitié, disputons, mon compere.

M. F R A N C H A R D.

Oïï, tout en disputant aimons-nous, ma comere.

M<sup>e</sup> A R G A N T E.

Mon Chevalier est franc, soit dit sans vous fâcher.

M. F R A N C H A R D.

Je croïois qu'il étoit franc, là sans y tâcher ;  
Mais on dit qu'il le fait exprès.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

C'est sa maniere,

Chacun à la sienne.

M. F R A N C H A R D.

Oïï, vous toute la premiere.

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

C'est ce que je vous dis, & vous tout le premier  
Vous avez un esprit brusque, lourd & grossier ;  
Eh bien en êtes vous pour cela moins sincere ?

M. F R A N C H A R D.

Mais vraiment non ; car vous, vous avez, ma  
comere,

SINCERE. 453

Dans l'esprit des romans sans rime ni raison :  
Etes vous pour cela moins bonne femme.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

Non ?

Vous en aimai - je moins pour vous voir l'ame  
dure ?

C'est-à-dire point tendre & point dans la nature.

M. FRANCHARD.

C'est bien dit. Suis-je moins votre ami contre  
tous ,

Qui disent que l'on voit un vieux air tendre en  
vous ?

C'est votre contenance.

LE CHEVALIER.

Oiii , chacun a la sienne ,

Chacun a sa foiblesse , excusez donc la mienne.

De défauts l'homme est plein ; même de deux  
vertus ,

L'une en lui nuit à l'autre , en prenant le dessus.

Comme si c'étoit trop d'en avoir deux constantes :

Alternativement elles sont dominantes.

En moi noble fierté , vertu dans un guerrier ,

M'a fait souffrir qu'on m'ait titré de Chevalier ;

Elle a pris le dessus alors sur ma franchise ,

Mais sans réflexion , & comme par surprise.

Je vais vous expliquer . . . . .

M. FRANCHARD.

Oh , tout est expliqué :



Ces paraphrases-là m'ont trop alambiqué.  
 C'est toujours avec vous mystère sur mystère ;  
 Vous avez faussement pris le nom de Valère,  
 Et l'autre par complot s'est nommé comme vous ;  
 Bref nous ne voulons point de comploteurs chez  
 nous.

LE CHEVALIER.

Moi, faire des complots ! ma cause, c'est la  
 vôtre,  
 Défendez-là, madame.

M<sup>e</sup> ARGANTE.

On s'étourdit l'un l'autre.

Ce que je sçai, moi, c'est qu'il m'a dit son secret,  
 Sa naissance, son nom, que personne ne sçait.

M. FRANCHARD.

Eh nous le sçavons tous, & de vous il se moque.

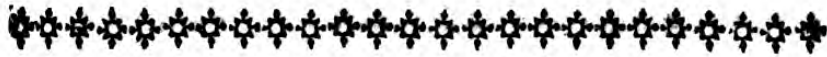
M<sup>e</sup>. ARGANTE.

Quoi ce secret n'est pas secret ? cela me choque.

LAURETTE.

Il a vû qu'en secret j'allois le dire à tous,  
 Il vous en a donné la préférence à vous.





SCENE XI.

M<sup>e</sup>. ARGANTE, M. FRANCHARD,  
ANGELIQUE, MARIANE,  
LE CHEVALIER, LAURETTE.

LE CHEVALIER.

**V**enez à mon secours, adorable Angelique,  
Tout ce qui fait pour moi, contre moi l'on l'ex-  
plique,  
L'on envenime tout, mais du moins mon amour....

ANGELIQUE.

Votre amour ! ah, monsieur, il est sur son retour,  
Avez-vous dit ici tantôt à la Marquise.  
Le premier coup d'œil frappe.

LAURETTE.

Ah bon ! voici la crise.

ANGELIQUE.

J'aime moins, disiez-vous ; car effectivement  
Son esprit, qui d'abord m'avoit paru charmant ;  
Est médiocre au fond, un son de voix impose.

LE CHEVALIER.

La jalouse Marquise a mal tourné la chose.  
Je comprends que chacun n'a fait que me joïer,  
Me voyant assez bon pour lui tout avoïer.

La cabale l'emporte , & la fille & la mere  
Prenant mal mes aveux . . .

M A R I A N E.

Aveux de faux sincere.

Ou monsieur avoüera ce qu'on sçait déjà bien ,  
Disant qu'il n'est pas noble, ou disant je n'ai rien ;  
Ou voyant que pour moi monsieur Franchard  
s'explique ,  
Il se glace pour moi , brûle pour Angelique :  
Il ajuste les tons de ses aveux au tems ,  
Aux affaires , aux mœurs , aux foiblesses de gens.  
Pour tirer mieux parti de sa souple franchise ,  
Il gaignoit par raison là prudente Marquise :  
Il raffine avec vous , ma mere , en bonne foi :  
Il prend un ton leger , naturel avec moi :  
Sa franchise devient morale avec Dorante ,  
Avec monsieur Franchard elle est brusque & tran-  
chante.  
J'ai parcouru les traits qu'on a vû jusqu'ici ,  
Vous le reconnoissez , mon travail est fini.

M. F R A N C H A R D.

Il contrefaisoit donc mon ton brusque & colere ?

M<sup>e</sup>. A R G A N T E.

Il n'avoit tant d'esprit que pour me contrefaire ?  
Mais quand j'excuserois tout ce qu'on a dit là ,  
Contrefaire l'amour est pis que tout cela.

L A U R E T T E.

Tromper en tout , ce n'est que tromper ; mais ,  
madame ,

C'est

C'est un crime réel que tromper une femme.



SCENE XII.

M<sup>c</sup>. ARGANTE, M. FRANCHARD,  
ANGELIQUE, MARIANE,  
DORANTE, LE CHEVALIER,  
LAURETTE.

M. FRANCHARD.

Venez, monsieur Dorante, il n'y manquoit  
que vous.

M<sup>c</sup> ARGANTE.

Je l'avois mal connu, vous valez mieux pour  
nous.

LAURETTE.

De l'avoir démasqué je prens pour moi la gloire,  
Et je vous laisse à vous le prix de la victoire.

DORANTE.

Vous reconnoissez donc monsieur pour ce qu'il  
est?

LE CHEVALIER.

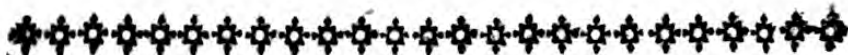
Chacun me juge ici selon son intérêt.

Trouvons un juge sûr de ma franchise extrême,

C'est mon cœur : le cœur seul peut se juger soi-  
même. *Il sort.*

LAURETTE.

Vous avez-là, monsieur, un mauvais juge.



## S C E N E X I I I.

M<sup>c</sup>. ARGANTE, M. FRANCHARD,  
ANGELIQUE, MARIANE,  
DORANTE, LAURETTE.

M. FRANCHARD.

I L fuit.

Un gendre chasse l'autre.

M<sup>c</sup> A R G A N T E.

Où, tout ceci produit

Qu'il faut donc marier Mariane à Dorante.

D O R A N T E.

Quel bonheur est le mien !

M<sup>c</sup> A R G A N T E.

Tu dois être contente.

M. FRANCHARD à *Angelique*.

Je te vois encore triste.

A N G E L I Q U E.

Ah ! je n'ai qu'un chagrin,

C'est d'avoir un instant refusé votre main,

Et par aveuglement différé d'être heureuse.

M. FRANCHARD.

Je te pardonne, va, tu n'étois qu'amoureuse.

Cela passe bien vite , & tu t'en guériras ;  
Tu n'auras plus d'amour sitôt que tu m'auras.

## DORANTE.

Sentimens naïfs , vrais , franchise respectable !  
Voilà ce qui s'appelle un caractère aimable.

## LAURETTE.

Caractere très-rare & bien plus singulier ,  
Que ne nous l'a paru celui du Chevalier.  
Fausse sincérité, c'est sur toi que se fonde  
L'art de dissimuler ancien comme le monde.  
Dès l'age d'or détours , feintes , déguisement ;  
Mais les trompeurs d'alors trompant grossiere-  
ment ,

Etoient d'abord connus, haïs des autres hommes :  
Au lieu que les plus francs dans le siècle où nous  
sommes ,

Ont poussé si loin l'art de fasciner les yeux ,  
Que ce sont quelquefois ceux qu'on aime le  
mieux.

Ne vois-je point ici de ces trompeurs aimables ?  
Car les plus gens de bien pour être impénétra-  
bles ,

Se couvrant d'un air franc comme d'un bouclier ,  
Tiennent du moins un peu de notre chevalier.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

---

### Errata du quatrième Volume.

**P**Age 18. ligne 6. pature , lisez parure. P. 19. l. penult. Litette , l'is. Lifette. P. 43. l. 22. Litette , l'is. Lifette. P. 48. l. 4. jai , l'is. j'ai. P. 115. ligne penult. le Rou , lisez le Roux. P. 122. l. 19. Convent , l'is. Couvent. Ce mot est en plusieurs endroits écrit de mauvaise ortographe , le Lecteur est prié d'y suppléer. P. 127. l. 21. ANCELIQUE , l'is. ANGELIQUE. P. 149. l. 17. VOUS , l'is. nous. P. 152. l. 16. ca , l'is. ça. P. 153. l. dern. même faute. P. 179. après la ligne 15. ajoutez LE COMTE. P. 183. l. 6. fait , l'is. fait. P. 194. l. 2. Maquise , l'is. Marquise. P. 195. l. 1. étrange , l'is. étranger. P. 210. l. 20. ghotique , l'is. gothique. P. 233. l. 9. Araninte , l'is. Araminte. P. 249. l. 12. j'ai , l'is. Ah ! j'ai. P. 272. l. 23. Maseille , l'is. Marseille. P. 283. l. 22. apparition , l'is. apparition. P. 292. l. 24. ni , l'is. ne. P. 317. l. 7. insigne fourbe , l'is. fourbe insigne. P. 320. l. 2. éloquens , l'is. plus éloquens. P. 348. l. 18. Lautette , l'is. Laurette. P. 365. l. 19. quitte , l'is. guette. P. 375. l. 20. tout cela , l'is. cela. P. 378. l. 6. souhaits , l'is. souhaits. Idem. l. 16. lon , l'is. l'on. P. 409. l. 16. Laurette , l'is. Dorante. P. 429. l. 1. Vous vous mon cher gendre , l'is. Vous , mon cher gendre , vous.





S. Zlatin

1.9.89

[VOLT.]







